



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, June 5, 2007
Thursday, June 7, 2007

Issue No. 30

**Sixty-first and sixty-second
meetings on:**

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 5 juin 2007
Le jeudi 7 juin 2007

Fascicule n° 30

**Soixante et unième et soixante-deuxième
réunions concernant :**

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*June 4, 2007*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Chaput (*June 6, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 4 juin 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich est substitué à celui de l'honorable sénateur Chaput (*le 6 juin 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 5, 2007
(74)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:37 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Chaput, Fairbairn, P.C., Gustafson, Oliver and Peterson. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:*Statistics Canada:*

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;
Cathy Cromey, Chief, Census of Agriculture, Agriculture Division;
Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture Division.

Réseau québécois du crédit communautaire:

Lucie Villeneuve, Coordinator.

The Chair made an opening statement.

Mr. Chartrand, Ms. Cromey and Mr. Morin each made a statement and, together, answered questions.

At 8:43 p.m., the committee suspended.

At 8:47 p.m., the committee resumed.

Ms. Villeneuve made a statement and answered questions.

At 9:37 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 5 juin 2007
(74)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 37, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Chaput, Fairbairn, C.P., Gustafson, Oliver et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Statistique Canada :*

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;
Cathy Cromey, chef, Recensement de l'agriculture, Division de l'agriculture;
Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à la production, Division de l'agriculture.

Réseau québécois du crédit communautaire :

Lucie Villeneuve, coordonnatrice.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

M. Chartrand, Mme Cromey et M. Morin font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 20 h 43, la séance est interrompue.

À 20 h 47, la séance reprend.

Mme Villeneuve fait une déclaration puis répond aux questions.

À 21 h 37, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 7, 2007
(75)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:04 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Peterson and St. Germain, P.C. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian Church, Thedford and Watford, Ontario.

The Chair made an opening statement.

Reverend O'Reilly made a statement and answered questions.

At 10:15 a.m., the committee suspended.

At 10:18 a.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee resumed in camera to consider a draft agenda.

The Honourable Senator St. Germain, P.C., moved that for the purpose of the committee trip to Maniwaki the Chair be authorized on June 8, 2007 to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, even though a representative of the government may not be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:36 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 7 juin 2007
(75)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 4, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Peterson et St. Germain, C.P. (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église presbytérienne Knox, Thedford et Watford (Ontario).

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

La révérende O'Reilly fait une déclaration puis répond aux questions.

À 10 h 15, la séance est interrompue.

À 10 h 18, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, la séance reprend à huis clos pour que le comité examine un projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur St. Germain, C.P., propose que pour les besoins du voyage du comité à Maniwaki, le 8 juin 2007, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, même si un représentant du gouvernement n'est pas présent.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 36, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 5, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:37 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators and witnesses.

As our committee has learned, rural Canada means much more than just agriculture. It also includes communities and regions dependent on forestry, mining, fisheries and even manufacturing. That said, the agricultural sector has been and remains very near and dear to this committee's heart. In fact, our initial interest in the rural poverty study was driven by mounting evidence of serious problems down on the farm. It gives me great pleasure, therefore, to welcome this evening three witnesses from Statistics Canada who are here to share with us information about the latest farm income statistics and the early results of the 2006 agricultural census.

We have with us Denis Chartrand, Director of Statistics Canada's Agriculture Division; Cathy Cromey, Chief of Statistics Canada's Census of Agriculture in the Agriculture Division; and Marco Morin, Chief of Statistics Canada's Farm Income and Prices Section in the Agriculture Division.

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division, Statistics Canada: Thank you very much. It is with great pleasure that we are here today to brief senators on the highlights of our 2006 Census of Agriculture and also the May 28 release on aggregate farm income that was released by Statistics Canada. The presentation today will be in two parts. I will make the introductions, but I will have my colleagues talk to the committee. Ms. Cromey will talk about the 2006 Census of Agriculture, while Mr. Morin will be talking about the highlights of the aggregate farm income release that we had recently.

Before Ms. Cromey covers the highlights of the 2006 Census of Agriculture, I wish to note that the census is held every five years to provide a comprehensive picture of the industry. It is a unique source of national, comparable data at the small area level down to the municipal level. The May 16 release of the agriculture census is part of a series of data releases that is and will be available to the public and the provinces on the Statistics Canada website. The census also provides information on the key structural changes and trends that affect this important industry over time.

Ms. Cromey's presentation will be followed by a review of the highlights of the 2006 aggregate farm income estimates, which will be presented by Mr. Morin. The aggregate net farm income estimates provide an early and timely indicator of what is

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 5 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 37 afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir, honorables sénateurs et distingués témoins.

Ainsi que notre comité l'a appris, le Canada rural couvre beaucoup plus de choses que simplement l'agriculture. Il comprend aussi des collectivités et des régions qui dépendent d'activités forestières et minières, de la pêche et même de l'industrie manufacturière. Le secteur agricole continue cependant de tenir énormément à cœur à notre comité. En fait, si nous nous sommes penchés sur la pauvreté rurale, c'est parce que nous observons de plus en plus de problèmes dans les exploitations agricoles. Par conséquent, j'ai le grand plaisir d'accueillir ici trois témoins de Statistique Canada qui vont nous faire part des données les plus récentes sur le revenu agricole et les premiers résultats du Recensement de l'agriculture de 2006.

Nous accueillons aujourd'hui M. Denis Chartrand, directeur de la Division de l'agriculture à Statistique Canada; Mme Cathy Cromey, chef de section du Recensement de l'agriculture au sein de la Division de l'agriculture, et M. Marco Morin, chef de la Section du revenu agricole et du prix à la production, de la Division de l'agriculture.

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture, Statistique Canada : Je vous remercie beaucoup. Nous sommes très heureux de pouvoir renseigner les sénateurs sur les points saillants de notre Recensement de l'agriculture de 2006 et de notre communiqué du 28 mai sur le revenu agricole global. Notre exposé comprend deux parties. Je prendrai la parole en premier et mes collègues prendront ensuite le relais. Mme Cromey abordera le Recensement de l'agriculture de 2006, tandis que M. Morin parlera des points saillants de notre récent communiqué sur le revenu agricole global.

Avant que Mme Cromey n'entame la partie consacrée au Recensement de l'agriculture de 2006, j'aimerais préciser que nous tenons ce sondage à tous les cinq ans afin de disposer d'un tableau d'ensemble de l'industrie. C'est une source nationale unique de données comparatives recueillies à l'échelle locale et même municipale. La diffusion le 16 mai du Recensement de l'agriculture s'inscrit dans une série de diffusion de données, que le public et les provinces peuvent et pourront trouver sur le site Internet de Statistique Canada. Le recensement contient aussi des renseignements sur les changements structurels fondamentaux et sur les tendances observées dans cette importante industrie.

Après Mme Cromey, vous entendrez M. Morin, qui passera en revue les prévisions sur le revenu agricole global de 2006. Ces chiffres estimatifs donnent une idée précoce et assez juste de ce qui se passe dans l'industrie agricole. Toutefois, si l'on veut

happening in the agriculture industry. However, for an in-depth analysis of the performance of the different sub-sectors of the industry, for example, field crop, beef, poultry, horticulture, dairy, et cetera, it is important to use complementary sources of information on farm types and size, as these sub-sectors are often subjected to different constraints and situations. Also, the concepts used for the production of our aggregate farm income series reflect the need to provide economic data at the provincial level for the system of national accounts. These concepts will be noted in the presentation later, but it is important to remember that we need to properly interpret and compare different data series.

It should also be noted that the annual aggregate data series is complemented by two important collection activities at Statistics Canada: the farm financial survey and the tax data program. They provide data on assets and liabilities, and farm cash receipts and expenses respectively at the farm type and size level. These complementary sources help provide a better understanding of the behaviour of different sub-sectors of this important industry when facing constraints or situations that are difficult for them.

At this time, I would invite Ms. Cromeley to provide you with the highlights of the 2006 Census of Agriculture. We will be following the order of the slides that are presented in the booklet. We would appreciate it, if it is acceptable with the committee, that questions are limited to items of clarification during the presentation, and we will be more than pleased to cover the detailed questions you may have at the end of the presentation.

Cathy Cromeley, Chief, Census of Agriculture, Agriculture Division, Statistics Canada: Good evening, honourable senators. As I go through the presentation this evening, you will see that farm numbers have declined 7.1 per cent since 2001, but the decline is 3 per cent less than the decline between 1966 and 2001. This decline does not tell the whole story. Farm operators are finding different ways and means to maintain financial stability. They are doing this by becoming larger or diversifying or finding niche markets.

With respect to census farm numbers, the definition of a census farm remains the same. It includes all farms that sell or intend to sell agricultural products. Thus, the definition includes very small operations just starting up, the more traditional family farm and the very large corporations. The number of farms on May 16, 2006 was 229,373. This is a 7 per cent decline since 2001.

If we look at the farm numbers by province, this slide shows that all provinces lost farms. Ontario still has the most farms, at just over 57,000, while Newfoundland had the

obtenir une analyse plus approfondie du rendement des divers sous-secteurs de l'agriculture, à savoir les cultures de grande production, les bovins, les volailles, l'horticulture, les produits laitiers, et cetera, il est important de consulter des sources complémentaires. Grâce à ces dernières, on se renseignera sur le genre d'exploitations agricoles et sur leur taille, facteur important étant donné que les sous-secteurs sont souvent assujettis à des contraintes et des conditions différentes. Aussi, les concepts utilisés pour la production de nos séries sur le revenu agricole global permettent de fournir des statistiques à l'échelle provinciale pour le besoin des comptes nationaux. Nous reviendrons sur ces concepts plus loin dans notre exposé, mais il importe de garder à l'esprit que des séries de données différentes doivent être interprétées et comparées de la manière appropriée à chacune.

À noter aussi qu'à la série annuelle sur les données globales viennent s'ajouter deux importantes sources de renseignements à Statistique Canada : l'Enquête financière sur les fermes et le programme des données fiscales. À propos des exploitations agricoles, elles nous renseignent sur leur actif et leur passif ainsi que sur leurs recettes et leurs dépenses, selon le genre de ferme et sa taille. Ces autres sources nous aident à mieux comprendre l'évolution des divers sous-secteurs de cette importante industrie en périodes difficiles.

Je vais maintenant demander à Mme Cromeley de vous parler des points saillants du Recensement de l'agriculture de 2006. Nous allons suivre l'ordre des tableaux présentés dans le document. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous aimerions que, pendant l'exposé, vous ne nous demandiez que quelques éclaircissements, mais nous serons plus que disposés à répondre de façon beaucoup plus détaillée aux questions que vous voudrez peut-être nous poser par la suite.

Cathy Cromeley, chef, Recensement de l'agriculture, Division de l'agriculture, Statistique Canada : Bonsoir, mesdames et messieurs les sénateurs. Au cours de mon exposé, vous allez remarquer que le nombre d'exploitations agricoles a baissé de 7,1 p. 100 depuis 2001, mais cette diminution est inférieure de 3 p. 100 à celle qu'on a observée entre 1966 et 2001. La situation ne se résume toutefois pas à cette diminution. Les exploitants agricoles trouvent des moyens différents de maintenir leur stabilité financière. Ils le font en agrandissant leur entreprise ou en diversifiant leur production, on en trouvant des marchés à créneau.

Par rapport aux chiffres du recensement agricole, la définition d'une ferme de recensement demeure la même. Elle englobe toutes les fermes qui vendent ou ont l'intention de vendre des produits agricoles. Cela inclut donc les très petites exploitations qui commencent à peine, les exploitations familiales plus traditionnelles et les très grandes sociétés agricoles. Au 16 mai 2006, le nombre de fermes s'élevait à 229 373, soit une baisse de 7 p. 100 depuis 2001.

Pour ce qui est du nombre d'exploitations agricoles par province, cette diapositive vous montre que toutes les provinces ont accusé des pertes à cet égard. L'Ontario demeure la province

least, with only 558. Only Newfoundland and Saskatchewan reported declines of over 10 per cent, although Saskatchewan had the sharpest decline in number of farms, at 6,269 farms.

I will now speak about land areas, crops and livestock in Canada. The average farm area remains stable between the two censuses despite the drop in farms and now stands at 167 million acres. Looking at the Canada column, we see that the average farmland per farm has increased by 8 per cent, to 728 acres in 2006. We also see that Saskatchewan farms are the largest, with an average land area of 1449 acres, and Newfoundland and Labrador are the smallest, with an average of 160 acres.

The transformation occurring in agriculture is well illustrated by the crop sector. Area planted to field crops is down 1 per cent nationally, but farmers are changing the types of crops they are growing. If we look at our failed crop distribution graph, we see that wheat and other grains have decreased again. Wheat is still our largest crop, but it had a 10 per cent decline. Other traditional grains, such as barley and corn for grain, also declined, but you must remember that the census data was collected a year ago, before the ethanol push that is currently encouraging increased area seeded to corn.

Since 1976, the proportion of land planted to oilseeds has increased almost six-fold. Canola is the dominant oilseed grown in Canada. Increased demand for canola is based on the health benefits of its oil and the prospect for using it in the production of biodiesel. Pulses, such as dried field peas, lentils and field beans, which had increased 190 per cent from 1966 to 2001, have now experienced a 22 per cent decrease. Hay and other fodder crops have increased 9 per cent since 2001, and 49 per cent since 1986. This is due to increased cattle numbers.

Our next slide shows the provincial levels of cropland and the percentage changes since 2001. Cropland decreased in six provinces, B.C. showing the largest decrease with 5 per cent less acreage. Ontario had a marginal increase, and Quebec had a 4.5 per cent increase. This is due, in part, to increases in livestock inventories and the need for more land on which to spread manure as required by provincial environmental legislation. Saskatchewan continues to have the lion's share of Canadian cropland, at 42 per cent of the total.

comptant le plus grand nombre de fermes, avec un peu plus de 57 000, tandis que c'est à Terre-Neuve qu'on en trouvait le moins, avec seulement 558. Terre-Neuve et la Saskatchewan ont été les seules provinces à rapporter des diminutions de plus de 10 p. 100, bien qu'en chiffres absolus, la Saskatchewan ait connu la baisse la plus marquée, avec 6 269 fermes.

Je vais maintenant parler de la superficie des terres, des grandes cultures et du bétail au Canada. La superficie moyenne des terres est demeurée stable entre les deux recensements, en dépit de la diminution du nombre des fermes, ce qui donne maintenant un total de 167 millions d'acres. Si l'on se reporte à la colonne illustrant le Canada, nous y voyons que la superficie moyenne des terres par exploitation agricole a augmenté de 8 p. 100, atteignant 728 acres en 2006. Nous pouvons aussi observer que c'est en Saskatchewan que les superficies sont les plus vastes, avec une moyenne de 1 449 acres, et que c'est à Terre-Neuve-et-Labrador qu'elles sont les plus petites, avec une moyenne de 160 acres.

La transformation que connaît l'agriculture est bien illustrée par le secteur des cultures. La superficie des terres de culture effectivement cultivées a reculé de 1 p. 100 à l'échelle nationale, mais les agriculteurs plantent maintenant des cultures différentes. Si nous nous reportons au graphique de répartition des grandes cultures, nous y voyons que le blé et les autres céréales ont accusé une autre baisse. Le blé demeure notre culture la plus importante, mais il a lui aussi connu un recul de 10 p. 100. D'autres céréales traditionnelles, comme l'orge et le grain de maïs, ont aussi diminué, mais il faut se rappeler que les données du recensement ont été recueillies il y a un an, avant la vague favorable à l'éthanol qui encourage présentement la culture de plus grandes superficies de maïs.

Depuis 1976, la proportion de terres de culture consacrées aux oléagineuses a presque sextuplé. Le canola est l'oléagineuse dont la culture est la plus répandue au Canada. La demande pour ce produit a augmenté en raison des avantages que son huile représente pour la santé et de la possibilité qu'elle serve à la production de biodiesel. Les légumineuses à grain, comme les petits pois séchés, les lentilles et les fèves, qui avaient connu une augmentation de 190 p. 100 de 1966 à 2001, accusent maintenant une diminution de 22 p. 100. Quant au foin et aux autres cultures fourragères, ils ont augmenté de 9 p. 100 depuis 2001 et de 49 p. 100 depuis 1986. Cela tient à l'augmentation du nombre des bovins.

À la diapositive suivante, on peut voir la superficie des terres de culture par province ainsi que l'évolution des pourcentages depuis 2001. La superficie des terres de culture a rétréci dans six provinces, la Colombie-Britannique accusant la diminution la plus forte avec 5 p. 100 de moins. L'Ontario a connu une légère augmentation et le Québec, une hausse de 4,5 p. 100. Cela tient en partie à un plus grand nombre d'inventaire-bétail et à la nécessité de disposer d'une plus grande superficie sur laquelle épandre le fumier comme l'exigent les lois environnementales provinciales. C'est encore la Saskatchewan qui détient la palme de la superficie de terres de culture, avec 42 p. 100 du total.

Looking at cattle and pigs, we see that the number of cattle and calves on Canadian farms rose over 1 per cent between the two censuses, to a record census value of 15.8 million head. Farmers also reported a record number of pigs, with just over 15 million, an 8 per cent increase. Not shown on the graph but worth noting is that the average number of pigs per farm increased 45 per cent, from 902 head to 1,308 per farm. More than half the pigs are in Quebec and Ontario.

Farmers are adapting to change by diversification, exploiting niche markets or by increasing the scale of their operations. Organic production has increased. Consumer demand for foods produced without the use of commercial fertilizers, pesticides or genetically modified organisms is responsible for this growth. There are now 6.8 per cent of farms in Canada reporting at least one type of organic production.

For greenhouses, the total area under cover has increased 21 per cent since 2001, to a record 239 million square feet. Greenhouse vegetables surpassed greenhouse flowers for the first time as the main greenhouse product.

Nursery and sod area both experienced significant increases since 2001, and this is largely due to the increased housing starts in many parts of the country.

Fruit area also increased by 5 per cent, but this is due to blueberries and grapes. On the other hand, apples and strawberries decreased, due to a strong import market. Also worth noting is that cherries are starting to grow in the West, due to a new cultivar that has been developed at the University of Saskatchewan.

With respect to alternate livestock, bison numbers have increased by 35 per cent, llamas and alpacas have increased by 23 per cent, while we see a 10 per cent decrease in sheep and a 3 per cent decrease in goats. Farms are getting bigger, as seen by the increasing average area of farms and the trend toward more farms in higher receipt categories.

Moving on to the financial picture, the agriculture census collects data on the total operating expenses, and this does not include depreciation. It also collects gross farm receipts, which do include government program payments. Please note that although the census is taken in 2006, expenses and gross farm receipts relate to 2005.

In the first slide, we see that farms are getting larger over time, despite the fact that there are fewer farms. There are more farms with \$250,000 or more in gross receipts, and this is at 2005 constant prices. We see that 17 per cent of all farms had receipts of at least \$250,000 in 2006, and these farms accounted for almost 75 per cent of all the gross farm receipts. This is compared to 14 per cent of farms with 68 per cent of all the gross receipts in 2000.

Pour ce qui est des bovins et des porcins, on voit qu'ils ont connu une hausse de 1 p. 100 entre les deux recensements, ce qui donne un chiffre inégalé de 15,8 millions de têtes. Les agriculteurs rapportent également un nombre record de plus de 15 millions de porcins, une hausse de 8 p. 100. Il est aussi à noter, même si cela n'est pas illustré, que le nombre moyen de porcins par ferme a augmenté de 45 p. 100, passant de 902 têtes à 1 308 par ferme. Plus de la moitié des porcins se trouvent au Québec et en Ontario.

Les agriculteurs s'adaptent aux changements en diversifiant leur production, en exploitant des marchés à créneaux ou en accroissant la taille de leurs activités. La production biologique est en hausse. Cela tient à l'augmentation de la demande pour des aliments produits sans le recours à des engrais chimiques, à des pesticides ou à des organismes génétiquement modifiés. À l'heure actuelle, 6,8 p. 100 des exploitations agricoles du Canada rapportent au moins une culture biologique.

Concernant les serres, leur superficie totale s'est accrue de 21 p. 100 depuis 2001 pour atteindre un sommet de 239 millions de pieds carrés. Pour la première fois, les légumes de serre ont occupé le premier rang des produits de serre, dépassant les fleurs.

Les pépinières et les superficies de gazon ont connu une progression considérable depuis 2001, principalement en raison du plus grand nombre de mises en chantier dans bon nombre de régions du pays.

La superficie des fruits de culture s'est aussi agrandie de 5 p. 100, à cause des bleuets et des raisins. Par contre, on a observé un fléchissement dans les pommes et les fraises, à cause d'un très fort marché d'importation. À noter aussi que l'on s'est mis à la culture des cerises dans l'Ouest, grâce à un nouveau cultivar mis au point à l'Université de la Saskatchewan.

Pour ce qui est du bétail sauvage, le nombre de bisons a augmenté de 35 p. 100 et celui des lamas et des alpagas de 23 p. 100 tandis que celui des ovins a reculé de 10 p. 100 et celui des caprins de 3 p. 100. Les fermes s'agrandissent, comme le montre la hausse de la superficie moyenne et du nombre d'exploitations se trouvant dans les catégories à recettes plus élevées.

Si l'on passe à la situation financière, le Recensement de l'agriculture recueille des données sur les dépenses totales d'exploitation, à l'exclusion de l'amortissement par dépréciation. Il rapporte aussi les recettes agricoles brutes, qui comportent les sommes reçues en vertu de programmes gouvernementaux. Gardez toutefois à l'esprit que bien que le recensement ait eu lieu en 2006, les dépenses et les recettes agricoles brutes correspondent à 2005.

Dans la première diapositive, on remarque que les fermes se sont progressivement agrandies et que leur nombre a diminué. En revanche, on trouve davantage d'exploitations agricoles rapportant des recettes d'au moins 250 000 \$, en prix constants de 2005. Dix-sept pour cent de toutes les fermes se trouvaient dans cette catégorie en 2006 et correspondaient à près de 75 p. 100 du total des recettes agricoles brutes, tandis qu'en 2000, 14 p. 100 des fermes représentaient 68 p. 100 des recettes brutes totales.

Although not shown on the graph, it is interesting to note that 2.6 per cent of all farms had receipts of at least \$1 million, and this was an increase of 8 per cent since 2001. These farms represent 40 per cent of the gross farm receipts in Canada.

The next slide shows the amount spent on operating expenses for every dollar of gross farm receipts received. Please note the total expenses reported to the census do not include depreciation. If they did, these ratios would be higher.

In 2005, the average farm spent about 86 cents on expenses for every receipt dollar. Comparably, 87 cents was spent for a dollar of gross farm receipts in 2000. Quebec had the lowest expenses to receipt ratio at 82 cents, and this is primarily due to the dominance of the dairy sector in that province. Saskatchewan had the lowest expense to receipts ratio in 1995 at 77 cents, but grain prices were very strong at that point in time.

We also see that Prince Edward Island had the largest increase since the last census, from 85 cents to 90 cents, and this was mainly due to decreases in potato production and increased input costs such as fuel and fertilizer.

Not shown in this table but significant to note is that these ratios also differ by the types of products produced on the farm. For example, dairy farms spent the least in operating expenses per dollar receipts at 73 cents, while cattle farms and all other animal production spent the most at 93 cents.

We see in this next slide that even though size is important, bigger is not always better. No matter how large or small the farm, some operations in every receipt category report higher expenses than receipts.

At the national level, the share of farms with gross farm receipts greater than that of operating expenses has decreased slightly from 56.9 per cent to 55.8 per cent. In general, small farms are more likely to have difficulty covering their operating expenses. However, almost 30 per cent of the farms with receipts less than \$25,000 did report higher receipts than expenses, and this was up slightly from 2001.

For some of the smaller farms, this is a lifestyle choice. While for others, it is a real reminder of the struggle to continue farming. Farms entering the sector are also more likely to be small and suffer from high start-up costs while they establish a market.

The census also provides data on total farm capital. The value of livestock and poultry decreased 28 per cent since 2001, and this is primarily due to a drop in cattle and hog values. The value machinery was up by 9 per cent over the same period. The 26 per cent increase in total farm capital is primarily due to the 38 per cent increase in the value of land and buildings. It should

Bien que cela ne figure pas au tableau, il est intéressant de noter que 2,6 p. 100 de l'ensemble des exploitations agricoles rapportaient des recettes d'au moins un million de dollars, en hausse de 8 p. 100 par rapport à 2001. Ces fermes correspondent à 40 p. 100 des recettes agricoles brutes au Canada.

La diapositive suivante montre la proportion de chaque dollar des recettes agricoles brutes affectées aux dépenses d'exploitation. N'oubliez pas que les dépenses totales rapportées par le recensement ne comprennent pas l'amortissement par dépréciation, autrement, ces ratios seraient plus élevés.

En 2005, la ferme moyenne dépensait 86 cents par dollar des recettes. En 2000, c'était 87 cents. C'est au Québec qu'on a observé le ratio le plus faible entre les dépenses et les recettes, avec 82 cents, principalement à cause de la prépondérance dans cette province du secteur laitier. En 1995, c'est en Saskatchewan que le ratio était le plus bas avec 77 cents, mais le prix des grains était alors très élevé.

On remarque également que l'Île-du-Prince-Édouard a connu l'augmentation la plus importante, de 85 cents à 90 cents, depuis le dernier recensement, principalement à la suite de diminutions dans la production de pommes de terre et de coûts des intrants plus élevés, comme pour le carburant et les engrais.

Même si cela ne paraît pas au tableau, il est à noter que ces ratios varient selon le genre de produits. Ainsi par exemple, les fermes laitières ont enregistré les dépenses d'exploitation les plus faibles, à 73 cents par dollar tandis que les exploitations bovines et toutes les autres fermes d'élevage ont dépensé le plus, soit 93 cents par dollar.

À la diapositive suivante, on remarque que malgré l'importance que revêt la taille d'une ferme, cela n'est pas nécessairement un avantage. Quelle que soit la superficie d'une exploitation agricole, et dans toutes les catégories de recettes, certaines d'entre elles rapportent des dépenses d'exploitation plus élevées que les recettes.

À l'échelle nationale, la proportion des fermes dont les recettes agricoles brutes sont supérieures à leurs dépenses d'exploitation a légèrement diminué, passant de 56,9 p. 100 à 55,8 p. 100. En règle générale, les petites exploitations auront davantage de difficulté à couvrir leurs dépenses d'exploitation. Toutefois, près de 30 p. 100 des fermes ayant des recettes inférieures à 25 000 \$ ont rapporté des recettes plus élevées que leurs frais, en légère hausse par rapport à 2001.

Dans le cas des petites exploitations, c'est parfois un choix de style de vie. Pour les autres, cela nous rappelle encore une fois à quel point il est difficile de durer dans le secteur agricole. Les nouvelles exploitations seront assez souvent petites et connaîtront des frais de lancement élevés pendant qu'elles se cherchent un débouché sur les marchés.

Le recensement fournit aussi des données sur le capital agricole total. La valeur du bétail et de la volaille a chuté de 28 p. 100 depuis 2001, principalement à la suite d'un fléchissement des prix des bovins et des porcins. Pendant la même période, le prix des machines a progressé de 9 p. 100. L'augmentation de 26 p. 100 du capital agricole total est surtout le résultat d'une

be noted that the land values are based on respondents' estimates and are often based on the highest potential value they could receive, which in many cases is for non-agricultural use. Rising land values are a two-edged sword. While it increases farmers' wealth on paper, it also makes it more costly for farmers to purchase or rent land. It may also entice farmers to quit farming and sell off their land.

The census also has demographics about the people who make the day-to-day management decisions, the farm operator. This graph on age distribution illustrates the trend that an increasingly older farm operator population continued in 2006.

In 1991, the number of operators under 35 years of age accounted for almost 20 per cent of farm operators. In 2006, they accounted for only 9 per cent. Even the 35 to 54 age group — the largest of the three groups that had climbed between 1991 and 2001 — lost share in 2006. Conversely, the proportion of operators over the age of 54 has climbed again and now makes up just over 40 per cent of all operators in Canada.

The following table, on-farm work and off-farm work, demonstrates that full-time work on the farm — more than 40 hours per week — has decreased just slightly from 47.7 per cent to 46.7 per cent. Part-time work by the operators on the farm — less than 20 hours per week — has increased from 25.4 per cent to 27.2 per cent. Conversely, full-time work off the farm — more than 40 hours per week — has increased about 3 per cent from 2001, and part-time work has also increased.

I now pass it over to Mr. Morin, and he will be talking about net farm income.

Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture Division, Statistics Canada: As an introduction, on May 28 we published at Statistics Canada the values of net farm income for 2006. These values represent an aggregate picture of the farm income situation at the national and provincial levels. They measure farm business income, which includes the revenues from agriculture activities but excludes other sources of income earned by the family farm members.

These measures are not directly comparable to those published by the Census of Agriculture. One of the main differences is that aggregate figures exclude inter-farm sales within the same province to comply with national account concepts. These concepts look at the final farm output at the provincial level. In addition, depreciation is part of the aggregate measures.

Please note also that the aggregate farm income includes all farm types and sizes. Therefore, when one wants a better understanding of the factors influencing this industrial trend,

appréciation de 38 p. 100 de la valeur de la terre et des bâtiments. À noter que la valeur des biens fonciers se fonde sur les chiffres estimatifs des répondants et souvent aussi sur l'offre la plus élevée qui leur a été faite, ce qui correspond souvent à un usage non agricole. L'augmentation de la valeur des biens-fonds est une arme à double tranchant. Sur papier, elle accroît la richesse des agriculteurs mais dans les faits, elle rend plus coûteux l'achat ou la location de terres. Elle risque aussi de les inciter à abandonner l'agriculture et à vendre leurs terres.

Le recensement recueille également des données démographiques sur celui qui s'occupe de la gestion quotidienne, c'est-à-dire l'exploitant agricole. Ce graphique sur la répartition selon l'âge montre que la tendance au vieillissement de la population des exploitants s'est maintenue en 2006.

En 1991, le nombre d'exploitants de moins de 35 ans correspondait à près de 20 p. 100 du total. En 2006, il ne représente plus que 9 p. 100. Même la tranche d'âge de 35 à 54 ans — la plus nombreuse des trois tranches ayant grimpé de 1991 à 2001 — a reculé en 2006. Inversement, la proportion des exploitants de plus de 54 ans a de nouveau progressé pour correspondre à un peu plus de 40 p. 100 de l'ensemble des exploitants au Canada.

Le tableau suivant, illustrant le travail à la ferme et le travail non agricole, montre que le travail à plein temps à la ferme — de plus de 40 heures par semaine — a fléchi légèrement, passant de 47,7 p. 100 à 46,7 p. 100. Le travail à temps partiel — de moins de 20 heures par semaine — effectué à la ferme par les exploitants a quant à lui augmenté, passant de 25,4 p. 100 à 27,2 p. 100. Inversement, le travail non agricole à plein temps — plus de 40 heures par semaine — s'est accru de 3 p. 100 depuis 2001 et le travail à temps partiel a lui aussi augmenté.

Je vais maintenant céder la parole à M. Morin, qui abordera la question du revenu agricole net.

Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à la production, Division de l'agriculture, Statistique Canada : À titre d'introduction, le 28 mai, Statistique Canada a publié une étude sur le revenu net réalisée en 2006. Ces valeurs représentent une description globale du revenu agricole au niveau national et provincial. Elles permettent d'évaluer le revenu des exploitations agricoles, qui comprend les recettes agricoles mais excluent les autres sources de revenu que touchent les membres d'une exploitation familiale.

Ces valeurs ne sont pas directement comparables aux chiffres publiés dans le Recensement de l'agriculture. L'une des principales différences, c'est que ces chiffres globaux excluent les ventes entre les exploitations d'une même province, pour respecter les concepts des comptes nationaux. Ces concepts représentent la production finale des exploitations agricoles au niveau provincial. En outre, la dépréciation est intégrée aux valeurs du revenu agricole net.

Veuillez remarquer que le revenu agricole global comprend tous les types et toutes les tailles d'exploitations. Par conséquent, si l'on veut avoir une meilleure idée des facteurs qui jouent

he or she needs to look at the farm sizes in agricultural sectors, as noted by Ms. Cromey previously, since there are significant differences in this dynamic industry.

Looking at the next slide, there is a formula on the page that shows how we calculate realized net income. Among the measures of aggregate income, we have three measures of farm income. However, net income is the most common one used by the agriculture community. As you can see, it represents the differences between a farmer's cash receipts and operating expenses minus depreciation plus income in kind.

On the next slide, there is information on realized net income for 2005 and 2006. The results for 2006 show an annual decline in realized net income between 2005 and 2006. In 2006, as you can see, the value of realized net income stood at \$1.1 million.

By looking at the three main components, which are cash receipts, operating expenses and depreciation, we can see that farm receipts edged up 0.6 per cent to \$37 billion. This reflects the Canadian level, and we can explain it as stronger crop revenue and declining livestock receipts and program payments.

I will spend slightly more time on this slide since it is important to explain some factors behind the numbers.

I just said that one of the reasons is the stronger crop revenue, and the recovery in crop revenues in 2006 was held by increases in both deliveries and prices. Prices especially gained strength during 2006, as the biofuel industry expanded and adverse growing conditions were experienced by some of the major growing exporting countries. Late in the year, prices also benefited from the improved harvest conditions in 2006 that resulted in higher quality crops to market.

Also, under the cash receipts line — for the livestock sector this time — hog producers saw their receipts go down from 2005. Prices were the main factor, averaging almost 13 per cent below those of 2005. Increased cattle and calf receipts moderated the drop in livestock revenues as cattle exports regained their strength following the reopening of the American border to live cattle under 30 months of age on July 18, 2005.

Finally, the third component of receipts, which are payments, after three consecutive years of increases, these program payments declined from the record level of 2005. Here again, an explanation is very important as program payments reached records between 2003 and 2005, further to the droughts experienced in 2001 and 2002 and the discovery of the first mad cow disease or BSE case in Canada in 2003.

sur telle ou telle tendance du marché, il faut étudier la taille des exploitations des secteurs agricoles, comme l'a signalé Mme Cromey tout à l'heure, puisqu'il y a des différences significatives dans ce secteur dynamique.

À la diapo suivante, vous avez la formule qui explique comment on calcule le revenu net réalisé. Parmi les mesures du revenu global, il y a trois mesures du revenu agricole. Cependant, le revenu net est la valeur la plus souvent utilisée par la collectivité agricole. Comme vous le voyez, il s'agit de la formule suivante : les recettes monétaires plus les dépenses d'exploitation moins l'amortissement, plus le revenu en nature.

À la diapo suivante, vous avez des renseignements sur le revenu net réalisé pour les années 2005 et 2006. Les résultats de l'étude de 2006 font état d'un déclin annuel du revenu net réalisé entre 2005 et 2006. Cette dernière année, comme vous le voyez, la valeur du revenu net réalisé était de 1,1 million de dollars.

Si l'on regarde les trois éléments de la formule, soit les recettes monétaires, les dépenses d'exploitation et l'amortissement, on observe que les recettes monétaires agricoles ont augmenté de 0,6 p. 100 pour représenter 37 milliards de dollars. Cela reflète la moyenne canadienne, et s'explique par l'augmentation des recettes des cultures qui a fait contreponds à la diminution des recettes du bétail et des paiements des programmes.

Je vais passer un peu plus de temps sur cette diapositive, parce qu'il est important d'expliquer les facteurs qui nous mènent à ces chiffres.

Je viens de dire qu'une des raisons est l'augmentation des recettes des cultures, et que la reprise des recettes des cultures en 2006 a été soutenue par l'augmentation des livraisons et des prix. Les prix se sont raffermis au cours de 2006, l'industrie des biocarburants s'étant accrue et certains des principaux pays exportateurs de céréales ayant connu des conditions de croissance défavorables. Vers la fin de l'année, les prix ont également été renforcés par l'amélioration des conditions de récolte en 2006 qui ont donné lieu à la commercialisation de cultures de qualité supérieure.

En outre, sous la rubrique recettes monétaires — pour le secteur du bétail, cette fois — les producteurs de porcs ont eu des recettes monétaires inférieures en 2006 par rapport à l'année précédente. Le principal facteur à l'origine de cette baisse était les prix, qui se sont situés en moyenne à un niveau inférieur de 12,7 p. 100 aux prix enregistrés en 2005. La hausse des recettes des bovins et des veaux a atténué la chute des recettes du bétail étant donné que les exportations de bovins ont repris de la vigueur à la suite de la réouverture de la frontière américaine aux bovins vivants âgés de moins de 30 mois le 18 juillet 2005.

Enfin, je vais vous parler du troisième élément de ces recettes, soit les paiements. Après trois années consécutives d'augmentation, les paiements de programmes ont diminué, après avoir atteint un taux record en 2005. Encore une fois, il est important d'expliquer ce phénomène, puisque les paiements de programmes avaient atteint des taux records entre 2003 et 2005, suite aux sécheresses de 2001 et 2002 et à la découverte du premier cas de vache folle ou d'ESB au Canada, en 2003.

If you go back to the slide, the second line is the total operating expenses and, on this side, higher interest rates as well as higher energy and labour costs drove farm operating expenses up 3.3 per cent to \$31.5 billion. Interest expenses increased as prime business rates jumped by over 30 per cent to reach almost 6 per cent on average in 2006, while one-year mortgage rates rose by more than 20 per cent to almost 6.5 per cent on average from their recent lows of the past couple of years. Another item included in the calculation of interest expenses is farm debt, which continued to rise in 2006.

Although fuel price increases did moderate in 2006, price rises in biodiesel and gasoline were the major contributors to the climb in machinery fuel costs. Labour costs also continued their ascent in 2006 as farm operators struggled to find workers in an increasingly tight labour market. Finally, the third main component is total depreciation and, as you can see, it remained around \$4.6 billion in 2006.

The next slide shows the same three components but by province. There is a chart with all the bars showing the data. The bars reflect the share of the agriculture economy among the provinces; Ontario comes first, followed by Alberta, Saskatchewan and Quebec. This is a pattern that remained relatively constant in the positions of the provinces throughout the most recent years.

For the next slide, when we released our data on farm income last week, we also published figures on farm debt outstanding. The figures that I will give you are not shown on the slide, but they showed that farm debt outstanding at December 31, 2006, rose 4.6 per cent to \$52.3 billion, continuing the steady upswing since 1993. However, this presents, of course, only a part of the picture because a more complete balance sheet of the farm sector for 2006, including assets, liabilities and equity will be published by Statistics Canada in two weeks from now. The 2005 figures are available, and you can see them on the slide compared to 2004. This information for 2005 shows that the aggregate figures for the farm sector equity in Canada increased 3.3 per cent in 2005 to \$192.2 billion as assets rose more rapidly than liabilities. On the asset side, the value of farm real estate continued the steady growth started in 1988. It advanced 2.6 per cent in 2005 and was an important contributor to the increase in assets.

For farm liabilities at the end of 2005, they reached \$46.8 billion, up 4.6 per cent from 2004 and also the twelfth consecutive annual rise. Both current and long-term liabilities advanced by more than 4 per cent in 2006 compared to 2005.

Si vous regardez de nouveau la diapo, vous observerez que la deuxième ligne s'appelle « Dépenses d'exploitation totales après remises ». L'augmentation des taux d'intérêt, du prix du carburant et des coûts de la main-d'œuvre a contribué à cette hausse des dépenses d'exploitation de 3,3 p. 100, pour un total de 31,5 milliards de dollars. Les intérêts débiteurs ont augmenté, alors que les taux d'intérêt préférentiels ont bondi de plus de 30 p. 100, pour atteindre près de 6 p. 100 en moyenne en 2006, et que les taux hypothécaires pour les termes d'un an ont augmenté de plus de 20 p. 100 pour atteindre 6,5 p. 100 en moyenne, par rapport aux récents creux atteints lors des dernières années. Lorsqu'on calcule les intérêts débiteurs, on tient également compte de l'endettement agricole, qui a continué d'augmenter au cours de l'année 2006.

Même si l'augmentation du prix du carburant s'est atténuée en 2006, l'accroissement des prix du diesel et de l'essence explique largement la hausse du coût du carburant pour les machines. Les coûts de la main-d'œuvre ont poursuivi leur ascension en 2006, les exploitants agricoles ayant éprouvé des difficultés à trouver des travailleurs dans un marché du travail de plus en plus concurrentiel. Enfin, le troisième élément est l'amortissement et, comme vous le voyez, il est resté autour de 4,6 milliards de dollars en 2006.

La prochaine diapo représente une ventilation par province de ces trois éléments. On y voit un diagramme à barres, dont chacune reflète la part du secteur agricole, selon les provinces; l'Ontario est en tête, suivie de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Québec. C'est une tendance relativement constante ces dernières années.

Passons à la diapo suivante. Lorsque nous avons publié nos données sur le revenu agricole la semaine dernière, nous avons également publié nos statistiques sur l'endettement agricole. Les chiffres que je vais vous fournir ne figurent pas sur cette diapo, mais nous savons que la dette agricole impayée augmente constamment depuis 1993 et représente, au 31 décembre 2006, 52,3 milliards de dollars, soit une augmentation de 4,6 p. 100 par rapport à l'année précédente. Cependant, cela ne nous donne qu'une partie de l'information, et Statistique Canada publiera dans deux semaines un bilan plus complet du secteur agricole pour l'année 2006, qui comprend l'actif, le passif et les capitaux propres. Les chiffres de 2005 sont disponibles et nous les comparons avec ceux de 2004 à la diapositive suivante. Les données de 2005 indiquent que les valeurs globales des capitaux propres du secteur agricole au Canada ont augmenté de 3,3 p. 100 et représentent 192,2 milliards de dollars en 2005 et que l'actif a augmenté plus rapidement que le passif. En ce qui concerne l'actif total, la valeur de l'immobilier dans le secteur agricole augmente de façon constante depuis 1988 et a connu une croissance de 2,6 p. 100 en 2005, ce qui a largement contribué à l'augmentation de l'actif.

À la fin de 2005, le passif agricole a atteint 46,8 milliards de dollars, soit une augmentation de 4,6 p. 100 par rapport à 2004. C'est la douzième année consécutive de croissance du passif. Le passif à court et à long terme a grimpé de 4 p. 100 en 2006 par rapport à l'année précédente.

With all this information we can calculate a debt-to-asset ratio, and this debt-to-asset ratio remained around 19 per cent during the last three years, which means between 2003 and 2005.

As we said at the beginning, these are aggregate figures and if we want a more detailed analysis of the situation and a better understanding of what is happening with the dynamic of the farm industry, it is important to look at information by farm size and by farm type. For my last two slides tonight, I will present information from another source that we have at Statistics Canada called the Farm Financial Survey. It shows information on a class of revenue for three variables: Total assets, total liabilities and net worth, and there is the average per farm.

This information shows that the value for the three variables grows as the revenue class increases, giving a different picture of the situation depending on the size of the farm rather than having aggregate information.

Finally, on the other slide, there is the same information but this time for selected farm sectors. As noted, the picture of the situation varies greatly among them. Beef cattle farmers have the lowest figures on average for the three variables. Poultry farmers have the highest values of assets and net worth, while dairy farmers have the highest value for liabilities.

The Chairman: Thank you very much. That was extremely interesting, and we certainly need to know this.

Senator Callbeck: On the census farm numbers, a census farm, as I understand, could be a farm that gets \$500 for maple syrup, or it could be a farm that brings in \$2 million for potatoes; in other words, they are all lumped together.

Ms. Cromey: The census collects data on all farms in Canada regardless of size; that is right.

Senator Callbeck: In the farm numbers, it shows that they have gone down. Those numbers include the \$500 maple syrup farmer in there with the \$2 million potato farmer.

Has any consideration been given to putting revenue restrictions on the definition of a census farm?

Ms. Cromey: We do not, because of the collection process. We have people self-identify, which is easier than going out and saying there will be a cut-off rate; because then we would not be able to find those cut-off rates.

Also, revenue changes from year to year. We use the census figures for five years for our survey program, and one year some farms could be below the cut-off and the next year they could be above the cut-off. Therefore, the census always collected all sizes. However, we disseminate data broken down by the different sizes. Although we collect all sizes and we

Tout cela nous permet de calculer le ratio d'endettement, qui est resté autour de 19 p. 100 ces trois dernières années, c'est-à-dire entre 2003 et 2005.

Comme nous l'avons dit au début de l'exposé, ces chiffres sont des chiffres globaux et pour une meilleure analyse de la situation et une meilleure compréhension de ce qui se passe dans le secteur agricole, il est important de tenir compte de la taille et du type de l'exploitation. Dans les deux dernières diapositives de mon exposé, je vous présenterai des renseignements qui viennent d'une autre source de Statistique Canada, que l'on appelle l'Enquête financière sur les fermes. Cette enquête nous fournit des renseignements sur une catégorie de revenu selon trois variables : le total de l'actif, le total du passif et la valeur nette, et vous avez ici une moyenne de ces valeurs par exploitation.

Ces chiffres indiquent que la valeur des trois variables augmente lorsque la catégorie de revenu augmente, ce qui vous donne une description différente de la situation, selon la taille de l'exploitation, par opposition aux chiffres globaux de tout à l'heure.

Enfin, vous avez à la dernière diapo la même information selon le type de ferme. Par exemple, les valeurs des trois composantes sont les moins élevées pour la catégorie des éleveurs de bovins de boucherie. À l'inverse, le total de l'actif et la valeur nette sont les plus importants pour les éleveurs de volailles tandis que les producteurs laitiers ont le passif le plus élevé.

La présidente : Merci beaucoup. C'était très intéressant. Nous devons absolument savoir ces choses-là.

Le sénateur Callbeck : En ce qui concerne les chiffres du recensement de l'agriculture, je crois comprendre qu'il peut y avoir une exploitation qui reçoit 500 \$ pour son sirop d'érable et une autre qui touche 2 millions de dollars pour ses patates. En d'autres mots, toutes les exploitations sont rassemblées.

Mme Cromey : Nous recueillons dans le recensement des données sur toutes les fermes du Canada, quelle que soit leur taille, en effet.

Le sénateur Callbeck : Je vois que le nombre de fermes a diminué. Ces chiffres comprennent l'exploitant de sirop d'érable qui a un revenu de 500 \$ et le producteur de pommes de terre qui a deux millions de dollars.

Est-ce qu'on a déjà pensé à tenir compte des recettes dans la définition d'une ferme, dans le recensement?

Mme Cromey : Non, à cause du processus de collecte de données. Les gens participent spontanément, et c'est plus facile que d'aller les chercher et d'imposer une limite selon le revenu. Nous aurions du mal à définir cette limite.

En outre, les revenus changent d'une année à l'autre. Nous utilisons les données du recensement pendant cinq ans pour notre programme d'enquête, et avec votre proposition, certaines fermes pourraient être au-dessus du seuil de revenu défini et l'année suivante, en dessous. Par conséquent, le recensement couvre toutes les tailles d'exploitations. Cependant, nous ventilons les

have the numbers for them, we can break it out and say which ones are in the higher classes and which ones are in the lower classes.

Senator Callbeck: What about hobby farms? Do you know what percentage of these farms would be hobby farms?

Ms. Cromey: At this point in time, we do not ask for a definition of “hobby farms” on the census. Next year, however, we will have the results of the census population agriculture linkage database, where we bring the two databases together. At that point in time, we are able to classify the farms either into lifestyle farms or into professional farms.

Senator Callbeck: On page 6, you mention organic production is at 6.8 per cent.

Ms. Cromey: Yes, 6.8 per cent is organic production.

Senator Callbeck: Has that figure gone up much in the five-year period?

Ms. Cromey: It is hard for us to tell if the number has gone up much in the five-year period. In the 2001 census, we asked for certified organic farms only. This time we asked for farms reporting to be organic by certification, transitional or non-certification. There has been an increase in certification by about 2 per cent, but we did not ask the full question in 2001.

Senator Callbeck: Are there some provinces where that increase has been stronger than in others?

Ms. Cromey: British Columbia has a large number of organic farms, as does Saskatchewan. Often, people producing certified products are in our grains. They become certified because they need it for the world markets. Saskatchewan also has a high number of certified farms.

Senator Callbeck: Do Saskatchewan and B.C. have a high number?

Ms. Cromey: In Saskatchewan, there was an increase of 52 per cent in certified farms.

Senator Callbeck: What about their size?

Ms. Cromey: On the certified organic farms, many are in the less than \$25,000 category and some of our larger grain farms are in other categories also. About 1 per cent of these farms are in some of the larger receipt categories.

Senator Peterson: I would like some clarification, on page 7, of operating expenses and gross farm receipts. Is off-farm income included in there?

Ms. Cromey: Off-farm income is not included.

données selon différentes tailles d'exploitations. Même si nous couvrons toutes les fermes, nous avons les détails de chacune et nous pouvons ventiler les chiffres et déterminer lesquels appartiennent à telle catégorie de revenu.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il des fermes d'agrément? Savez-vous quel pourcentage de ces fermes sont des fermes d'agrément?

Mme Cromey : Pour l'instant, le recensement ne comprend pas la définition de « fermes d'agrément ». L'année prochaine, cependant, nous aurons une base de données qui rassemblera les données du recensement et les données sur l'agriculture. À ce moment-là, nous pourrions classer les fermes selon qu'il s'agit de fermes professionnelles ou de fermes d'agrément.

Le sénateur Callbeck : À la page 6 de votre exposé, vous dites que la production biologique représente 6,8 p. 100.

Mme Cromey : Oui, elle représente 6,8 p. 100.

Le sénateur Callbeck : Ce chiffre a-t-il augmenté au cours des cinq années?

Mme Cromey : C'est difficile de vous dire s'il a augmenté au cours de ces cinq années. Dans le recensement de 2001, nous ne voulions que les fermes biologiques certifiées. Cette fois, nous avons demandé aux répondants d'indiquer si la ferme était certifiée biologique, en transition ou non certifiée. Dans la catégorie certifiée, on observe une augmentation de 2 p. 100, mais nous n'avons pas posé la question de façon aussi complète en 2001.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que l'augmentation de la production biologique a été plus importante dans certaines provinces que dans d'autres?

Mme Cromey : La Colombie-Britannique compte davantage de fermes biologiques, ainsi que la Saskatchewan. Très souvent, les fermes certifiées biologiques produisent des céréales. Elles deviennent certifiées biologiques parce qu'elles veulent avoir accès aux marchés internationaux. La Saskatchewan compte également beaucoup de fermes certifiées biologiques.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que la Saskatchewan et la Colombie-Britannique en comptent beaucoup?

Mme Cromey : En Saskatchewan, le nombre de fermes certifiées biologiques a augmenté de 52 p. 100.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il de leur taille?

Mme Cromey : Pour les fermes certifiées biologiques, beaucoup figurent dans la catégorie de revenu inférieur à 25 000 \$ et certaines des fermes céréalières de plus grande envergure figurent également dans d'autres catégories. Environ 1 p. 100 de celles-ci figurent dans les catégories des revenus les plus importants.

Le sénateur Peterson : J'aimerais une précision sur la page 7, au sujet des dépenses d'exploitation et des recettes agricoles brutes. Le revenu touché à l'extérieur de la ferme est-il inclus dans ce chiffre?

Mme Cromey : Le revenu non agricole n'est pas inclus.

Senator Peterson: In Alberta, the graph shows 12 million less acres of farm land and yet cash receipts of \$1 billion more than Saskatchewan, just comparing those two provinces.

If you go to page 5, the crop land area by province, Alberta has roughly 12 million less acres.

Ms. Cromey: Yes.

Senator Peterson: You then go to the farm income, cash receipts and operating expenses, by province, in 2006. That is on page 12. Alberta is roughly \$1 billion more than Saskatchewan. What am I reading wrong there? What is happening there?

Ms. Cromey: You are looking at crop land. You are looking at the acres on the one slide. Alberta has less acreage but when you look at the cash receipts for Alberta, that would include cattle farms and all other farms, not just acreage.

Senator Peterson: Probably much of it would be cattle.

Ms. Cromey: There are a lot of cattle in Alberta.

Senator Peterson: There must be quite a lot of cattle.

Do you have numbers for the cumulative shortfall in farm revenue today? We have heard numbers in the range of \$5 billion. Is that close to being accurate? This is accumulated to date. That is, if one wanted to get the whole agriculture sector back to zero, one would have to put in about \$5 billion. Does this sound anywhere near the correct figure?

Mr. Morin: I am trying to understand the meaning of your question.

Senator Peterson: I am talking about cumulative debt that has been building up. We were told at a previous meeting it is high. We need that much injected back in to give farmers the money so that they can start over again. We have been told that the numbers have been negative over the past years. I am trying to get a handle on how bad the situation is out there.

Looking at this, it would seem to be all positive. We have been told maybe it is not that good. Perhaps we are talking about two different things.

Mr. Morin: My understanding of your question is that it is related to farm debt as I covered in my presentation. Is that correct?

Senator Peterson: That is kind of what I am getting at. A number of farmers are carrying accumulated debt and cannot keep that going forever. We are trying to find out what it would take to get that number down to zero. Maybe you do not have those numbers. We had been told it is around \$5 billion.

Le sénateur Peterson : Selon le graphique, l'Alberta compte 12 millions de moins d'acres de terres de culture, et pourtant les recettes sont supérieures d'un milliard de dollars à celles de la Saskatchewan, si on ne compare que ces deux provinces.

À la page 5, si vous regardez la proportion de terres de culture par province, vous voyez que l'Alberta a environ 12 millions d'acres de moins.

Mme Cromey : C'est exact.

Le sénateur Peterson : Ensuite, vous avez le revenu agricole, les recettes monétaires et les dépenses d'exploitation par province pour l'année 2006. C'est à la page 12. Pour les deux valeurs, les diagrammes de l'Alberta sont plus élevés que ceux de la Saskatchewan, soit environ d'un milliard de dollars. Est-ce que j'interprète mal le graphique? Qu'est-ce que ça veut dire?

Mme Cromey : Vous parlez de terres de culture. Vous regardez la diapositive qui décrit le nombre d'acres cultivées. On compte moins d'acres cultivées en Alberta, mais si vous regardez les recettes monétaires, vous voyez qu'elles comprennent les fermes bovines et les autres fermes, pas uniquement les fermes de culture.

Le sénateur Peterson : J'imagine qu'une grande partie des fermes albertaines sont des exploitations bovines.

Mme Cromey : Il y a beaucoup d'exploitations bovines en Alberta.

Le sénateur Peterson : Il doit y avoir beaucoup de bovins.

Connaissez-vous la valeur du manque à gagner cumulatif du secteur agricole, aujourd'hui? Nous avons entendu parler de cinq milliards de dollars. Est-ce que cela vous semble réaliste? Il s'agit du manque à gagner accumulé jusqu'à aujourd'hui. En d'autres mots, si l'on voulait remettre tout le secteur agricole à zéro, il faudrait injecter cinq milliards de dollars. Pensez-vous que ce chiffre est près de la réalité?

M. Morin : J'essaie de comprendre le sens de votre question.

Le sénateur Peterson : Je parle de la dette cumulative du secteur agricole. On nous a dit, lors d'une séance précédente du comité, qu'elle était très élevée. Pour que les agriculteurs puissent recommencer à zéro, il faudrait injecter une somme X. On nous a dit que les agriculteurs perdaient de l'argent ces dernières années. J'essaie de comprendre l'ampleur du problème.

Quand je regarde votre exposé, cela me semble très positif. Or, beaucoup nous ont dit que la situation n'était pas si rose. Peut-être que nous parlons de deux choses différentes.

M. Morin : Si je comprends bien votre question, vous parlez de l'endettement agricole, dont j'ai parlé dans mon exposé. Est-ce exact?

Le sénateur Peterson : C'est un peu là où je voulais en venir. Plusieurs agriculteurs accumulent des dettes chaque année, et cela ne peut pas continuer éternellement. Nous essayons de comprendre combien d'argent il leur faudrait pour remettre leurs comptes à flot. Peut-être que vous ne disposez pas de ces chiffres. On nous a dit qu'il faudrait cinq milliards de dollars.

Mr. Morin: The figures that we have at the aggregate level on farm debt, as I said before, for 2006 was over \$52 billion, and it has been increasing since 1993. Over the past 14 years there has been a steady increase.

The information that we collect and publish is information that comes from the lenders themselves; that is, the banks, the credit unions, the government organizations, and so on. In that sense, this is how I can shed some light on the trends and how we publish information.

Your question is about how to reduce that. You are going a step forward in your question, am I correct?

Senator Peterson: If we are to come to grips with the problem in agriculture, we have to identify what the problems are, what the accumulated debt is and what we have to do to make it viable in the farm community. What will it take? These are some of the numbers we heard earlier. Maybe it is an accumulated operating debt. Did you say it was \$52 billion?

Mr. Morin: Yes, this is what we have at the aggregate level. We had other information about the assets and the equity. These figures are also increased over the same period of time, since the early mid-1990s to now. If you want a better understanding, this is why I included an emphasis on farm sizes and farm types. You can see that at this level it is always the same information that we get from the aggregates. If you want to go further, you can look at each individual farmer to see how they deal with farm debt, and so on. Maybe some of them are heavily into debt, but maybe others use it for investment. When you look at farm assets and equity, part of it is there because these two figures are also increasing.

Senator Peterson: Is foreign exchange an issue?

Mr. Morin: For farm debt?

Senator Peterson: No, for the whole sector; that is, the Canadian dollar versus the American dollar.

Mr. Morin: When we export grains, oilseeds, hogs, cattle, all those commodities where the export market is important, Canadian dollars compared to American dollars are important. It is not an explanation that I gave during my presentation tonight, but for some of them it is important. We can see some trends over time.

Senator Peterson: Do you have a number for each cent the dollar goes up versus the American dollar and what the impact is on the sector?

Mr. Chartrand: No, we do not have a figure like that here. The pressure on currency affects us because agriculture depends on exports; it is a big exporter.

M. Morin : Comme je l'ai dit tout à l'heure, la valeur totale de l'endettement agricole était de plus de 52 milliards de dollars pour 2006, et ce chiffre augmente constamment depuis 1993. Ces 14 dernières années, l'endettement n'a cessé d'augmenter.

L'information que nous recueillons et publions vient des organismes prêteurs, c'est-à-dire les banques, les caisses populaires, les organismes gouvernementaux, et cetera. C'est de cette façon que je peux révéler les tendances actuelles et que nous pouvons publier cette information.

Vous nous demandez comment réduire cette dette. Je crois que vous allez un peu plus loin, dans votre question, n'est-ce pas?

Le sénateur Peterson : Si l'on veut vraiment s'attaquer à la question agricole, il faut mettre en évidence les problèmes, connaître la valeur de la dette accumulée et déterminer ce qu'il faut faire pour faire de la collectivité agricole une collectivité viable. Combien est-ce que cela va coûter? Je vous ai donné les chiffres que nous avons entendus. Peut-être qu'il s'agit de la dette accumulée des frais d'exploitation. Avez-vous dit 52 milliards?

M. Morin : Oui, il s'agit de l'endettement total. Nous avons d'autres renseignements sur l'actif et le passif. Ces chiffres ont également augmenté au cours de la même période, soit depuis le milieu des années 1990 jusqu'à aujourd'hui. Si vous voulez mieux comprendre la situation, c'est pour cette raison que j'ai insisté sur la taille et le type d'exploitation. Vous voyez qu'à ce niveau, nous avons toujours la même information pour les valeurs globales. Si vous voulez aller plus loin, vous pouvez examiner le cas de chaque agriculteur pour voir comment il s'en sort compte tenu de son endettement, et cetera. Peut-être que certains sont très endettés, mais peut-être que d'autres empruntent pour investir. Si vous regardez l'actif et le passif, c'est ce qui explique que les deux valeurs augmentent.

Le sénateur Peterson : Est-ce que le taux de change des devises est un problème?

M. Morin : Par rapport à la dette agricole?

Le sénateur Peterson : Non, par rapport à l'ensemble du secteur. J'entends par là la valeur du dollar canadien par opposition à celle du dollar américain.

M. Morin : En ce qui concerne l'exportation de céréales, de graines oléagineuses, de porcins, de bétail et de tous les produits qui ont besoin d'un marché d'exportation, la valeur du dollar canadien par rapport à celle de la monnaie américaine est un facteur important. Je n'en ai pas parlé durant mon exposé, mais ça compte pour certains de ces produits. À terme, on peut d'ailleurs observer des tendances.

Le sénateur Peterson : Pouvez-vous nous donner des chiffres pour chaque cent d'appréciation de notre dollar par rapport à la devise américaine, et nous dire quelle en est l'incidence sur le secteur?

M. Chartrand : Non, nous n'avons pas ce genre de chiffre ici. Cela dit, la pression exercée sur notre monnaie a un effet sur nous du fait que l'agriculture dépend des exportations. Ce secteur exporte beaucoup.

Senator Peterson: By the end of this year the Canadian dollar could be at parity with the American dollar. We may have to look at that moving forward; it will have a dramatic effect.

Senator Gustafson: To get a fair picture of what is happening in agriculture, in my mind, we have to take away what is happening in the marketing boards with dairy, et cetera. That is a different game than looking at grain or cattle situations.

When we are looking at the grain situation, we have to take into consideration what is happening in the global economy. Have you done any work on that?

Mr. Chartrand: We have not done a study on that at this point in time.

Senator Gustafson: The Americans tell us they have had the three best years in farming history. Canada has had the three worst years. Statistics Canada will find out when they do statistics for 2007; it will be a big surprise. That surprise will be down.

I was hoping you would give us a net income number that the farmer makes and break it down. Do you have numbers such as that?

Mr. Chartrand: We have numbers that are detailed by farm types.

Mr. Morin: In the information that comes from the farm financial survey in my presentation, they have a cash income, which represents the difference between gross revenues and the operating expenses. You can have it by farm type and size.

Senator Oliver: Do you have that with you now? Can we look at it?

Mr. Morin: I have some numbers with me.

Mr. Chartrand: We have a 2006 copy of the most recent results of the farm financial survey. It covers 2006 by farm types and size. You can look within a specialty at what the impacts are. We can leave that with you.

Mr. Morin: Do you have some specific questions or will the document be sufficient?

Senator Gustafson: I am convinced that until Canada knows where the global economy is going — because you tell us we export a great deal of everything we do in agriculture — if we cannot come up with a profit on what we export, we are in big trouble. That is where we are right now. As the dollar goes up our income goes down quickly, as it does in the forest industry.

Mr. Chartrand: We are influenced greatly by the value of the dollar.

Senator Gustafson: You mentioned farmers that make \$25,000 a year from their farms; that would not even be net.

Le sénateur Peterson : D'ici la fin de l'année, le dollar canadien atteindra peut-être la parité avec le dollar américain. Il se peut que nous assistions à cela, et ses effets seront dramatiques.

Le sénateur Gustafson : À mon avis, si l'on veut obtenir une idée juste de la situation en agriculture, il faut tenir compte de ce que font les offices de commercialisation, dans le sous-secteur laitier, et cetera. La situation est différente dans ce dernier cas de ce qu'on peut observer dans les grains ou les bovins.

Aussi, lorsqu'on se penche sur la situation dans les céréales, il faut tenir compte de la conjoncture dans l'économie mondiale. Avez-vous étudié cela?

M. Chartrand : Non, pour le moment, nous n'avons pas effectué d'étude là-dessus.

Le sénateur Gustafson : Les Américains nous disent avoir connu les trois plus belles années de l'histoire de leur agriculture. Au Canada, nous sommes passés par les trois plus mauvaises. Statistique Canada s'en rendra bien compte lorsqu'on fera la collecte des données de 2007; ce sera une grande surprise, mais une surprise à la baisse.

J'espérais que vous alliez nous fournir des chiffres ventilés sur le revenu agricole net. En avez-vous?

M. Chartrand : Nous en avons par type d'exploitation agricole.

M. Morin : Dans mon exposé, j'ai parlé des données recueillies par l'Enquête financière sur les fermes, et elles renseignent sur les encaissements, qui représentent la différence entre les recettes brutes et les dépenses d'exploitation. Vous pouvez donc les obtenir selon la taille et le type d'exploitation agricole.

Le sénateur Oliver : Les avez-vous avec vous? Pouvons-nous les regarder?

M. Morin : J'ai certains chiffres avec moi.

M. Chartrand : Nous avons apporté un exemplaire des résultats les plus récents de l'Enquête financière sur les fermes. Ils portent sur 2006 et sont répartis selon le type et la taille des exploitations agricoles. Vous pourrez y voir les impacts dans ces catégories spécialisées. Nous pouvons vous les fournir.

M. Morin : Avez-vous des questions précises à poser là-dessus, ou est-ce que le document vous suffira?

Le sénateur Gustafson : Je suis convaincu qu'à moins de savoir où va l'économie internationale — car nous exportons une très grande part de tous nos produits agricoles — si nous ne réussissons pas à tirer des bénéfices de ce que nous exportons, nous serons dans le pétrin jusqu'au cou. Nous en sommes là. Plus le dollar monte, plus notre revenu descend, et rapidement, comme c'est le cas dans l'industrie forestière.

M. Chartrand : La valeur du dollar a une grande incidence sur notre situation.

Le sénateur Gustafson : Vous avez parlé d'agriculteurs qui tirent des revenus de 25 000 \$ par année de leurs exploitations; ce n'est certainement pas leur revenu net.

Mr. Chartrand: No, that is gross. It is not very much; it is a very small operation.

Senator Gustafson: What would that be in a net amount?

Mr. Chartrand: If you look at the ratios that we provided with the census figures on page 7. Depending on the type of operation, such as beef with an operating ratio of 93 cents, there is only seven cents left out of every dollar. That is before depreciation.

Senator Gustafson: The reality is these people are taking off-farm jobs and working long hours because they work on the farm and at their job with an oil company, driving a school bus, et cetera. They are still not getting any return, even with all the work they put in. This brings a new dimension to what rural poverty is.

These people may live in pretty good homes; circumstances may look pretty good, but financially they are in big trouble.

Ms. Cromey: That is the one thing we do when we look at those operating ratios. They do not even include depreciation, which would make them higher. There are few businesses that would want to work with such low margins. We realize that. They are getting higher over time.

With the supply-managed commodities, the ratios are lower: dairy is 73 cents, where cattle is 93 cents. Other commodities are very much dependent on global markets.

Canada is a price taker, we cannot set the prices. The dollar will not help that. That is why we look at the ratios, because over time they can help us see that. We also saw this time that off-farm work increased 3 per cent from five years ago. That was a big jump in off-farm work for those people reporting more than 40 hours per week. Even the people doing part-time work increased by at least a percentage.

Senator Gustafson: Working in the department, do you find that Agriculture and Agri-Food Canada is trying to get a handle on the global economy?

Mr. Chartrand: We are Statistics Canada; we are not within Agriculture and Agri-Food Canada. I have no idea. They are trying hard to help the industry.

[Translation]

Senator Chaput: You spoke both about on-farm work and off-farm work. We know that, nowadays, there are more farmers working off the farm. Do you have statistics on what percentage of income from off-farm work is used to fund farm costs?

M. Chartrand : Non, c'est le revenu brut. Ce n'est pas beaucoup. Il s'agit d'une très petite entreprise.

Le sénateur Gustafson : À quoi est-ce que cela correspondrait en chiffres nets?

M. Chartrand : Si vous vous reportez aux ratios qui accompagnent les chiffres du recensement à la page 7, vous y verrez que selon le type d'exploitation, ainsi par exemple, l'élevage de bovins où le ratio d'exploitation est de 93 ¢, il ne restera que 7 ¢ par dollar. Ça, c'est avant l'amortissement.

Le sénateur Gustafson : En réalité, ces gens trouvent des emplois à l'extérieur de la ferme et travaillent de longues heures, parce qu'ils cumulent le travail à la ferme et le travail dans une compagnie pétrolière, une compagnie d'autobus scolaires, et cetera. Même avec tout ce travail, ils ne rentrent pas dans leurs frais. Cela vous montre la gravité de la pauvreté en milieu rural.

Ces gens vivent dans d'assez belles maisons, ils ont l'air de bien vivre, mais sur le plan financier, c'est très difficile.

Mme Cromey : C'est justement ce que l'on examine lorsque l'on étudie ces ratios d'exploitation. Ils ne comprennent même pas l'amortissement, ce qui augmenterait leur valeur. Il n'y a pas beaucoup d'entreprises qui sont prêtes à accepter des marges aussi faibles. Nous en sommes conscients. Les marges augmentent avec le temps.

Pour les produits soumis à la gestion de l'offre, les ratios sont plus faibles : 73 ¢ pour les produits laitiers, 93 pour les bovins. Les autres produits dépendent fortement des marchés internationaux.

Le Canada ne peut pas établir les prix, il les accepte. La valeur du dollar ne nous aidera pas. C'est pourquoi nous examinons ces ratios, parce qu'avec le temps, ils peuvent nous aider à observer ce phénomène. Nous avons également observé, cette fois, que le travail à l'extérieur de la ferme a augmenté de 3 p. 100 par rapport à il y a cinq ans. C'est une augmentation importante du travail à l'extérieur de la ferme, pour des gens qui disent déjà travailler 40 heures par semaine. Même le nombre de personnes qui travaillent à temps partiel a augmenté de 1 p. 100 au moins.

Le sénateur Gustafson : Vous qui travaillez au ministère, trouvez-vous qu'Agriculture et Agroalimentaire Canada essaie de maîtriser l'économie mondiale?

M. Chartrand : Nous travaillons pour Statistique Canada, non pas pour Agriculture et Agroalimentaire Canada. Je n'en ai aucune idée. Je pense qu'ils travaillent très fort pour aider le secteur agricole.

[Français]

Le sénateur Chaput : Vous parlez du travail à la ferme et du travail non agricole. Nous sommes conscients que beaucoup plus d'agriculteurs maintenant travaillent en dehors de leur exploitation agricole. Est-il possible de déterminer quelle proportion du revenu provenant du travail hors ferme sert à l'exploitation de la ferme, selon vos statistiques?

Mr. Chartrand: We have no statistics telling us exactly how farmers use their off-farm income. We do know, however, as the statistics show, that many farms cannot cover their costs and only survive thanks to off-farm income.

Twenty-eight per cent of small farms, that is to say those worth less than \$25,000, generate enough money to cover costs; however, the other 72 per cent do not and must find income elsewhere. We appreciate that for many farmers it is a matter of choice — they enjoy farming and owning a small farm is a lifestyle choice. Nevertheless, there are others who are trying to turn a profit.

Senator Chaput: You address on-farm work and off-farm on page 19 of your document. You provide a chart with statistical information, including the percentage of farmers who undertake more than 40 hours of off-farm work per week. Am I correct in saying that, in 2006, 20 per cent of farmers worked more than 40 hours per week off the farm?

Ms. Cromey: Yes, absolutely.

Mr. Chartrand: These are people who describe themselves as farm operators and sometimes there are two farm operators per farm, the husband and the wife. The census allowed for a family to declare up to three farm operators. Some of them said that they worked more than 40 hours a week off the farm.

[English]

Senator Oliver: I have difficulty with a number of your statistics and the numbers in the charts. First, all I have is a booklet with charts and photographs. There is no commentary and no explanation. Like Senator Gustafson, I find it difficult to get real value for the meaning of farm income, expenses and revenues from these charts.

For example, on page 13 it says, “Farm net worth by revenue class,” then, “Farm net worth by revenue class, Canada, 2005.” Earlier you said that in order to get net worth, you take total assets from total liabilities and the difference will be the net worth; yet, you were saying that in some of your charts, if a person has a farm of 1,000 acres and it is next to an urban sprawl, that person may say that he or she will take his or her farmland and use it for development purposes. Therefore, the 1,000-acre farmland is worth more. In terms of their net worth, they are not valuing that land as agriculture, but for a potential real estate development.

I cannot understand, therefore, when you talk about farm net worth by revenue class and use anticipated value for land, I do not know how you can get a true net worth statement of a farmer. I am having difficulty with that. Do you understand my question?

M. Chartrand : On n’a pas de chiffres qui indiquent exactement comment le fermier qui travaille hors ferme utilise ses revenus. On sait que beaucoup de fermes, comme l’ont indiqué les chiffres, ne couvrent pas leurs dépenses et peuvent seulement rester en opération en ayant des revenus supplémentaires hors ferme.

Pour les petites fermes, 28 p. 100 d’entre elles, en dessous de 25 000\$, ont suffisamment d’argent qui rentre pour couvrir les dépenses. Mais pour les 72 p. 100 des autres, il n’y a pas assez d’argent qui rentre, cela fait qu’ils doivent trouver des revenus ailleurs. Nous réalisons que, pour beaucoup, c’est par choix; ce sont des gens qui aiment l’agriculture et avoir une petite ferme est un mode de vie. D’autres essaient de rentabiliser ces opérations.

Le sénateur Chaput : À la page 10 de votre document, lorsque vous présentez le travail à la ferme et le travail non agricole, il y a des pourcentages. Si on prend la colonne de 2006, vous parlez du travail non agricole pour plus de 40 heures par semaine. Est-ce que cela veut dire que 20 p. 100 des agriculteurs travaillent plus de 40 heures par semaine dans un emploi autre que celui de la ferme?

Mme Cromey : Oui, tout à fait.

M. Chartrand : Les personnes se sont déclarées opérateurs de la ferme et parfois on a deux opérateurs sur une ferme, le mari et la femme. Le recensement permettait de compter jusqu’à trois opérateurs, dans le cas d’une famille. Certains ont déclaré travailler plus de 40 heures par semaine à l’extérieur de la ferme.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : J’ai du mal à comprendre certaines de vos statistiques et certains des chiffres qui figurent dans les graphiques. D’abord, je n’ai reçu qu’un cahier de graphiques et de photos. Il n’y a aucun commentaire ni explication. Comme le sénateur Gustafson, je trouve difficile de vraiment comprendre le revenu agricole, les dépenses et les recettes en regardant ces graphiques.

Par exemple, à la page 13, on peut lire « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu », puis « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu, Canada, 2005 ». Un peu plus tôt, vous avez dit que pour obtenir la valeur nette d’une exploitation, vous déduisiez l’actif total du passif total et que la différence équivalait à la valeur nette. Pourtant, vous disiez au sujet de certains de vos graphiques que si une personne est propriétaire d’une ferme de 1 000 acres située près d’une expansion tentaculaire d’une ville, elle pourrait décider d’utiliser ses terres agricoles pour en faire des lotissements. Par conséquent, cette terre agricole de 1 000 acres gagne de la valeur. La valeur nette de la terre change puisqu’il ne s’agit plus de terres agricoles, mais de terrains pouvant accueillir d’éventuels lotissements.

C’est pourquoi je ne comprends pas, lorsque vous parlez de valeur nette agricole selon la catégorie de revenu et de la valeur prévue de la terre, comment vous pouvez déterminer la réelle valeur nette d’une propriété, selon les déclarations de l’agriculteur. Cela me pose un problème. Comprenez-vous ma question?

As Statistics Canada, in these charts, how are you evaluating machinery and equipment? Are you depreciating? If so, how are you depreciating it? How are you valuing livestock? Are you valuing it with a potential for mad cow disease? What value are you putting on that when trying to arrive at the total net worth of this farm and these farming operations? I cannot get much from these figures, and I would like you to help me understand farm net worth in these charts, starting with the one on page 13, "Farm net worth by revenue class."

Mr. Morin: For this table, as I said before, it comes from our farm financial survey. People are contacted with a questionnaire so they can provide the information on various aspects of their farms related to their financial situations.

Senator Oliver: How do they value the real estate of their land in that survey?

Mr. Morin: The value comes from how the respondent, as you said in your example, perceives his or her land or the other assets, and how they respond to the survey. When it comes to the aggregate figures for which I am responsible, of course here we use some sources to value some aspects of the farm.

Just to give an example, the inventories in our aggregate figures are valued on the period; let us say the period is the calendar year, we look at the inventories at the end of the year minus the inventories at the beginning of year multiplied by an average price for that year.

If you look at the example of 2003, when they discovered the first BSE case — the mad cow disease — at the end of the year the value of inventories was very high. Of course, the price was low that year, because people were unable to sell their cattle, so inventories were very high at the end of the year.

Senator Oliver: Expenses would also go up because they would have to feed that many more head of cattle.

Mr. Morin: Exactly. This is why in our calculations, as I said earlier, we have three measures. I put more emphasis on realized net because this is the most common one used by the farm community. However, we have two other measures: cash income is essentially gross receipts minus expenses; and with the third one, once we have the realized net income, we adjust it by adding or subtracting the value of the inventory change, which gives the total farm income.

The three components are very important and they cover the inventories, expenses, receipts and so on, so we can establish the bigger picture.

Senator Oliver: Realized net is again before depreciation, so unless you include depreciation, you will still not get the true number.

En tant que représentants de Statistique Canada, d'après vos graphiques, comment faites-vous pour évaluer les machines et l'équipement? Tenez-vous compte de l'amortissement? Le cas échéant, comment calculez-vous ce facteur? Comment déterminez-vous la valeur du bétail? Comment déterminer la valeur du bétail, compte tenu de la possibilité qu'il puisse être atteint de la maladie de la vache folle? Comment faites-vous pour accorder une valeur à ces éléments, lorsque vous cherchez à calculer la valeur de telle ferme et de telles activités agricoles? Ces chiffres ne me parlent pas beaucoup, j'aimerais que vous m'aidiez à comprendre ce que représente cette valeur nette agricole, d'après vos graphiques, en commençant peut-être avec la page 13, qui parle de « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu ».

M. Morin : Comme je l'ai dit tout à l'heure, ce tableau est tiré de notre enquête financière sur les fermes. On fournit un questionnaire aux répondants, qui nous fournissent de l'information sur leur situation financière et différents aspects de leur exploitation.

Le sénateur Oliver : Dans cette enquête, comment fait-on pour définir la valeur immobilière d'une ferme?

M. Morin : Nous déterminons la valeur d'une ferme selon la façon dont le répondant, comme vous l'avez dit dans votre exemple, perçoit sa terre et ses autres actifs, et selon ses réponses à l'enquête. En ce qui concerne les chiffres globaux dont je suis responsable, nous utilisons évidemment certaines sources pour établir la valeur de certains aspects de la ferme.

Je vais vous donner un exemple : dans nos chiffres globaux, les stocks sont évalués selon la période. Si l'on utilise l'année civile, on examine les stocks à la fin de l'année, que l'on soustrait des stocks du début de l'année, multipliés par le prix moyen du produit pour l'année en question.

Si vous regardez l'année 2003, l'année où l'on a découvert le premier cas d'ESB — la maladie de la vache folle — la valeur des stocks à la fin de l'année était très élevée. Évidemment, le prix du produit était faible cette année-là, parce que les fermiers n'arrivaient pas à vendre leur viande, c'est pourquoi les stocks étaient très élevés à la fin de l'année.

Le sénateur Oliver : Mais les dépenses augmentent aussi, puisqu'il faut nourrir beaucoup plus de bêtes.

M. Morin : Tout à fait. C'est pourquoi, comme je l'ai dit plus tôt, dans nos calculs, nous tenons compte de trois mesures. J'ai insisté sur le revenu net réalisé, car c'est la mesure la plus fréquemment utilisée par la communauté agricole. Cependant, il en existe deux autres : les recettes monétaires, soit les recettes brutes moins les dépenses, et pour la troisième, une fois qu'on obtient le revenu net réalisé, nous l'ajustons en ajoutant ou en enlevant la variation de stock. C'est ainsi qu'on obtient le revenu agricole total.

Ces trois éléments sont très importants et couvrent les stocks, les dépenses, les recettes, et cetera, de sorte que l'on obtient la situation dans son ensemble.

Le sénateur Oliver : Encore une fois, il s'agit du revenu net réalisé avant amortissement. Tant que vous n'intégrez pas l'amortissement, vous n'avez toujours pas le chiffre exact.

Mr. Morin: “Realized” includes that.

Mr. Chartand: The table you referred to is from the farm financial survey. When we talk about the market value that the Census of Agriculture collects, this is where the farmers are asked to value their farm and equipment. They make a judgment. Most will try to use their books, but it is market value. Here the farm financial survey — the table you referred to — is based normally on the account books that farms will hold. We expect the farmers to pull out their books and base it on that. I believe that this should not be a market value estimate provided by the census, so that is why it is important not to confuse the two. We are trying not to confuse you but to raise a point, be careful with the concepts or the definition we are putting there. This table is based on books of the accountants, and there is no market value here.

Senator Oliver: The next chart is “Farm net worth by farm type, Canada 2005.” I realize, as you just pointed out, that this is not from farmers; this is from the farm financial survey. It has a category here called “grains and oilseeds.” It says the total assets are \$1.1 billion. The average liability is \$196 million and the average net worth is \$966 million. What would be the size of the grains and oilseeds farm that had a net worth of \$966 million? What would be the individual average? In other words, how many farms are included in this category of grains and oilseeds? What do we divide by?

Mr. Chartand: We did produce it in the book, so you would have the number of farms estimated attached to that figure.

Senator Oliver: Okay, but it is hard for us to read it without it.

Mr. Chartand: We do provide estimated numbers from the farm financial survey. We have a number of farm operations that were linked to these numbers. I would not be able to pull it out, but we have it. These types of farms are broken down in this booklet, and you will have the number of operations that build that figure.

Senator Oliver: That would have been useful to have here because these numbers alone, for me at least, do not help me very much.

Mr. Chartand: We also use the main operation of the farm, such as grains and oilseeds. If more than 50 per cent of the farm’s revenues were in grains and oilseeds, it would be grouped there, so it is important to read how we group these farms together to come up with an estimate.

M. Morin : Le mot « réalisé » implique que l’on a tenu compte de l’amortissement.

M. Chartrand : Le tableau dont vous parlez est tiré de l’Enquête financière sur les fermes. Lorsqu’on parle des chiffres sur la valeur du marché que l’on obtient grâce au Recensement de l’agriculture, c’est là que les agriculteurs doivent déclarer la valeur de leur ferme et de l’équipement. Ils se fondent sur leur jugement. La plupart vont se rapporter à leur comptabilité, mais il s’agit de la valeur du marché. L’Enquête financière sur les fermes — le tableau dont vous avez parlé — est généralement fondée sur les livres comptables des agriculteurs. Nous nous attendons à ce que les agriculteurs sortent leurs livres de comptes et s’en inspirent. À mon avis, ça ne devrait pas être une valeur estimée du marché tirée du recensement. C’est pour ça qu’il ne faut pas confondre les deux. Nous n’essayons pas de vous perdre, mais si vous me le permettez, faites attention aux concepts ou aux définitions dont nous parlons. Ce tableau est fondé sur les livres de comptes, et nous ne parlons pas de valeur du marché, ici.

Le sénateur Oliver : Le graphique suivant s’intitule « Valeur nette agricole selon le type de ferme, Canada 2005 ». Je comprends, comme vous me l’avez signalé, que ces chiffres ne viennent pas des agriculteurs, mais de l’Enquête financière sur les fermes. Il y a dans le tableau une catégorie intitulée « Céréales et oléagineux ». On peut lire que le total de l’actif, pour cette catégorie, est de 1,1 milliard de dollars. Le passif est de 196 millions de dollars en moyenne et la valeur nette, de 966 millions de dollars en moyenne. Quelle taille aurait une ferme de céréales et d’oléagineux d’une valeur nette de 966 millions de dollars? Quelle serait la taille moyenne d’une telle exploitation? En d’autres mots, combien de fermes figurent dans cette catégorie « Céréales et oléagineux »? Par quel chiffre faut-il diviser cette valeur nette?

M. Chartrand : Cette information est dans le livre. Vous devriez avoir le nombre estimé de fermes correspondant à ce chiffre.

Le sénateur Oliver : Très bien, mais c’est difficile de comprendre ce tableau sans cette information.

M. Chartrand : Nous avons un nombre estimé de fermes pour l’Enquête financière sur les fermes. Nous savons combien d’exploitations agricoles ces chiffres représentent. Je ne pourrais pas vous le trouver, mais ils existent. Dans ce livret, nous présentons une ventilation des exploitations par type de ferme et le nombre de fermes que représente ce chiffre.

Le sénateur Oliver : Nous aurions bien aimé l’avoir ici, parce que seuls, ces chiffres, pour moi en tout cas, ne m’aident pas beaucoup.

M. Chartrand : Nous nous basons également sur les activités principales de la ferme, comme la culture de céréales et d’oléagineux. Si plus de 50 p. 100 des recettes de la ferme proviennent des céréales et des oléagineux, alors la ferme en question appartient à cette catégorie. Il est important de comprendre comment on regroupe ces fermes pour arriver à une estimation.

It is provided in our publication, the number of farmers that were used to derive the average. You have a good point.

The Chairman: We will look forward to receiving that from you.

Mr. Chartand: We will leave it with you.

The Chairman: Thank you. We will certainly pass that around.

Senator Callbeck: I want to clarify what the valuation of the figures are based on, such as land as an asset. Did you say the farm financial survey uses the market price or the price on the books?

Senator Oliver: It is the farmer's estimate of what it is worth.

Mr. Chartand: The farm financial survey is based on the books of the farmers, while for the census, we are asking for the market value.

Senator Oliver: When you say, "the books of the farmers," how do the farmers value that hypothetical 1,000-acre farm that is near an urban development? What figure do they put on that 1,000 acres of farmland?

Mr. Chartand: That is a good question. I would have to check to ensure I do not mislead you.

Senator Oliver: That is what I thought I heard him say before.

Senator Callbeck: I was trying to clarify that.

Mr. Chartand: We know for sure that the census is providing market value. I am not sure how the valuation is computed for the books when they fill out the farm financial survey. I will have to get back to the committee on that.

Senator Peterson: My sense is that they would value it at farm price.

Mr. Chartrand: At market value also.

Senator Peterson: It would be valued at what it could be sold for as farm land, regardless of development land in the books. We did that type of business and those are the numbers that we used. We knew it was worth more but there was no point. We were trying to show it as farm land and that is how we valued it. We would find it so in most cases.

The Chairman: It is a difficult issue to understand, but I thank you for all that you have brought to us. Members of the committee will read the documents and will probably have more questions.

Senator Gustafson: What is your take on rural farm poverty? In the mind of the department is there none? Agriculture in Canada is in big trouble. We need to start somewhere with governments

Cette information figure dans notre publication, c'est-à-dire le nombre de fermes qui ont servi à obtenir cette moyenne. Vous avez bien fait d'en parler.

La présidente : Nous sommes impatients de recevoir cette information supplémentaire.

M. Chartrand : Nous allons vous laisser votre exemplaire.

La présidente : Merci. Il sera distribué.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais une précision. Comment faites-vous pour obtenir les chiffres, comme la valeur du terrain, dans la catégorie de l'actif? Avez-vous dit que l'Enquête financière sur les fermes utilisait le prix du marché ou le prix tel qu'il apparaît dans les livres comptables?

Le sénateur Oliver : Il s'agit de l'estimation de la valeur de la terre fournie par le fermier.

M. Chartrand : L'Enquête financière sur les fermes se fonde sur les livres comptables des fermiers, alors que pour le recensement, nous demandons la valeur du marché.

Le sénateur Oliver : Lorsque vous parlez des « livres comptables des fermiers », comment ces derniers font-ils pour déterminer la valeur d'une ferme de 1 000 acres située près d'un lotissement urbain? Quelle valeur vont-ils associer à ces terres agricoles de 1 000 acres?

M. Chartrand : C'est une bonne question. Je vais devoir vérifier, car je ne veux pas vous induire en erreur.

Le sénateur Oliver : C'est ce que j'avais cru l'entendre dire tout à l'heure.

Le sénateur Callbeck : J'essayais de préciser les choses.

M. Chartrand : Nous savons que le recensement utilise la valeur du marché. Je ne sais pas comment est calculée la valeur des terrains à partir des livres comptables, lorsque les agriculteurs remplissent l'Enquête financière sur les fermes. Il faudrait que je vérifie.

Le sénateur Peterson : À mon avis, ils doivent inscrire le prix de la ferme.

M. Chartrand : Et la valeur du marché également.

Le sénateur Peterson : Elle serait évaluée selon le prix de vente du terrain en tant que terre agricole, sans égard au projet immobilier dans les livres. Nous avons fait ce genre de choses et ce sont les chiffres que nous utilisons. Nous savions que la valeur était supérieure à celle qu'on utilisait, mais ça ne servait à rien d'en changer. Nous voulions décrire le terrain comme un terrain agricole, et c'est comme ça qu'on l'évaluait. C'était comme ça dans la plupart des cas.

La présidente : C'est assez difficile à comprendre, mais je vous remercie de votre contribution. Les membres du comité liront les documents et auront sans doute d'autres questions.

Le sénateur Gustafson : Que pensez-vous de la pauvreté rurale agricole? Est-ce qu'elle est inexistante, selon le ministère? Ça va très mal pour l'agriculture au Canada. Il faut commencer par faire

admitting that it is in trouble and then working on it from that point. I do not believe we can even touch it now without going into the global economy because we are an exporting nation. We have to look at it in terms of financial return of some kind for the farmers.

Mr. Chartrand: We know that there are farms in difficulty; there is no doubt about it. We know from our data that it will vary by the size of the farm and by the type of farm. All types and all sizes of farms are having difficulty. Obviously, a greater number of smaller farms are having difficulty, but we have to be careful not to include the lifestyle farmer, who enjoys the operation but is not looking to making money from it. Some small farms are trying to survive; they are the ones that we want to identify. We have to look at both the size and type of farm. Some people are having difficulty but others are making money. There is a mixture and we want to identify which is which, so we can be more effective in helping them out.

The Chairman: The committee will continue its hearings with a trip to Maniwaki on Thursday. Many people are anxious to come out and talk about where they live and their difficulties.

Mr. Chartrand: We will be pleased to answer any supplementary questions.

The Chairman: Next, I welcome Lucie Villeneuve, Coordinator of the Réseau québécois du crédit communautaire.

[Translation]

Lucie Villeneuve, Coordinator, Réseau québécois du crédit communautaire: I would like to thank you for giving me this opportunity to appear before the committee to speak to you about what we call community credit.

The Réseau québécois du crédit communautaire was set up seven years ago and comprises loan funds, lending circles, and some 20 Quebec-based micro-credit organizations. These organizations grant small loans of up to \$20,000 to support individuals looking to start a business.

Our loan funds and lending circles have offices in 13 administrative regions, including rural regions, which explains why we were asked to make a presentation to your committee.

I would like to begin by explaining what we aim to achieve with community credit and why we developed micro-credit in Quebec.

It all began 15 years ago, as an urban movement, in the wake of the unemployment crisis at the end of the 1980s. Urban organizations in Montreal and Quebec decided to address poverty. One of the solutions devised to the problem was to help people implement their business plan. In order to do so, they required immediate access to credit; however, no loans

reconnaitre au gouvernement qu'il y a un problème et avancer à partir de là. Je ne crois pas que l'on puisse même commencer à régler le problème sans s'attaquer à la question de l'économie mondiale, car nous sommes un pays exportateur. Il faut absolument trouver une façon pour que les agriculteurs puissent rentrer dans leurs frais.

M. Chartrand : Nous savons que ces fermes sont en difficulté; cela ne fait aucun doute. D'après nos données, ces difficultés varient selon la taille et le type d'exploitation, même si toutes les fermes, quels que soient leur taille et leur type, éprouvent des problèmes. Évidemment, il y a davantage de petites fermes qui ont des difficultés, mais il faut faire attention de ne pas inclure dans ce groupe les fermes d'agrément, qui ne servent pas à faire de l'argent. Certaines petites fermes essaient de survivre, ce sont elles que nous voulons mettre en évidence. Il faut tenir compte à la fois de la taille et du type de ferme. Certains agriculteurs ont du mal à joindre les deux bouts, mais d'autres font beaucoup d'argent. Il y a de tout et nous voulons distinguer un groupe de l'autre, afin que notre aide soit plus efficace.

La présidente : Le comité voyagera à Maniwaki jeudi pour tenir d'autres audiences. Beaucoup de gens sont très impatients de venir comparaître et de nous expliquer comment ils vivent et quels sont leurs problèmes.

M. Chartrand : Nous serons heureux de répondre à d'autres questions.

La présidente : Je souhaite maintenant la bienvenue à Lucie Villeneuve, coordonnatrice du Réseau québécois du crédit communautaire.

[Français]

Lucie Villeneuve, coordonnatrice, Réseau québécois du crédit communautaire : Je vous remercie de me donner l'opportunité de comparaître pour vous parler du crédit communautaire.

Le Réseau québécois du crédit communautaire existe depuis sept ans et regroupe des fonds d'emprunt, des cercles d'emprunt et une vingtaine d'organisations au Québec qui font du microcrédit. Ces organisations accordent de petits prêts pouvant aller jusqu'à 20 000 \$ qui servent à soutenir le développement de projets d'entreprises.

Les cercles et les fonds d'emprunts ont leur siège dans 13 régions administratives, dont des régions rurales — raison pour laquelle on nous a demandé de venir faire une présentation.

Je vous présenterai, dans un premier temps, le crédit communautaire, sa raison d'être et les motifs pour lesquels on a développé le microcrédit au Québec.

Tout a commencé il y a 15 ans, dans les milieux urbains, suite à la crise du chômage de la fin des années 1980. Des organisations dans les milieux urbains de Montréal et de Québec se sont penchées sur le problème de la pauvreté. Une des façons de remédier au problème était de permettre aux gens de développer leur projet d'entreprise. Pour ce faire, il leur fallait un accès au

were available to them. These organizations therefore decided to emulate what was being done elsewhere. They developed micro-credit practices based on the lending circle model that Mr. Yunus developed in Bangladesh.

It was the Common Investment Act in the United States that first introduced the idea of loan funds. It is a practice whereby banks give a share of their profits to communities to develop housing and business projects.

Similar initiatives were first introduced in Montreal in the early 1990s and were seen in Quebec City, and then in the regions, shortly afterwards.

Over the past 15 years, community credit organizations have helped small cottage-style businesses, self-employed workers, and very small private businesses get started; and, ten years ago, this support was extended to what are commonly referred to as cooperatives or social enterprises.

There are a number of reasons that explain why these business start-ups could not get access to credit. Often, it was because they had been founded by young entrepreneurs, women, or immigrants who either had a bad credit rating or no credit rating at all. In some cases, it was because the project in question required a smaller loan than the banks wished to grant — some entrepreneurs wanted only to borrow between 5,000 and \$10,000. Nowadays, in Quebec, there are some 20 community-credit organizations and they can be found in most urban and rural settings.

In rural regions, the primary objective of the initiative was to stem the exodus of young people. When I say rural regions, I am referring to the Gaspé Peninsula, the Lower St. Lawrence, Saguenay-Lac-Saint-Jean, the Laurentians and the Mauricie region. Originally, the community-credit organizations focused on helping young people set up small businesses so that they would stay in the region and help generate economic development.

The Lower St. Lawrence region has been mired in an economic crisis since the 1990s and continuing on into this century, first in the fishing sector and, more recently, in the forestry sector. As a result, a number of businesses have had to shut down. Villages and entire regions have had to reconsider their future.

Necessity being the mother of invention, social enterprises were born. There are now a number of small local businesses, such as hair dressing salons, grocery stores, cafés and artisan bakeries. It was a matter of helping people to act on their business plan. Previously, people had not always been able to get support for their business plan: the perception is that if somebody is poor, then he or she must not have an entrepreneurial mind. The belief is that entrepreneurial people cannot be poor. However, we have found that this is not necessarily the case.

crédit. Or, l'argent n'était pas disponible. Les organisations en place se sont inspirées d'idées venant d'ailleurs. On a élaboré des pratiques de microcrédit en se basant sur le modèle que M. Yunus a développé au Bangladesh en ce qui a trait aux cercles d'emprunts.

Les fonds d'emprunts furent développés aux États-Unis à partir du Common Investment Act. Selon cette pratique, les banques redonnent une partie de leurs profits aux communautés pour développer des projets de logement ou d'entreprise.

Au début des années 1990, on a développé ce genre d'initiatives à Montréal, ensuite à Québec, puis en régions.

Depuis une quinzaine d'années, les organisations ont soutenu le développement de petites entreprises artisanales, de travailleurs autonomes, de micro-entreprises ou de petites entreprises privées et, depuis les dix dernières années, des entreprises collectives communément appelées coopératives ou entreprises sociales.

Plusieurs raisons expliquent le fait que ces nouvelles entreprises n'avaient pas accès au crédit. Souvent, il s'agissait de jeunes entrepreneurs, de femmes, d'immigrants qui n'avaient aucune histoire de crédit ou un mauvais crédit. Dans certains cas, les projets présentés nécessitaient des prêts inférieurs aux montants que les banques ou les caisses étaient prêtes à investir — on parle ici de petits montants entre 5 000 \$ et 10 000 \$. On retrouve, au Québec, une vingtaine d'organisations, tant dans les milieux urbains que ruraux.

Dans les régions rurales, l'initiative s'est développée surtout dans le but de garder les jeunes en région. On parle ici de la Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, des Laurentides et de la Mauricie. Au départ, on avait décidé de soutenir le projet des petites entreprises chez les jeunes pour leur permettre de rester en région et de continuer le développement.

Au cours des années 1990 et 2000, la crise des pêches a sévi dans la région du Bas-Saint-Laurent et, tout dernièrement, la crise forestière. Par conséquent, plusieurs entreprises ont dû fermer leurs portes. Des villages et des régions entières ont dû se remettre en question.

Face à la nécessité de se prendre en main, le développement des entreprises collectives d'économie sociale a vu le jour. On retrouve des petites entreprises de proximité comme les salons de coiffure, les petites épiceries, les petits cafés, les boulangeries artisanales. Il s'agissait de permettre à des personnes de développer leur projet. Ces projets ne jouissaient pas toujours de soutien. La perception est que si une personne est pauvre, elle n'a sans doute pas un esprit d'entrepreneur. Évidemment, une personne ayant la fibre de l'entrepreneuriat n'est pas soumise à la pauvreté. Or, nos résultats démontrent qu'il n'en est pas forcément ainsi.

I have brought you copies of our annual report for 2006-2007. It is not a formal brief, as I was invited somewhat at the last minute. It does, however, give you an overview of our most recent findings. What you have in your hands is an up-to-date report that was produced this morning. It provides you with information on what we achieved last year. Over the course of the year, we supported 200 projects.

The way that micro-credit has been developed in Quebec is a little different to what is done elsewhere. Internationally, be it in Africa or Asia, micro-credit involves people coming together to establish a savings fund. The money in the fund is then lent out. In Canada, only financial institutions are allowed to operate in this manner. We therefore set up organizations that seek investments from members of the community. Some people make donations, others grant loans, with or without interest. The lender is responsible for his investments, through a process arranged by private contract.

In Quebec, our capitalization and fund-raising activities have allowed us to raise \$2.5 million in private capital. This money belongs to 20 organizations and is lent via loan funds. The average value of a loan-fund loan is \$7,000 and the average value of a lending-circle loan is \$2,000.

Lending-circle loans help fund planning-stage activities before the business is set up. For example, if an aboriginal worker wanted to start a business he would have to draw up a business plan. As there is no way of knowing whether the person will be a gifted entrepreneur, support is provided by the lending circle, which comprises seven to ten members. Lending circles provide potential entrepreneurs with support. It is a practice that is based on the African model.

Loan funds provide support to people who already have a business plan. The average loan that they grant is worth between \$7,000 and \$8,000.

The third community credit option is micro-credit. It is an interesting option although it has to be remembered that it is the hands-on coaching and support that the organizations provide that is responsible for ensuring that 90 per cent of entrepreneurs pay back their loans and 72 per cent of businesses survive.

It is not always easy to become an entrepreneur in a poor area. Life is not always easy for farming and forestry sector entrepreneurs. As a result, we provide support for the duration of the loan, be it a one-year or three-year loan. This allows entrepreneurs to learn to listen and develop their business, as well as giving them the opportunity to be part of a network and develop relationships with consultants. It is a question of helping them learn the ropes, so to speak. Entrepreneurs working alone and not-for-profit organizations need moral support and advice to get ahead. We are not exactly mentors, but we facilitate networking and offer to put entrepreneurs in touch with mentors. In Quebec, we currently use a social economics approach. We look to develop alternative means of economic inclusion. While a number of Quebec regions

Je vous ai apporté notre bilan de la dernière année. Ce n'est pas un mémoire formel car on m'en a fait la demande un peu à la dernière minute. Toutefois, il contient les résultats les plus récents. Vous avez donc entre les mains un rapport à jour, qui fut produit ce matin. Ce rapport contient les résultats concrets obtenus au cours de la dernière année. Durant cette période, nous avons soutenu 200 projets.

Le concept du microcrédit au Québec est un peu différent de celui qui a été développé ailleurs. Qu'il s'agisse de l'expérience africaine, asiatique ou du microcrédit international, les gens se regroupent pour faire de l'épargne. Cette épargne est prêtée. Au Canada, on ne peut pas faire d'épargne. Ce privilège est réservé aux institutions financières. Nous avons donc mis en place des organisations qui recueillent des investissements de la communauté. Il peut s'agir de dons, de prêts sans intérêt ou avec intérêt. Le prêteur est responsable de son investissement. On parle d'une entente de gré à gré sous contrat.

Dans cet effort de capitalisation et de levée de prêts, nous avons réussi, au Québec, à amasser 2,5 millions de dollars en capitaux privés, qui appartiennent aux 20 organisations. Ces capitaux constituent les prêts servant aux fonds d'emprunts. La valeur de ces prêts est en moyenne de 7 000 \$. Dans les cercles d'emprunts, la valeur de ces prêts est en moyenne de 2 000 \$.

Ces cercles et fonds d'emprunts visent le pré-démarrage d'entreprises. Par exemple, un travailleur autochtone qui désire développer son projet doit élaborer un plan d'affaires. On ne sait pas si cette personne sera un bon entrepreneur. Toute la démarche se fait à l'intérieur des cercles constitués de sept à dix personnes. Ainsi, on trouve une certaine entraide. La pratique des cercles s'inspire du modèle africain.

Pour les fonds d'emprunts, les gens arrivent avec un projet et ont déjà un plan d'affaires. Ces investissements représentent des prêts d'une valeur de 7 000 \$ à 8 000 \$ en moyenne.

La troisième caractéristique du crédit communautaire est la suivante. Le microcrédit est une option intéressante et il est intéressant de faire une levée de prêts. Toutefois, ce qui explique le taux de remboursement de 90 p. 100 et le taux de survie des entreprises de 72 p. 100 est l'accompagnement de proximité ou l'accompagnement du savoir faire et du savoir être.

Il n'est pas toujours facile de devenir entrepreneur dans un milieu où règne l'exclusion. La vie n'est pas toujours facile pour les entrepreneurs agricoles et les entrepreneurs forestiers. Par conséquent, qu'il s'agisse d'un prêt sur une durée d'un an ou de trois ans, on fait un accompagnement pendant la durée du prêt. Pendant ce temps, on apprend à écouter, à soutenir le développement de l'entreprise, à faire partie d'un réseau, à entretenir des liens avec des consultants. Je parle du savoir être. Un entrepreneur seul ou une organisation sans but lucratif a besoin d'appui moral et de conseils pour avancer. Nous ne sommes pas tout à fait des mentors, mais nous favorisons les contacts entre les entrepreneurs et leur offrons un lien avec des mentors. Dans la démarche actuelle, au Québec, nos pratiques s'inscrivent dans ce qu'on appelle l'économie sociale. Nous

developed on the strength of large forestry or agricultural businesses — and indeed other businesses. Nonetheless, there is a role for small businesses.

The Mauricie region is currently experiencing a crisis in its forestry sector. Jobs are scarce. The classrooms of the forestry school are empty. We need to find an alternative. There are some small farms, including grain farms, but they are not enough to support farmers through the harsh winter. Alternative employment is needed.

Community credit is an alternative that provides people with an additional option. It allows them to become self-employed or to set up a small business. We are seeing such initiatives being developed in regions and villages where, previously, the only employer was a saw mill, a paper mill or a farm, be it large or small.

Succession planning is difficult for Quebec farmers, as they traditionally operate in the dairy and cereal sector. Milk quotas are posing problems. We do not get involved in such projects. New projects need to be found for young people, which is where our network and community credit come into play.

Over the past 15 years, our organizations have created and maintained up to 2,140 jobs.

This year, we have provided some 21,000 hours of project support.

Each loan fund has a reserve to offset bad debt. Our reserves constitute between 10 and 15 per cent of our capital and the interest rates that we charge vary between zero and 10 per cent.

Our clients are often people who depend on employment insurance or employment assistance; people who work part time; people who have no income; or people who have started their business but still require support.

One of the major difficulties that community credit organizations face — be it in Canada, North America, or elsewhere — is that it is increasingly difficult to access loans from financial institutions, as the latter are motivated primarily by profit and concerns regarding international competitiveness. It can even be difficult to borrow as little as \$50,000 or a \$100,000 from financial institutions. That is why we provide the first loan, and even a second loan, but if a third loan is required, we turn to financial institutions such as banks and the Caisses Desjardins, to secure higher levels of capital.

We need support, either through loan guarantees or measures allowing higher levels of investment, because the regions have ever-increasing needs and our organizations do not have much

développons des alternatives et des façons différentes de mettre les personnes au centre d'un processus économique. Certaines régions du Québec se sont développées à partir des grandes entreprises forestières ou des grandes entreprises agricoles — et il en existe d'autres. Toutefois, les petites entreprises ont aussi leur place.

La Mauricie connaît actuellement une crise forestière. Les emplois sont rares. On ne compte plus aucune inscription à l'école de foresterie. On doit donc trouver une alternative. Les agriculteurs ont des petites fermes ou des fermes céréalières qui ne leur permettent pas de traverser les rigueurs de l'hiver. On doit donc trouver d'autres emplois.

Le crédit communautaire est justement une alternative qui ouvre une porte supplémentaire. Il permet à ces personnes de se créer un emploi ou de mettre sur pied une petite entreprise. Ces initiatives voient le jour dans des régions et des villages où le seul employeur était une scierie, une papetière ou une entreprise agricole de grande ou de petite envergure.

Actuellement, la relève des entreprises agricoles est difficile parce qu'au Québec, nous avons la production laitière ou la production des céréales. Les quotas de lait sont difficiles. Nous n'entrons pas dans ce genre de projet. Pour les jeunes, il faudra développer d'autres projets. C'est à cette étape que le Réseau québécois du crédit communautaire s'inscrit et que le crédit communautaire a été développé.

Depuis 15 ans, nos organisations ont pu développer, créer et maintenir jusqu'à 2 140 emplois.

Cette année, nous avons soutenu environ 21 000 heures de projets de personnes en accompagnement.

Pour chacune des organisations, par exemple, les fonds d'emprunt ont une réserve pour permettre les mauvaises créances. Nos réserves représentent entre 10 et 15 p. 100 de nos capitaux et les taux d'intérêt exigés de nos emprunteurs varient entre zéro et 10 p. 100.

Les personnes avec lesquelles on travaille sont souvent des gens qui vivent de l'assurance emploi ou de l'assistance emploi, des salariés à temps partiel, des personnes sans revenu ou bien des individus qui ont démarré leur entreprise mais qui ont encore besoin d'un soutien.

L'une des grandes difficultés que nous rencontrons — autant au Canada, en Amérique du Nord ou dans différents pays — provient du fait que dans l'ensemble des institutions financières, vu les impératifs de rentabilité et la compétition mondiale, les prêts sont de moins en moins accessibles. Même pour des prêts aussi bas que 50 000 ou 100 000 \$ auprès d'institutions financières, c'est difficile. C'est la raison pour laquelle nous, on va faire un premier et un deuxième prêt, mais rendu à un troisième prêt, nous devons développer d'autres projets de soutien auprès des institutions financières, les Caisses Desjardins ou les banques pour soutenir ce genre de projet et pour permettre des investissements plus grands.

Nous avons besoin de soutien, de garanties de prêts ou d'une ouverture pour permettre un investissement plus grand parce que les régions ont de plus en plus de besoins et nos organisations

capital to lend. Legislation is required to recognize the special status of social enterprises and to provide help through taxation measures. This would mean that investors would get tax credits for their investments in our organizations and their financial support would no longer simply be considered as charity.

We believe that both the federal and the provincial governments should introduce legislation to that effect.

[English]

Senator Callbeck: Thank you for appearing this evening. This sounds like a wonderful program, the community credit. Did you say that the reimbursement rate is at 90 per cent?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Yes.

[English]

Senator Callbeck: That is terrific. The province pays for the operating costs, and the money that you lend out is obtained from charities and businesses. Is that right?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Sixty-six per cent of our contributions are loans from individuals. For example, you could lend one of our organizations \$50, \$100 or \$1,000 for a year and, in return, we would pay you nominal interest. You would, however, have the option of giving us back the interest as a gift. It is essentially an agreement between the two parties. We do not get donations from charitable organizations. Financial institutions can, however, provide interest-free loans.

If you turn to page 4 of the report that I provided, you will see the breakdown of our funding sources. We receive donations from religious communities. We receive loans from both financial institutions and ethnic investment groups. We also receive support from unions.

In other words, our loans are bankrolled by individuals and local community organizations in the regions where our organizations are based.

[English]

Senator Callbeck: Thank you very much for that explanation. You mentioned financial institutions. Do banks give you money for this program?

[Translation]

Ms. Villeneuve: At the moment, we get money from the Caisses Desjardins. These are credit unions.

n'ont pas beaucoup de capitalisation à prêter. Donc, il faudrait un soutien public en termes de législation, pour reconnaître les entreprises sociales dans la comptabilité et, en termes d'ouverture fiscale. Ainsi les investisseurs — plutôt que leur aide soit considérée comme des investissements, de la charité ou de la bienfaisance — pourraient bénéficier de crédits pour les investissements dans nos organisations.

On pense que les gouvernements fédéral et provinciaux doivent légiférer dans ce sens.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venue ce soir. Ce programme de crédit communautaire a l'air formidable. Avez-vous bien dit que le taux de remboursement était de 90 p. 100?

[Français]

Mme Villeneuve : Oui.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : C'est formidable. La province paie les frais d'exploitation du programme et l'argent que vous prêtez est amassé auprès d'organismes caritatifs et d'entreprises. Est-ce exact?

[Français]

Mme Villeneuve : Ce sont des individus. Soixante-six pour cent de nos contributions proviennent d'individus qui font des prêts. Par exemple, vous pourriez prêter 50 \$ ou 100 \$ ou 1 000 \$ à une de nos organisations pendant un an, et nous, en échange, on vous donne un taux d'intérêt minime ou vous nous le redonnez en don. Il s'agit d'une entente à ce niveau. Aucun organisme de bienfaisance ne fait des dons. Il peut y avoir des prêts sans intérêt d'institutions financières.

D'ailleurs, dans le document que je vous ai remis, à la page 4, vous avez les sources de capitaux, à savoir comment est redistribué l'ensemble. Des communautés religieuses nous font des dons. Des institutions financières vont faire des prêts mais aussi des groupes de placement éthique. On a des fonds d'investissement soutenus par des fonds de travailleurs, par des syndicats.

Donc la capitalisation, les fonds de prêt sont composés par des levées de fonds que nous faisons auprès d'individus ou d'organisations de communautés locales ou régionales où nos organisations sont implantées.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci beaucoup de cette explication. Vous avez parlé d'institutions financières. Est-ce que les banques vous donnent de l'argent dans le cadre de ce programme?

[Français]

Mme Villeneuve : Actuellement, ce sont des caisses populaires, c'est Desjardins. Ce sont des caisses coopératives.

[English]

Senator Callbeck: What percentage of these loans is granted to women entrepreneurs?

[Translation]

Ms. Villeneuve: If you turn to page 5, you will see that 59 per cent of our clients are budding female entrepreneurs and that 43 per cent of them are between the ages of 18 and 35 years.

You will find that under the heading “fréquentation” or “clientele”, at the bottom right.

[English]

Senator Callbeck: Sometimes you hear about microcredit. I was involved with the Prime Minister’s task force on women entrepreneurs, and we heard that women really want microcredit but critics have said it is too expensive.

What is the percentage of your expenses in comparison to your outstanding loans?

[Translation]

Ms. Villeneuve: One of the reasons why our organizations exist is because our operational budget and our coaching and support services are funded by the Quebec government. Its support allows our organizations to provide micro-credit while financial institutions consider it too costly to weigh in.

Micro-credit has been around for 15 years and a number of the businesses that we have supported are now posting healthy sales figures. Seventy-two per cent of the businesses that we help are still operating after five years. A number of businesses that started off with one or two people now employ 10 to 15 people or operate as a collective. As these small businesses have grown, they have helped revitalize a number of urban neighbourhoods and have contributed to the survival of a number of towns, villages and rural communities.

To our mind, it is a joint effort: the entrepreneurs are doing their bit, while the community is stepping up to the plate by providing loans, as is the Government of Quebec by funding the operational budgets. Furthermore, all stakeholders are working to ensure sustainability. However, even if we have a role to play in the fight against poverty, that does not mean that we are the only ones who can help. That being said, we can support people who are looking to start up a business or at least help them to hire other people. We also help collectives develop large projects. Sometimes, the investments that we make generate larger investments.

We currently have \$2.5 million in capital, but we have granted \$4.8 million in loans. Often, the ratio is even higher at one to four. In other words, the project in which we invest is worth more than

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Quel pourcentage des prêts accordés va aux femmes entrepreneures?

[Français]

Mme Villeneuve : Si vous allez à la page 5, on peut y constater que 59 p. 100 de femmes se retrouvent dans nos organisations et vont être des entrepreneures; 43 p. 100 de ces entrepreneures ont entre 18 et 35 ans.

À la page 5, dans le tableau « fréquentation », vous retrouvez cela, en bas, à droite.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : On entend parfois parler du microcrédit. J’ai participé au groupe de travail du premier ministre sur les femmes entrepreneures, et nous avons appris que les femmes préconisent vraiment le microcrédit, mais que les détracteurs disent que cela coûte trop cher.

Quel pourcentage représentent vos dépenses par rapport aux prêts en cours?

[Français]

Mme Villeneuve : C’est sûr que pour que nos organisations fonctionnent, et une des raisons pour lesquelles nos organisations existent, c’est que nos budgets d’opération sont soutenus par un financement du gouvernement du Québec ainsi que tout l’accompagnement. Ceci fait que, actuellement, nos organisations peuvent donner du microcrédit parce que les ratios, les institutions financières disent que cela coûte cher.

Le microcrédit existe depuis 15 ans maintenant et plusieurs des entreprises qu’on a soutenues actuellement ont des chiffres d’affaires importants. On parle de 72 p. 100 de taux de survie après cinq ans. Donc, plusieurs entreprises composées d’une ou deux personnes au début sont maintenant une équipe de 10 ou 15 personnes ou se sont transformées en entreprise collective, ce qui fait qu’aujourd’hui, ces petites entreprises se sont développées dans leur milieu, ont aidé à la revitalisation de plusieurs quartiers dans les milieux urbains et aident actuellement à la survie de certaines villes, de certains villages ou de certains quartiers dans les milieux ruraux.

Nous disons que les entrepreneurs font leur part, que la communauté fait sa part avec les prêts et que le gouvernement du Québec fait sa part en soutenant les budgets d’opération. Chacun fait sa part dans un développement pour permettre le maintien. Même si nous sommes un outil de lutte à la pauvreté, nous ne sommes pas le seul facteur qui peut aider. Mais nous pouvons soutenir les gens qui ont une idée d’entreprise ou leur permettre au moins d’engager d’autres personnes. Ou si c’est une entreprise collective, leur permettre de développer un projet important. Parfois, les investissements qu’on va faire peuvent générer des investissements plus importants.

On a actuellement 2 500 000 \$ de capitalisation, mais on a prêté jusqu’à 4 800 000 \$ et souvent, ce sont des ratios d’un pour quatre. Cela veut dire qu’à chaque fois qu’on investit dans un

the sum of our investment and other partners often become involved when our organizations want to go a little further. We either act as guarantors or as funders.

The Canadian Federation of Independent Business has carried out studies on this subject. It found that one of the major problems was that women and young people cannot easily access start-up capital. In certain sectors, we are filling the shoes of angel investors, whose numbers are dwindling when it comes to serving deprived communities.

[English]

Senator Callbeck: It sounds like a wonderful program and I congratulate you.

Senator Oliver: Congratulations on an excellent organization and an excellent report. You are very successful, and you are doing wonderful work.

The document you gave us is a history of the concept; it is a portrait of the organization, a presentation of the approaches of the association, a word from the president, a report of the coordinator, examples of witnesses and a list of members, but nowhere do I see a financial statement. Most of what you have talked about today is money and finance, but there is no traditional financial statement showing the use of funds, the revenue, expenses, balance and so on. Is there a second document somewhere with that in it?

[Translation]

Ms. Villeneuve: As we are a network, the only financial statements that I could provide are those of our organization, which is structured much like any other not-for-profit organization. Each of the network's member organizations has its own financial statements showing capital inputs and outputs.

[English]

Senator Oliver: Is there a consolidated financial statement?

[Translation]

Ms. Villeneuve: No, we do not have a consolidated financial statement. What makes our network unique is that each member organization has been set up by and for the community. The organizations therefore remain in the service of their community. They are therefore set up as not-for-profit organizations, with their own board of directors and their own financial statements.

As we have an agreement with the provincial Department for Economic Development, Innovation and Exports, our network is a hub for operational funding. We receive financial statements from the member organizations, but we do not make them public ourselves. That is the responsibility of the respective organizations. If the matter is of interest to you, I could check with each of our member organizations.

projet, le projet vaut un peu plus, et souvent, on aura d'autres partenaires lorsque nos organisations iront un peu plus loin, et on servira en garantie ou en mise de fonds.

Des études ont été faites par la Fédération canadienne des entreprises indépendantes qui disait qu'actuellement, un des grands problèmes c'est que les femmes et les jeunes ont de la difficulté à trouver du capital de démarrage. Nous venons remplacer les anges financiers dans certains secteurs où il y en a de moins en moins, auprès de populations qui s'appauvrissent.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Je vous félicite, ce programme a l'air formidable.

Le sénateur Oliver : Félicitations, vous êtes un organisme excellent et votre rapport est également excellent. Votre programme fonctionne très bien, vous faites un travail extraordinaire.

Le document que vous nous avez fourni décrit l'histoire d'un concept. Il s'agit du portrait de l'organisme, d'un exposé des approches de l'Association, il y a aussi quelques mots du président, le rapport du coordonnateur, des témoignages et la liste de vos membres, mais je ne vois pas vos états financiers. Aujourd'hui, vous nous avez parlé principalement d'argent et de finance, mais nous n'avons pas les états financiers de votre organisme, qui nous montrent comment sont utilisés les fonds, quels sont les recettes, les dépenses, le solde, et cetera. Est-ce que vous avez un autre document qui comprenne les états financiers?

[Français]

Mme Villeneuve : Puisqu'on est un réseau, les états financiers que je pourrais vous présenter sont ceux de notre organisation, donc une structure normale d'organisation sans but lucratif. Chacune des organisations membres du réseau a ses propres états financiers où on peut voir les entrées et les sorties au niveau des capitaux.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Avez-vous des états financiers consolidés?

[Français]

Mme Villeneuve : Non, il n'y a pas d'états financiers consolidés. L'originalité de nos organisations c'est que chacune des organisations membres du réseau a été fondée par les communautés afin de répondre à leurs besoins et elles demeurent donc au service de leur communauté. Donc, elles se sont instituées comme organisations sans but lucratif, avec leur assemblée, leur conseil d'administration et leurs états financiers propres.

Puisqu'on a une entente avec le ministère provincial du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation, le réseau est une courroie de transmission pour le financement des opérations. On reçoit leurs états financiers, mais on ne les rend pas publics nous-mêmes. C'est chacune des organisations qui le fait. Si cela vous intéresse, je peux vérifier avec chacune des organisations.

[English]

Senator Oliver: Is there a place where is there is a statement showing the use of the \$2.5 million in private capital that you have gained?

[Translation]

Ms. Villeneuve: The report that I gave you clearly shows the number of loans, the outstanding debt, and the debtors. All of that information is available in this document. I do not, however, have information on capital inputs and outputs.

[English]

Senator Oliver: Of the \$2.5 million what is left right now? Do you have \$300,000 or \$400,000?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Six hundred and thirty-one thousand dollars of the total \$2.5 million is currently being reimbursed and the rest is outstanding.

Six hundred and thirty-one thousand dollars are in the process of being reimbursed. Some organizations are larger and, therefore, have more capital. Our greatest difficulty is that we are unable to raise as much money in rural regions, even though the needs are greatest there. More established organizations have more capital: for example, the one in Montreal currently has \$500,000, while the one in Quebec has \$700,000; organizations elsewhere have less capital.

As it says in the report, we are considering setting up a Quebec-wide fund to ensure that these organizations and their funds have enough capital and are able to generate some leverage. Regional organizations are often able to raise \$150,000 or \$200,000, when in fact they may need \$300,000. We wonder if this initiative should be supported. We are in the process of working with financial sector partners and, we hope, with the Government of Quebec, to look for solutions.

[English]

Senator Oliver: Do you or do you not take an equity position in the groups, companies and individuals with whom you invest? Second, you said that you would like to help individuals get access to banks and other financial organizations therefore you do loan guarantees. I would like to know how you show the loan guarantees and your potential liability for those loans against your capital assets. In other words, you have \$2.5 million in private capital. What is the amount of your loan guarantees? Would it be \$2 million in loan guarantees?

[Translation]

Ms. Villeneuve: I have forgotten the first part of your question.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce qu'il y a une façon de savoir comment sont utilisés les 2,5 millions de dollars de capitaux privés que vous avez amassés?

[Français]

Mme Villeneuve : Dans le rapport que je vous présente, je suis sommairement capable de faire ressortir le nombre de prêts, combien il reste à rembourser, à qui cela s'adresse. C'est ce que vous avez dans ce document. Mais je n'ai pas les entrées et les sorties.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Sur les 2,5 millions de dollars, que vous reste-t-il aujourd'hui? Est-ce qu'il vous reste 300 000 ou 400 000 \$?

[Français]

Mme Villeneuve : Étant donné que c'est une capitalisation on a 2 500 000 \$ de capitalisation, il y a 631 000 \$ actuellement en cours de remboursement, ce qui fait qu'il nous reste la différence entre les deux.

Il y a 631 000 \$ en cours de remboursement. Certaines organisations sont plus grosses et ont donc plus de capitaux. La plus grosse difficulté qu'on rencontre c'est que les organisations plus vieilles, comme celle de Montréal, qui a actuellement 500 000 \$ de capitalisation ou comme celle de Québec qui a 700 000 \$ de capitalisation; ailleurs, ce sont de plus petits montants et c'est dans les régions rurales, on ramasse moins d'argent alors que les besoins sont les plus grands.

Comme vous pouvez voir dans le rapport, on pense actuellement à mettre en place un fonds national pour soutenir l'approvisionnement de ces organisations, de ces fonds pour pouvoir faire un effet de levier. Souvent, dans certaines régions, on peut ramasser peut-être 150 000 \$, 200 000 \$, alors que les besoins seraient peut-être de 300 000 \$. On regarde si on ne pourrait pas appuyer tout cela? On est en train d'y travailler avec des partenaires financiers et, on l'espère, avec le gouvernement du Québec.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce que vous possédez une participation financière dans les groupes, les entreprises et les personnes avec lesquels vous investissez? Deuxièmement, vous avez dit que vous voulez aider les gens à avoir accès aux banques et aux autres institutions financières, c'est pourquoi vous garantissez les prêts. J'aimerais savoir comment vous vous y prenez pour garantir les prêts et quelle est votre responsabilité pour ces prêts vis-à-vis de votre actif? En d'autres mots, vous avez 2,5 millions de dollars de capitaux privés. Combien représentent vos garanties de prêt? Est-ce qu'il s'agit de deux millions de dollars?

[Français]

Mme Villeneuve : J'ai oublié la première partie de la question.

[English]

Senator Oliver: Do you take equity?

[Translation]

Ms. Villeneuve: In practical terms, we ask for a certain interest rate. Each one of the organizations has an investment policy or a loans policy. One organization does not ask for a particular interest rate, so the person pledges to pay back the loan, while other organizations ask for prime plus 2 per cent, 4 per cent or 6 per cent. Generally speaking, they ask for about 10 per cent. That is the only equity participation.

That is important to us. Several organizations ask for a particular rate because we are the first lender on the person's credit history. We want to re-establish the person's credit. To do so, he has to demonstrate that he is able to pay back the loan. So, once he has paid back the loan, we can prove that he has done so.

As for your second question, which had to do with loan guarantees, I could not tell you how much is granted in the form of a loan guarantee. But I can tell you that each one of my organizations will support the business project alone, because these are small projects under \$5,000. They are the ones who enter into the loan agreement.

On the other hand, if the project is worth between \$30,000 and \$50,000, other partners enter the picture, such as a local development centre or a SFDC, a Community Future's Development Corporation. At that point, they ask us to come in and provide a guarantee. They know that if we come in with a loan guarantee, we provide assistance to the person, which allows the financial institution and the economic-development or the local-development agency to say that they have confidence in the company and that they believe it will grow. Some entrepreneurs know that the organizations believe in the project, but the organizations think that the entrepreneur needs a little bit more assistance and some support to make his project work. They recognize that we have the professional skills to provide the support, so if there are loan guarantees, it helps us make progress.

For us, the advantage of a loan guarantee is that these institutions or these organizations recognize the value of the entrepreneur and the value of the various projects that we are involved with.

Senator Chaput: Ms. Villeneuve, I would like to congratulate you on your excellent presentation.

Let us look at the example of a young woman who has received a \$5,000 loan from you to set up a small company. Obviously, during the first year revenue will not be very high. Can this young woman collect employment insurance benefits? Is there an agreement with the Government of Quebec so that she can still collect these benefits during the first year?

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce que vous possédez une participation financière?

[Français]

Mme Villeneuve : Concrètement, on demande un taux d'intérêt. Chacune des organisations a une politique d'investissement ou une politique de prêt. Il y a une organisation qui ne demande pas de taux d'intérêt, c'est donc plus des frais d'honneur et, les autres demandent le taux préférentiel plus deux, plus quatre, plus six. Cela varie autour de 10 p. 100. C'est la seule prise de participation.

Pour nous, c'est important. Pour plusieurs organisations, la raison pour laquelle on demande un taux d'intérêt, c'est que nous sommes le premier intervenant dans l'histoire de crédit de la personne. On veut refaire le crédit de cette personne. À cette fin, il faut démontrer qu'elle est capable de rembourser. Donc, à la fin de son remboursement, on peut le prouver.

Pour ce qui est de votre deuxième question, en ce qui concerne les garanties, je ne suis pas capable de vous dire combien, en garantie de prêt. Mais je peux vous dire, par contre, que chacune de mes organisations lorsque ce sont des petits projets en bas de 5 000 \$, les organisations vont soutenir le projet d'entreprise seules. À ce moment-là, ce sont eux qui vont contracter le prêt.

Par contre, si c'est un projet d'environ 30 000 ou 50 000 \$, d'autres partenaires entrent en jeu, par exemple, un centre local de développement ou une SADC, une Société d'aide au développement des collectivités. À ce moment, ils nous demandent d'intervenir en garantie. Ils savent que si on entre en garantie, on fait l'accompagnement permettant ainsi à l'institution financière et à l'organisme de développement économique ou de développement local de dire qu'ils ont confiance au développement de l'entreprise. Certains entrepreneurs savent que les organisations croient au projet, mais ces dernières se disent que l'entrepreneur a besoin d'un peu plus d'aide pour développer son projet, d'un certain soutien dans le développement de ce projet. On reconnaît vos compétences professionnelles dans ce soutien, donc si vous venez en garantie, cela nous permettra d'avancer.

L'avantage pour nous de venir en garantie, c'est de faire reconnaître, par ces institutions ou ces organisations, la valeur de l'entrepreneur et la valeur du ou des projets de l'entreprise collective.

Le sénateur Chaput : Madame Villeneuve, je vous félicite de votre excellente présentation.

Prenons l'exemple d'une jeune femme à qui vous avez prêté 5000 \$ pour mettre sur pied un commerce artisanal. Durant la première année, il est évident que les revenus ne seront pas très élevés. Cette jeune femme a-t-elle accès à des primes d'assurance emploi? Y a-t-il une entente avec le gouvernement du Québec afin qu'elle puisse avoir accès à ces primes pendant la première année?

Ms. Villeneuve: Yes, if she qualifies for the program that provides support to self-employed workers, which is offered by the Government of Quebec in cooperation with the federal government. But there are a number of rules; the program is for one year. It is not always easy for some entrepreneurs because they lose their source of income. They will not lose their childcare benefits. Sometimes a single mother who is an entrepreneur has problems because her child is sick. In cases like this, we can waive payments or try to find other solutions. We work with other organizations within the network to help her. The tool that we provide is not the only one out there. We call this socially responsible investment. We also take on responsibility. It goes both ways. Often these people have to deal with difficult situations in their personal life.

Senator Chaput: Do you offer this support until the person has fully reimbursed the loan?

Ms. Villeneuve: Exactly.

Senator Chaput: You have provided support to approximately 200 projects. Percentage wise, how many of these projects were carried out in rural areas, as opposed to urban settings?

Ms. Villeneuve: That is a good question. I could check and get back to you with an answer.

Senator Chaput: You have no idea of what that would be?

Ms. Villeneuve: We cover 13 regions. Of these 13, perhaps five are in urban areas. Currently, our organizations in rural areas are younger and the problems are greater.

It is difficult to make the comparison. There are two million people in Montreal; percentage wise, we may support a larger number of projects, but supporting all the projects in rural areas takes more effort. The distances are greater. There are fewer loans, because of the time required to meet the people. Often the financial institutions and the traditional development organizations will not travel as far afield because of time constraints.

Senator Chaput: I wanted to know whether the default rate was higher in rural areas than in urban ones.

Ms. Villeneuve: We do not ask for collateral, the only collateral that we have is the person and the relationship of trust. Our reimbursement rate will be higher than the survival rate of the businesses because people will continue to pay back the loan even if the business folds. People remember that we helped them and they want to continue for the sake of other people. Depending on the entrepreneur's sense of belonging to his environment, whether rural or urban, the reimbursement rate may be higher. On average, it is 90 per cent, but in some areas it is 100 per cent. It is difficult to give you an exact answer, but the relationship of trust is very important.

Senator Chaput: What is the survival rate for these businesses?

Mme Villeneuve : Si elle est reconnue par le Programme de soutien travailleur autonome du gouvernement du Québec, qui est en lien avec le gouvernement fédéral, oui, mais il y a des règles; la durée est d'un an. Ce n'est pas toujours facile pour certains entrepreneurs parce qu'ils perdent leur revenu. Ils ne perdront pas le soutien aux enfants. Il peut arriver dans la vie d'une entrepreneure monoparentale que l'enfant est malade, à ce moment on peut faire des moratoires de paiement ou essayer de trouver des solutions. On est en lien avec d'autres organisations dans le réseau pour lui venir en aide. L'outil qu'on met en place n'est pas un outil isolé. On appelle cela de l'investissement socialement responsable. On devient aussi responsable. Il y a un aller-retour. Souvent, ces personnes doivent jongler avec des circonstances de la vie qui ne sont pas toujours évidentes.

Le sénateur Chaput : Offrez-vous cet appui tant et aussi longtemps que la personne n'a pas remboursé le prêt?

Mme Villeneuve : Exactement.

Le sénateur Chaput : Vous avez soutenu 200 projets environ. Quel est le pourcentage des projets qui ont été soutenus dans le milieu rural versus le milieu urbain?

Mme Villeneuve : C'est une bonne question. Je pourrais vérifier et vous faire parvenir la réponse.

Le sénateur Chaput : Vous n'avez aucune idée?

Mme Villeneuve : On couvre 13 régions. Dans ces 13 régions, on a peut-être cinq régions urbaines. Actuellement, nos organisations implantées dans les milieux ruraux sont plus jeunes et les difficultés sont plus grandes.

La comparaison est difficile. Si on pense qu'à Montréal il y a deux millions de personnes, le nombre de projets peut augmenter en pourcentage et être plus nombreux mais le travail fait pour soutenir l'ensemble des projets en milieu rural est plus grand. Les distances à parcourir sont plus grandes. Il y a moins de prêts parce qu'il a fallu plus de temps pour rencontrer les personnes. Souvent les institutions financières ou les organisations de développement traditionnelles n'iront pas aussi loin parce que cela demande du temps.

Le sénateur Chaput : Je cherchais à savoir si le taux de non remboursement était plus élevé dans les régions rurales qu'urbaines.

Mme Villeneuve : Nous ne demandons pas de garantie. La seule garantie que nous avons, c'est la personne, la relation de confiance. Notre taux de remboursement sera plus élevé que notre taux de survie d'entreprise parce que les gens vont continuer à rembourser même si l'entreprise s'arrête. Les gens se rappellent que nous les avons aidés et ils veulent continuer pour les autres. Dépendamment du sentiment d'appartenance en milieu rural ou urbain, le taux de remboursement peut être plus élevé. On parle d'une moyenne de 90 p. 100, mais dans certains milieux c'est 100 p. 100. C'est embêtant de vous répondre, mais le lien de confiance est très important.

Le sénateur Chaput : Quel est le taux de survie des entreprises?

Ms. Villeneuve: The survival rate of these businesses after five years is 72 per cent. Our rate is comparable to the current rates for private enterprises.

Senator Chaput: That is excellent.

[English]

Senator Peterson: Thank you, Ms. Villeneuve, for your presentation. It sounds to me like philanthropy in action. You have a high-risk borrower with no collateral and no problems accessing capital; the success rate is outstanding. The banks would love you and want to know your secret.

How many applications would be rejected? Would it be four out of every five? Is it higher? How strict are you on that?

[Translation]

Ms. Villeneuve: We do not operate in terms of the number of applications rejected, but rather, we go by the economic insertion rate. Not everyone has what it takes to be an entrepreneur. Thirty-nine per cent of the people that we meet with start up a company. However, the remaining 51 per cent go back to school or return to the labour force. With the lending circles, helping the person move towards employment, education or a business is just as important as the approach to the actual business, because the person will have really given the project some serious thought. When people go through the pre-start-up stage and develop their project, some realize that this is not for them. However, we then direct them to other resources.

In contrast, when it comes to funding, most of the projects that are analyzed by the loans committees are ultimately approved. However, the process can take time, because we fine-tune the details and the project has to be realistic. We work on the business plan with them so that once the business starts up, the business plan is marketable. We are not a charitable organization. Rather, we are a social and economic development organization, a social economy undertaking. We believe in people's dignity and potential. We have a tool and we work together to facilitate access to credit. These kinds of tools were developed 100 years ago in Quebec by Alphonse Desjardins. We have updated them, because nowadays economic imperatives have changed things and we are starting over again. Does that answer your question?

[English]

Senator Peterson: Do you have a schedule of repayment or is it on a best-effort basis?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Each organization has a board of directors and a loans committee. The people on these committees are volunteers who have become involved to support the organization. They study the business plan, they look closely, because after all, it is a collective effort. We do not provide

Mme Villeneuve : Le taux de survie des entreprises après cinq ans est de 72 p. 100. On se compare avec les taux actuels des entreprises privées.

Le sénateur Chaput : C'est excellent.

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Madame Villeneuve, merci de votre exposé. Pour moi, c'est de la vraie philanthropie. Vous faites affaire avec des emprunteurs à haut risque, sans garantie, qui arrivent enfin à accéder à du capital. Votre taux de réussite est extraordinaire. Les banques doivent vous adorer et doivent vouloir connaître votre secret.

Combien de demandes devez-vous rejeter? Est-ce que c'est quatre sur cinq? Est-ce que c'est plus? Êtes-vous très stricts lorsque vous examinez les demandes?

[Français]

Mme Villeneuve : On ne fonctionne pas en termes de rejets mais en taux d'insertion économique. Il n'est pas donné à tout le monde d'être entrepreneur. Trente-neuf pour cent des gens qu'on rencontre démarrent une entreprise. Par contre, les 51 p. 100 qui restent ce sont des gens qui font des retours aux études ou à l'emploi. Avec les cercles d'emprunt, le travail d'accompagnement vers l'emploi, les études ou l'entreprise est aussi important que la démarche vers l'entreprise, parce que toute la réflexion autour du projet a été faite. Lorsque les gens font leur démarche de pré-démarrage, ils vont développer leur projet et vont réaliser que ce n'est pas pour eux, mais on va les aider à aller vers d'autres ressources.

Par contre, en ce qui a trait aux fonds, au niveau du comité de prêt, la majorité des projets qui seront analysés vont finir par aboutir. Toutefois, cela peut prendre du temps, parce qu'on va raffiner le projet et il faut que le projet soit réaliste. On travaille le plan d'affaires avec eux pour que, lorsque l'entreprise va démarrer, leur plan d'affaires soit valable sur le marché également. On n'est pas un organisme de charité, mais un organisme de développement social et économique qu'on appelle l'entreprise d'économie sociale. On croit à la dignité et au potentiel des personnes. On a un outil et on va travailler ensemble l'accès au crédit. Ce type d'outils a été développé il y a 100 ans au Québec, par Alphonse Desjardins. On le met au goût du jour parce qu'aujourd'hui les impératifs économiques ont changé la donne et nous on recommence. Ai-je répondu à votre question?

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Est-ce que vous imposez des échéances de remboursement, ou est-ce que vous vous fondez sur la bonne volonté?

[Français]

Mme Villeneuve : Chacune des organisations a un conseil d'administration et un comité de prêt. Ce sont des personnes bénévoles qui s'impliquent pour soutenir l'organisation. Elles vont étudier le plan d'affaires, prendre le temps de voir, parce que c'est quand même un patrimoine collectif. On ne prête

loans so that we can declare losses. We take these loans seriously, and we do not assume that there will be more money later. No, each step proceeds in a rather scrupulous manner. Criteria are set, and the entrepreneur has to go back and do his homework or work on his project more with his business coach. He has to do a number of things as he goes through the process. There is follow-up, both of the business and of its financial statements. We require the entrepreneurs in some of the organizations we support to hire an accountant. The loan includes an amount for the services of an accountant who develops a monthly accounting system so that the statements can be verified. The entrepreneurs may be very good at developing a product: often they are artists or craftsmen whom we supervise, but they are not necessarily good accountants. We tell them that we will teach them about accounting, but at the beginning someone will show them what to do. We do not take anyone by the hand, but we do protect our own interests.

[English]

Senator Peterson: Are your operations throughout the entire province of Quebec or just in one region?

[Translation]

Ms. Villeneuve: The province of Quebec currently has 17 administrative regions, and we are involved in 13 of them. It is not that these communities do not want to develop projects, but to achieve this objective, the community has to come together. There are operating costs. The Government of Quebec has agreed to fund 19 organizations. If you look at the list of members that you have, you will see that some are recorded as active members. Those are the 19 whose operations are currently funded by the government. The members that are described as partners are the organizations that have been able to provide community credit, but do not have operating costs. So in some regions, it is more difficult to set up operations. We are currently trying to find solutions to pay for these organizations' operations. That is why we do not cover all the regions. Another reason for this is that community credit is still a recent initiative. We are starting to better understand what we do. And so that means I have to travel quite a bit.

[English]

Senator Gustafson: Ms. Villeneuve, you said you are a non-profit organization.

Ms. Villeneuve: Yes.

Senator Gustafson: Does that mean you do not have charity status with the Canada Revenue Agency?

[Translation]

Ms. Villeneuve: We have two kinds of status in Quebec. We have status under part three which has to do with the Companies Act, not-for-profit organizations, and our members have charitable organizations status. We have both, and we can have both. The opportunity does exist. Actually, I recently learned that

pas pour avoir des pertes ou penser que ce n'est pas grave, que l'argent, on en aura encore plus tard. Non, chacune des démarches est faite de façon assez scrupuleuse. Des critères sont établis et l'entrepreneur doit repartir avec des devoirs ou avec son accompagnateur pour les choses à réaliser dans son travail. Il y a des suivis et de l'entreprise, de l'entrepreneur et de ses bilans. Dans certaines de nos organisations, on oblige les entrepreneurs à engager un comptable. Dans le prêt, il y a un montant accordé pour les services d'un comptable qui va développer la comptabilité mensuelle pour pouvoir vérifier les bilans. On peut être très bon pour développer un produit parce qu'il s'agit souvent d'artistes ou d'artisans en grande partie que nous supervisons, mais pas nécessairement bon pour faire la comptabilité. On leur dit qu'on va leur apprendre, mais au départ quelqu'un va leur montrer. On ne veut pas prendre personne par la main, mais on protège aussi nos intérêts.

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Êtes-vous présents dans toute la province québécoise, ou simplement dans une région?

[Français]

Mme Villeneuve : La province de Québec compte actuellement 17 régions administratives et nous sommes impliqués dans 13 régions. Ce n'est pas faute que les milieux voudraient aussi développer leurs projets, sauf que pour développer ce genre de projet, il faut que le milieu se regroupe. Il y a les frais d'opération. Le gouvernement du Québec a accepté de financer 19 organisations. Dans la liste des membres que vous avez à la fin, quand on écrit membre actif, ce sont les 19 financés actuellement par le gouvernement au plan des opérations. Dans les membres partenaires, ce sont les organisations qui réussissent quand même à faire du crédit communautaire, mais qui n'ont pas de frais d'opération. Ce qui fait que dans certaines régions, c'est plus difficile à implanter. On est en train d'essayer de trouver des solutions pour financer les opérations de ces organisations. C'est la raison pour laquelle on ne couvre pas toutes les régions et une autre raison pour laquelle on ne couvre pas toutes les régions, c'est que le crédit communautaire est encore jeune. On commence à connaître ce qu'on fait. Ce qui fait que je me promène pas mal.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Madame Villeneuve, vous avez dit que vous étiez un organisme à but non lucratif.

Mme Villeneuve : Oui.

Le sénateur Gustafson : Est-ce que cela veut dire que vous n'avez pas le statut d'organisme de charité aux yeux de l'Agence de revenu du Canada?

[Français]

Mme Villeneuve : Au Québec, on a deux statuts, on a la partie trois qui concerne la Loi des compagnies, qui sont les organismes sans but lucratif, et on a aussi pour nos membres, le statut d'organisme de bienfaisance. On a les deux et on peut avoir les deux. Il y a cette possibilité. D'ailleurs, j'ai appris dernièrement

Quebec is the only province that can grant not-for-profit status. In the other provinces, the federal government does that. With the dual status, we have been able to develop several organizations and several social enterprises. Moreover, we are trying to expand existing frameworks so that we can get recognition for some of our practices that are somewhat different.

[English]

Senator Gustafson: Would many of your clients be below the income of taxation? They would not make enough income to have to pay taxes.

[Translation]

Ms. Villeneuve: You are asking whether the clients that receive loans pay taxes? That is a good question. I think that some do. The smaller ones do not, because of course in the current tax system, you have to earn a minimal amount of income before you must pay taxes. Consequently, I would say that our businesses do not pay taxes, but several of the ones that we helped in the past and that we still provide some friendly support to now pay taxes.

[English]

Senator Gustafson: You say you have an organization. How do you reach the people who come to you? Do you have an office?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Listed at the end of the document that I have submitted to you are the member organizations that belong to our association. Each organization has set up shop in a different region or city in Quebec. Each organization employs between 2 and 13 people. Currently, the network has about 50 employees who work in different organizations. There are two employees who make up my network. For each organization that provides a loan, there is management board and advisors who work directly with the borrowers and clients.

[English]

Senator Gustafson: Are these paid employees or are many volunteers?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Yes. Volunteers are involved on the loan committees and board of directors. Moreover, all staff who are involved in lending operations, provide support and ensure follow-up action are professionals.

[English]

The Chairman: Thank you, Ms. Villeneuve. This has been a very different presentation than we have had in our long variety of meetings on this particular issue with which we are struggling.

qu'il n'y a qu'au Québec qu'on donne le statut d'organisme sans but lucratif. Dans les autres provinces, c'est le gouvernement fédéral qui le fait. C'est ce qui nous a permis de développer plusieurs organismes et plusieurs entreprises sociales. On essaie d'ailleurs d'ouvrir les cadres existants pour faire reconnaître nos pratiques qui sont un peu différentes.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Combien de vos clients ont des revenus inférieurs au seuil d'imposition? Combien ne font pas assez d'argent pour payer des impôts?

[Français]

Mme Villeneuve : Les clients qui reçoivent des prêts, paient-ils des impôts? C'est une bonne question. Je pense que oui, pour certaines entreprises. Pour celles qui sont plus petites, non, parce que c'est sûr qu'actuellement, dans la fiscalité, il y a un revenu minimal à atteindre pour devoir payer de l'impôt. Ce qui fait que l'ensemble de nos entreprises, c'est non, mais plusieurs des entreprises qu'on a aidées et qui sont encore en support amical paient de l'impôt.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Vous dites que vous êtes un organisme, comment établissez-vous un contact avec les personnes qui ont besoin de vous? Avez-vous des bureaux?

[Français]

Mme Villeneuve : À la fin du document que j'ai déposé, vous retrouvez chacune des organisations membres de mon regroupement qui ont chacune pignon sur rue dans différentes régions du Québec ou des villes québécoises. Chacune de ces organisations a entre 2 et 13 employés. Ce qui fait qu'actuellement au réseau, on a une cinquantaine d'employés qui travaillent dans les différentes organisations. Pour le réseau où je travaille, nous sommes deux employés. Pour chacune des organisations qui va faire des prêts, il y aura une direction et des conseillers qui travailleront directement avec les emprunteurs ou les clients.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Est-ce qu'il s'agit d'employés rémunérés ou est-ce que beaucoup sont bénévoles?

[Français]

Mme Villeneuve : Oui. Les bénévoles sont utilisés pour les comités de prêt ou les conseils d'administration. Ils sont impliqués à ce niveau mais l'ensemble du personnel qui travaille au niveau des prêts, qui fait dans l'accompagnement et le suivi sont des employés rémunérés, des professionnels.

[Traduction]

La présidente : Merci, madame Villeneuve. Vous nous avez présenté un exposé bien différent de ce que l'on entend souvent dans nos différentes séances sur cette question précise que

It is very encouraging to hear from you, and it would be a good thing if some of what you are doing could be stretched all across Canada to give help to those who are a bit on the outside.

Thank you very much. Good luck with what you do, and we hope to see you again.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 7, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:04 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators, and good morning to our witness. Welcome to those who have tuned in to watch the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry hearing on rural poverty.

Through our travels across the land, rural Canadians have repeatedly told us about the vital role played by religious communities in rural Canada. They not only help knit rural communities together through their teachings, but they are often front-line workers in the struggle to overcome rural poverty. It gives me great pleasure today to welcome the Reverend Christine O'Reilly, Minister of Knox Presbyterian Church in Thedford and Watford, two communities located in Lambton County, Ontario, a rural area near the southern shores of Lake Huron.

We have one hour to cover a wide array of issues with Reverend O'Reilly, so I would invite my colleagues to keep their questions as brief as possible to allow her to respond fully and for everyone to be able to contribute to the discussions.

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian Church, Thedford and Watford, Ontario, as an individual: I want to thank you for the privilege of being here and for taking seriously the role that religious and faith-based communities play in rural Canada.

You are to be commended for exploring and understanding the issues and for providing helpful information and recommendations on this vast subject of poverty in rural Canada. Your work thus far has been insightful and interesting, and it is encouraging that you are taking the time to think about faith-based and church groups within rural Canada.

My purpose today is to speak to you, based on my experience and knowledge, about the role that rural churches have in identifying and addressing rural poverty among the people and

nous essayons de comprendre. Votre intervention est très encourageante et il serait intéressant de voir si votre travail peut être appliqué ailleurs au Canada pour aider ceux qui sont un peu en marge du reste de la société.

Merci beaucoup. Je vous souhaite bonne chance, et nous espérons vous revoir bientôt.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 7 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 4, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs, et bonjour à nos témoins. Je souhaite la bienvenue aux personnes qui suivent à l'écran les débats du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts sur la pauvreté rurale.

Au cours de nos déplacements, les Canadiennes et Canadiens des régions rurales nous ont parlé à maintes reprises du rôle crucial joué par les communautés religieuses dans les régions rurales du Canada. Ces communautés ont contribué à la fois à unir les collectivités rurales par leurs enseignements, et ont souvent été à l'avant-garde dans la lutte contre la pauvreté rurale. J'ai le grand plaisir d'accueillir aujourd'hui la révérende Christine O'Reilly, ministre du culte de l'Église presbytérienne Knox à Thedford et Watford, deux localités du comté de Lambton, en Ontario, une région rurale située près de la rive sud du lac Huron.

Nous disposons d'une heure pour couvrir un vaste domaine en compagnie de la révérende O'Reilly. Je vais donc demander à mes collègues de poser les questions les plus brèves possible afin de lui donner suffisamment de temps pour bien répondre aux questions et pour donner à tous la possibilité de prendre part à la discussion.

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église presbytérienne Knox, Thedford et Watford (Ontario), à titre personnel : Je tiens à vous remercier de m'accorder le privilège de venir témoigner et de prendre au sérieux le rôle que les communautés religieuses et groupes confessionnels jouent dans les régions rurales du Canada.

Je vous félicite d'avoir examiné et compris les problèmes et d'avoir fourni des informations et des recommandations utiles sur ce vaste sujet qu'est la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Jusqu'à présent, vos travaux se sont avérés perspicaces et intéressants et il est encourageant de constater que vous vous donnez la peine de vous intéresser aux groupes confessionnels et religieux des régions rurales du Canada.

Aujourd'hui, j'ai l'intention de vous parler, en m'appuyant sur mon expérience et mes connaissances, du rôle des églises rurales dans la lutte contre la pauvreté parmi leurs fidèles et dans les

communities they serve. Also, it is important to note how rural churches are affected by rural poverty and the consequences this has for rural communities.

Since 1988, I have been minister at two rural congregations in Southwestern Ontario. Knox Church in Thedford and St. Andrew's Church in Watford are each noted for having the tallest steeples in their communities, which can be seen from some distance. The church in Thedford was built in 1877 and the church at Watford in 1873. They have a long tradition of worship and of supporting the communities and the people in times of both celebration and sorrow. The biblically rich values of honesty and integrity, valour, compassion, kindness, self-sacrifice, stewardship of creation and love have been taught and practiced, a tradition that continues to this day.

Thedford is a small village with a population of about 800. We are about five minutes away from Ipperwash, which has been the subject of quite a bit of attention over recent years. The community draws members from the farms in the immediate area and also from the small communities within a 30-kilometre radius of the town.

In 1988, when I arrived in Thedford, worship attendance was about 20, and in recent years that has expanded to 60 to 80 on a Sunday, which is atypical for rural countries but I think is a result of both spiritual renewal and a renewed commitment from this congregation to serve its community.

The congregation has been instrumental in providing support and assistance to needy families through our church benevolent fund. Families with no connection to this congregation have sought and received assistance for everything from paying hydro bills to buying groceries and covering costs of transportation to medical appointments in London and Sarnia, the nearest urban centres. Travellers in distress have received aid.

During times of personal crises, this congregation has helped those who have lost a home or business due to fire, a large family who suffered the death of their mother during childbirth, and a family who faced the trauma of disclosed child sexual abuse and the subsequent incarceration of the primary wage earner. Funerals and the family gatherings that follow are offered without charge to families in financial distress. Without the support of this congregation and others in the community, these families would have struggled to a much greater degree, as social services are both a distance away and already stretched thin, both in personnel and finances.

Knox Church is very involved with our local elementary school, Bosanquet Central. Eight adults from our congregation serve as mentors to students identified as needing extra support in personal and social life skills; they meet for at least one hour a week. These adults form a friendship with students; they model and encourage positive self-esteem, foster a good work ethic and

localités qu'elles desservent. Par ailleurs, il est important de signaler de quelle manière les églises rurales sont touchées par la pauvreté et quelles en sont les conséquences pour les collectivités rurales.

Depuis 1988, je suis ministre du culte dans deux congrégations rurales du Sud-Ouest de l'Ontario. L'église Knox de Thedford et l'église St. Andrew's de Watford sont toutes deux connues pour avoir les clochers les plus hauts de leur localité, des clochers que l'on peut voir de très loin. L'église de Thedford a été construite en 1877 et celle de Watford en 1873. Elles ont une longue tradition de culte et de soutien à la communauté et à leurs fidèles, dans la joie comme dans la peine. Elles enseignent et pratiquent les valeurs riches d'honnêteté et d'intégrité, de courage, de compassion, de douceur, de sacrifice personnel, de préservation de la création et d'amour, une tradition qui se perpétue jusqu'à nos jours.

Thedford est un petit village d'environ 800 habitants. Nous nous situons à environ cinq minutes d'Ipperwash dont on a beaucoup parlé ces dernières années. Notre communauté attire les agriculteurs des fermes du voisinage, ainsi que les habitants des petites localités situées dans un rayon de 30 kilomètres.

En 1988, lorsque je suis arrivée à Thedford, une vingtaine de personnes assistaient aux offices et, depuis quelques années, nous accueillons le dimanche de 60 à 80 personnes. Cette augmentation de la pratique religieuse n'est pas caractéristique des régions rurales, mais je pense qu'elle est le résultat à la fois d'un renouveau spirituel et d'un engagement renouvelé de notre congrégation à servir sa collectivité.

La congrégation a joué un rôle clé dans le soutien et l'assistance aux familles nécessiteuses par l'intermédiaire de la caisse de bienfaisance de notre église. Des familles n'ayant aucun lien avec notre congrégation ont sollicité et obtenu de l'aide pour payer aussi bien leurs factures d'électricité que leurs notes d'épicerie et pour couvrir les frais de transport encourus pour consulter des médecins à London et Sarnia, les centres urbains les plus proches. Des voyageurs dans le besoin ont également reçu de l'aide.

Notre congrégation est présente en période de crise, par exemple lorsqu'un incendie ravage la résidence ou le commerce de certains de nos habitants, lorsqu'il est arrivé que la mère d'une famille nombreuse décède en couches et lorsqu'une famille a dû faire face à la divulgation de sévices sexuels à l'endroit d'un enfant et à l'incarcération subséquente du principal soutien financier de la famille. Les funérailles et la réunion de famille qui s'ensuit ne coûtent rien aux familles dans le besoin. Sans le soutien de notre congrégation et d'autres membres de la collectivité, ces familles auraient été beaucoup plus éprouvées, étant donné que les services sociaux sont loin et que leur personnel et leurs ressources financières sont déjà extrêmement sollicités.

L'église Knox est très engagée dans notre école élémentaire locale, Bosanquet Central. Huit adultes de notre congrégation servent de mentors à des élèves qui ont besoin d'une assistance supplémentaire pour acquérir des aptitudes personnelles et sociales; les mentors et les élèves se rencontrent au moins une heure chaque semaine. Ces adultes établissent des liens d'amitié

help students with their social and interpersonal skills. For most of these students, poverty is a reality in their lives, and their mentor provides a stable adult presence, which is often the only social support they receive.

Knox Church is also a key support for the snack program at our school. There are a significant number of students at our school who depend on the snack program for breakfast and/or lunch. Children are not in control of the quantity or availability of food at home and we have students who regularly arrive at school without food for lunch or not having had any breakfast. Other children come with foods that do not provide the nourishment needed for healthy growth and learning. Student behaviour is negatively impacted by hunger, which makes both learning and teaching difficult.

Since all our students are bussed to our school, having a full-time breakfast program is not possible, but working with the Canadian Living Foundation's Breakfast for Learning program and the Ontario Ministry of Health, we are able to purchase food supplies. However, that funding does not cover all of our expenses.

Through our church benevolent fund, we raise money to help purchase healthy foods such as cereal and milk, fresh fruits, some of which are donated by local farmers, and cheese and fruit juice delivered daily by student volunteers to each classroom. The food bank which operates in a church basement in Forest, Ontario, the town next to us, has been helpful in supplying us with cereal this past year.

The needs of students have been carried by our church members to other organizations and groups to which they belong. A local seniors' club has donated on a regular basis and several of our members started a weekly music jamboree program, which has raised nearly \$1,000 over the school year to assist our snack program.

The other congregation I serve, St. Andrew's Watford, is a congregation of about 45 people on a Sunday morning and is directly east of London along Highway 402. This congregation takes an active role in the community of 1,000 with our local ministry and with inter-church events. St. Andrews contributes to a ministerial emergency fund that assists families and individuals in need. The congregation has helped families apart from this fund who have come with particular short-term requests for assistance. Assistance to a county-wide Christmas program and a food bank in the city of Sarnia is often regularly given.

avec les jeunes; ils leur servent de modèles et encouragent l'estime de soi et une bonne éthique du travail et les aident à acquérir des aptitudes sociales et interpersonnelles. Pour la plupart de ces élèves, la pauvreté est une réalité quotidienne et leur mentor leur offre une présence adulte stable qui représente souvent le seul soutien social qu'ils reçoivent.

L'église Knox est également un pilier du programme de collation mis sur pied dans notre école. Un nombre assez élevé d'élèves de notre école comptent sur le programme de collation pour le petit déjeuner et/ou le repas de midi. Les enfants n'ont aucun contrôle sur la quantité ou l'approvisionnement de la nourriture chez eux et certains d'entre eux arrivent régulièrement à l'école sans rien à manger pour le repas de midi et sans avoir pris leur petit-déjeuner. Certains de leurs camarades viennent à l'école avec de la nourriture qui ne contient pas les éléments nutritifs nécessaires à une croissance saine et un bon apprentissage. Les élèves qui ont l'estomac vide ont parfois un comportement négatif, ce qui rend l'enseignement et l'apprentissage difficiles.

Étant donné que tous nos élèves viennent à l'école en autobus, il n'est pas possible de mettre en place un programme de petit déjeuner à temps plein, mais grâce à l'aide que nous recevons de la Fondation Canadian Living par l'entremise du programme Pour apprendre sans faim et du ministère de la Santé de l'Ontario, nous sommes en mesure d'acheter des produits alimentaires. Cependant, ce financement ne suffit pas à couvrir toutes nos dépenses.

Par l'intermédiaire de la caisse de bienfaisance de notre église, nous récoltons de l'argent en vue d'acheter des nourritures saines comme des céréales et du lait, des fruits frais dont certains nous sont donnés par les agriculteurs de la région, ainsi que du fromage et des jus de fruits qui sont distribués tous les jours par des élèves bénévoles dans chacune des classes. La banque d'alimentation installée dans un sous-sol d'église à Forest (Ontario), la ville voisine, nous a approvisionnés en céréales l'année dernière.

Des membres de notre église ont subvenu aux besoins de certains élèves par l'intermédiaire d'autres organisations et groupes auxquels ils appartiennent. Un club de personnes âgées de la région fait régulièrement des dons et plusieurs de nos membres ont organisé un programme de jamboree musical hebdomadaire qui a permis de recueillir près de 1 000 \$ au cours de l'année scolaire au profit du programme de collation.

Mon autre congrégation est celle de St. Andrew's à Watford qui accueille environ 45 personnes le dimanche matin. Watford se situe juste à l'Est de London, le long de la route 402. Notre congrégation joue un rôle actif dans cette collectivité de 1 000 habitants, par l'intermédiaire de notre ministère local et des divers événements interconfessionnels. St. Andrew's contribue à une caisse de secours qui permet d'aider les familles et les personnes dans le besoin. La congrégation est venue en aide à certaines familles, sans faire appel à cette caisse, afin de répondre à certaines demandes d'aide à court terme. Nous accordons souvent et régulièrement de l'aide à un programme de Noël qui dessert l'ensemble du comté et à une banque d'alimentation dans la ville de Sarnia.

Leaders from this church also offer a weekly afterschool program for children at no cost, which offers a snack and teaches faith-based values that help shape future citizens to contribute to their community and beyond. We also have offered meeting space free of charge for a local committee establishing a new medical centre for the township and attracting doctors to establish a practice in the village.

The changes I see in the population in each of the communities I work with present particular challenges and opportunities, both for congregations and clergy.

As the size of farms increase, there are empty farmhouses in the community. Farmers often rent these houses to supplement their income. Small towns such as Bedford and Watford have homes for sale or rent at substantially lower prices than seen in cities.

Renters often arrive from larger centres such as Sarnia or London, attracted by the lower housing costs. However, in my experience, these are people who already face poverty within their own families, and they come to communities that are burdened by their own poverty issues. The needs these families or individuals present are often unavailable or barely accessible, such as long-term mental health care, behaviour support for students at schools, steady work opportunities and free or low-cost recreational facilities and programs.

The role played by rural congregations is part of the fabric of community life. Church buildings offer space for meetings, shelter in crisis and places to mark the transition of life. Church members live out their beliefs by providing much-needed assistance to rural communities.

In a CBC Radio interview conducted by Sheila Rogers, the topic of volunteerism in Canada was under discussion, and I noted with interest a comment that approximately 75 per cent of volunteers come through churches and faith groups. The values that inspire and motivate volunteers to better their communities and care for others are proclaimed in and through faith.

When I consider the members of my congregations, I know individuals who give of themselves and their time in many ways. Some take on many causes, others one or two. In each of the congregations, members live out their faith as volunteer cancer patient drivers, shut-in and retirement home visitors, Meals on Wheels drivers, caring quilters groups, afterschool children's program leaders, school council representatives, volunteer firefighters, leaders of events that assist children with autism, friendship visits with lonely seniors still in their own homes, volunteer workers with victims' services, leaders of cancer fundraising events, coaches for hockey and soccer teams, volunteers with Communities in Bloom and take on keeping a stretch of public road clean and litter-free. Churches often band

Les dirigeants de notre église proposent aussi, une fois par semaine après l'école, un programme gratuit destiné aux enfants. Dans le cadre de ce programme, nous transmettons aux futurs citoyens les valeurs religieuses qui les inciteront plus tard à contribuer à leur collectivité et au-delà. Nous avons également offert gratuitement un lieu de réunion à un comité local qui a pour mission de mettre sur pied un nouveau centre médical pour le canton et d'inviter des médecins à venir s'installer dans le village.

Les changements que je constate dans la population de chacune des collectivités où je travaille présentent des défis et des possibilités particuliers, tant pour les congrégations que pour le clergé.

Les exploitations agricoles devenant de plus en plus grandes, il y a de nombreuses maisons vides dans la localité. Les agriculteurs louent souvent ces maisons pour compléter leurs revenus. Dans des petites villes comme Thedford et Watford, on trouve beaucoup de maisons à vendre ou à louer à des prix nettement inférieurs à ceux qui se pratiquent dans les villes.

Attirés par les coûts peu élevés du logement, des locataires viennent souvent de villes plus grandes comme Sarnia ou London. Cependant, d'après ce que j'ai pu constater, ce sont des personnes qui connaissent déjà la pauvreté dans leur famille et qui viennent s'installer dans des localités devant déjà faire face à leurs propres problèmes de pauvreté. L'aide dont ces familles ou ces personnes ont besoin est souvent inexistante ou difficilement accessible. Il s'agit par exemple de soins de santé mentale à long terme, d'aide à la gestion du comportement pour les jeunes dans les écoles, de débouchés d'emplois stables et d'installations et de programmes de loisirs gratuits ou à coût modique.

Le rôle joué par les congrégations rurales fait partie intégrante de la vie de la collectivité. Les églises offrent des locaux pour les réunions, des abris en cas de crise et accueillent les fidèles pour marquer les différentes étapes de la vie. Les membres de l'église apportent une aide extrêmement précieuse aux collectivités rurales. C'est pour eux, une façon de vivre leur foi.

Au cours d'une entrevue réalisée par Sheila Rogers pour CBC Radio, sur le thème du bénévolat au Canada, j'ai noté avec intérêt qu'environ 75 p. 100 des bénévoles appartiennent à des groupes religieux et confessionnels. Ce sont les valeurs proclamées et vécues dans la foi qui inspirent et motivent les bénévoles à œuvrer au bien-être de leur collectivité et à se préoccuper de leur prochain.

Les membres de ma congrégation sont des gens qui n'hésitent pas à donner de leur personne et de leur temps. Certains adoptent plusieurs causes, d'autres une ou deux. Les membres de chacune de mes congrégations vivent leur foi en offrant de conduire bénévolement des malades atteints du cancer, de rendre visite aux personnes recluses chez elles ou en foyer de personnes âgées, de livrer les repas de la popote roulante. Ces personnes sont membres des groupes de fabrication de courtepoinces, ce sont des animateurs de programmes parascolaires pour les enfants, des représentants des conseils scolaires, des pompiers bénévoles, des animateurs d'activités pour venir en aide aux enfants autistes, des bénévoles qui rendent visite aux personnes âgées seules qui vivent encore chez elles, des personnes qui offrent des services aux

together to offer a vacation program for children in communities where recreational programs are few and far between or are purely sports oriented, which involves both expense and athletic interest and aptitude.

I agree with the Senate committee's assertion that rural communities must be in the forefront of devising ways to address rural poverty but would ask that senators and other agencies take careful note that many rural people are already carrying a heavy load of responsibility and a host of volunteer organizations.

Rural clergy too are often heavily involved with the needs of their communities and congregations. As social services are centralized in cities or larger towns with cutbacks in staff and budget, clergy are often sought out as first responders or long-term supports. Most ministers and priests do not receive adequate education, counselling and social service work, yet are often placed in positions where serious help is required and no one else is readily available. Rural clergy often face long drives to offer spiritual care for parishioners and others in hospital, long-term care and correction facilities. Distance from centres of education and reduced finances make ongoing learning challenging at times. Rural clergy usually do not have a ministry staff to assist with the work and thus carry heavy loads themselves. In addition, rural churches are usually seen as first-call places with lower stipends and little prestige. Many rural churches thus tend to have a series of newly ordained short-term ministers who face situations for which they are professionally, personally and spiritually unprepared.

Any plan to address rural poverty in practical ways needs to acknowledge the extraordinary contribution both lay and ordained people make. Any plan must ensure that the implementation of additional programs does not increase their load of responsibilities.

Hometown leaders need support, encouragement and assistance to be part of the answer to rural poverty. They need to be included in decisions, programs, and implementation strategies since they have both intimate knowledge of local concerns and the trust of local residents.

victimes, des animateurs d'activités de financement pour la lutte contre le cancer, des entraîneurs de hockey et de soccer, des bénévoles de Municipalités en fleurs qui se chargent de nettoyer un tronçon de voie publique et d'en éliminer les détrit. Les diverses églises s'unissent souvent pour offrir un programme de vacances aux enfants, là où de telles activités sont rares et espacées ou essentiellement orientées vers le sport, des activités sportives qui nécessitent des dépenses et qui exigent un certain intérêt et des aptitudes athlétiques.

Je partage le point de vue du comité sénatorial, à savoir que les collectivités rurales doivent être en première ligne afin de trouver des moyens de lutter contre la pauvreté rurale, mais je me permets de souligner aux sénateurs et aux autres organismes que beaucoup d'habitants des régions rurales supportent déjà un lourd fardeau de responsabilités et soutiennent de nombreux organismes bénévoles.

Le clergé des régions rurales est souvent très occupé par les besoins de ses collectivités et congrégations. Étant donné que les services sociaux sont centralisés dans des villes plus grandes qui font face à des compressions de personnel et de ressources financières, les membres du clergé sont souvent sollicités comme premiers intervenants ou pour offrir un soutien à long terme. La plupart des ministres du culte et des prêtres ne reçoivent pas la formation appropriée en matière de counselling et de services sociaux. Pourtant, ils sont souvent placés dans des situations où ils doivent répondre à des demandes d'aide importantes et ils n'ont personne vers qui se tourner. En région rurale, le clergé doit souvent faire de longs déplacements pour offrir une aide spirituelle aux paroissiens et autres personnes hospitalisées, ou placées dans des établissements de soins à long terme ou des établissements correctionnels. La distance par rapport aux établissements d'enseignement et la diminution des ressources rendent parfois difficile tout apprentissage. Dans les régions rurales, le clergé ne dispose généralement pas de personnel et doit effectuer lui-même toutes les tâches. D'autre part, les églises rurales sont généralement considérées comme des postes de débutants, peu prestigieux et mal rémunérés. En conséquence, beaucoup d'églises rurales sont animées par des ministres nouvellement ordonnés, qui se succèdent rapidement et qui font face à des situations pour lesquelles ils n'ont pas été professionnellement, personnellement ni spirituellement préparés.

Toute démarche visant à prendre des mesures pratiques pour lutter contre la pauvreté rurale doit reconnaître l'extraordinaire contribution des laïcs et des clercs ordonnés. Une telle démarche doit s'assurer que la mise en œuvre de programmes supplémentaires ne contribue pas à accroître leur fardeau de responsabilités.

Les dirigeants locaux ont besoin de soutien, d'encouragement et d'assistance pour pouvoir lutter contre la pauvreté rurale. Il faut les inclure dans les décisions, les programmes et les stratégies de mise en œuvre, étant donné qu'ils possèdent une connaissance intime des besoins locaux et qu'ils ont également la confiance des habitants de la région.

Rural churches are themselves affected by the rural poverty they seek to address. Rural depopulation takes its toll on membership, forcing churches to close or amalgamate. This weakens the ability of the church to serve in the community and creates gaps where social services do not or cannot fill in.

The values of faith that shape both individuals and communities erode, leaving a culture impoverished by visible and personal expressions, the virtues upon which our country was built.

With my involvement in schools, I am keenly aware that the values students bring to school often foster disrespect for others, violence, racism, harassment and selfishness. Most of our students do not come from faith-based homes. Attitudes and opinions are often gleaned from the television, video and computer games, where the values that make a school and a society pleasant and prosperous are not regularly reflected or championed. As one staff member reported to me, the church's involvement with their school helps their students see there is a bigger world out there and instils values such as compassion for others.

Knox Church was instrumental in getting students involved with a fundraising and learning event for work in Southern Sudan and in the church mission team that travelled to Mississippi for post-Katrina aid. Students were able to meet those who worked in both Sudan and Mississippi and see how their help had a positive impact on others. Many of these children will never have the chance to travel far or meet people from other places. Without the church's presence and involvement, these opportunities would not have been available to those students.

In the community of Watford, churches are facing troubled times, along with residences, businesses and other institutions. Due to population aging and decline, this community lost its high school and has seen two elementary schools amalgamated. Despite many meetings and much research and support by local leaders, the school board's decision was a fait accompli. Residents felt betrayed. Through this tense situation, clergy met with school principals regularly to offer support and assistance and were present at community meetings. In the aftermath of the decision, churches and clergy worked hard to foster healing and hope in the transition.

Watford faces an even more difficult issue now, which will have long-term effects on the viability of the community. This spring, the provincial government approved what will be the largest landfill in the province, and quite possibly the country, to be located at the very edge of this village. The community has battled this landfill site for more than a decade but to no avail. It is more politically expedient to anger

Les églises rurales sont elles-mêmes touchées par la pauvreté qu'elles cherchent à éliminer. En raison de l'exode rural, les paroissiens sont de moins en moins nombreux, forçant les églises à fermer ou à fusionner. La conséquence est que les églises ont moins les moyens de venir en aide à la collectivité, laissant des lacunes que les services sociaux ne comblent pas ou ne peuvent pas combler.

Les valeurs de la foi qui inspirent les personnes et les collectivités tendent à disparaître, laissant une culture pauvre en expressions visibles et personnelles, vertus sur lesquelles notre pays a été bâti.

Étant donné que je fréquente les écoles, je sais que les valeurs que les élèves véhiculent engendrent souvent le mépris des autres, la violence, le racisme, le harcèlement et l'égoïsme. Beaucoup de nos élèves n'ont pas été élevés dans la foi. Leurs attitudes et leurs opinions sont souvent influencées par la télévision, les jeux vidéo et informatiques où les valeurs qui rendent une école et une société plaisantes et prospères ne sont pas régulièrement reflétées ou mises en relief. Selon un commentaire que m'a fait un membre du personnel scolaire, la participation de l'église dans les écoles aide les élèves à prendre conscience du monde qui les entoure et à leur transmettre des valeurs comme la compassion.

L'église Knox a grandement contribué à faire participer les élèves à une campagne de financement et à des activités d'information concernant des initiatives au Soudan du Sud et l'équipe missionnaire qui s'est rendue au Mississippi pour offrir de l'aide après l'ouragan Katrina. Les élèves ont pu rencontrer les personnes qui ont travaillé à la fois au Soudan et au Mississippi et ils ont compris que leur aide a eu un impact positif sur les autres. Beaucoup de ces enfants n'auront jamais la chance de voyager très loin ou de rencontrer des gens d'ailleurs. Sans la présence et l'intervention de l'Église, ces élèves n'auraient jamais eu la possibilité de rencontrer de telles personnes.

Dans la localité de Watford, les églises connaissent de grandes difficultés, tout comme les résidences, les commerces et autres établissements. À cause du déclin et du vieillissement de la population, cette localité a perdu son école secondaire et a assisté à la fusion de deux écoles élémentaires. Malgré de nombreuses réunions, des recherches et l'appui des dirigeants locaux, la décision du conseil scolaire nous a été présentée comme un fait accompli. Les habitants se sont sentis trahis. Tout au long de cette période de tension, le clergé a régulièrement rencontré les directeurs d'école afin de leur offrir appui et assistance et a assisté aux réunions communautaires. Après l'annonce de la décision, les églises et le clergé ont redoublé d'efforts pour encourager la guérison et l'espoir au cours de la période de transition.

Watford fait face actuellement à une situation encore plus difficile qui aura des conséquences à long terme sur la viabilité de la collectivité. Au printemps dernier, le gouvernement provincial a approuvé la création du plus grand site d'enfouissement de la province et peut-être même du pays, à la limite du village. Depuis plus d'une décennie, notre collectivité s'est opposée en vain à la création de cette décharge. Sur le plan politique, il est plus facile

1,000 voters in Watford than 1 million or more in the Brampton area. Over 600 acres of farmland is now on its way to becoming a garbage dump.

Every six minutes, day and night, a 50-foot garbage truck will travel to that site and unload. Concerns about the affects of toxic fumes and materials that enter the air and water table seem to fall on deaf ears. The future of the community is in jeopardy.

The small businesses that have been mainstays in the community have disappeared. Property values are decreasing. How can the community advertise itself as a great place to live and work when the garbage dump will eventually cast a huge shadow over the cemetery and tower above the 80 foot high church steeple? Eventually the garbage dump will be as high as the span of the Blue Water Bridge, which links Sarnia to Port Huron.

We would be better off with a business that employed 150 people than a dump employing 15 people. An atmosphere of weariness prevails when fighting a major corporation and the provincial government. There is a loss of community control, a deep sense of not being heard or respected and anger that land once valued for food production is now being used to store waste. Concerns about financial poverty are growing but another kind of poverty abounds; a poverty of hope, respect, pride in one's hometown, the value of the land and the task of stewardship. There is anger at the process. There is disgust that while most residents of the areas are on a recycling program and user-pay garbage system, the Greater Toronto Area, which produces the most of the incoming waste, still refuses to implement even a modest garbage reduction program.

The churches in Watford are struggling both financially and with declining membership. The future does not look promising and within the next 10 to 15 years there will be one Protestant church in town where now there are four. The local Catholic church is facing its own challenges with sister parishes closing and priests stretched further between congregations. This is not only a result of rural poverty but it will create a poverty of spirit, social services and expression of values that make a community strong and positive. Watford's story is not unique. Churches in Thedford face similar issues as do rural churches across Canada. Rural congregations and clergy face great problems but there are also opportunities to be seized to make a difference for good in the name of a loving God for rural people and rural communities. The strength of spirit that characterizes rural congregations humbles and inspires me. They also embolden me to say that we must not, as institutions of church and state, abandon, dismiss or diminish the rural people and communities that are part of this country. They have

de faire face à la colère de 1 000 électeurs à Watford qu'à celle d'un million ou plus de personnes dans la région de Brampton. On procède actuellement à la transformation de plus de 600 acres de terres agricoles en site d'enfouissement.

Toutes les six minutes, jour et nuit, un camion de poubelle de 50 pieds de long passera pour aller vider son chargement. Toutes les inquiétudes concernant les effets des fumées et des matières toxiques qui pénétreront dans l'atmosphère et dans la nappe phréatique ne semblent émouvoir personne. L'avenir de notre collectivité est menacé.

Les petites entreprises qui étaient les soutiens principaux de la collectivité ont disparu. La valeur des propriétés est à la baisse. Comment une ville peut-elle se présenter comme un endroit où il fait bon vivre et travailler alors qu'un dépotoir risque un jour de faire de l'ombre au cimetière et de dépasser en hauteur le clocher de l'église qui mesure 80 pieds de haut? Un jour, les montagnes de détritres seront aussi hautes que le pont Blue Water qui relie Sarnia à Port Huron.

On préférerait une entreprise employant 150 personnes, plutôt qu'un dépotoir qui en emploiera 15. Les gens sont fatigués de lutter contre les grandes entreprises et le gouvernement provincial. Ils ont l'impression de perdre le contrôle dans leur collectivité, de ne pas pouvoir être entendus ni respectés et sont mécontents de constater que des terres qui étaient autrefois très prisées pour la production agricole servent maintenant à accueillir des déchets. Les gens ont peur de devenir pauvres financièrement, mais il y a un autre type de pauvreté qui s'installe; une pauvreté de l'espoir, du respect, de la fierté de sa ville, une pauvreté qui touche la valeur de la terre et les responsabilités en matière de gestion des terres. La colère gronde chez les habitants de notre collectivité qui sont scandalisés, eux qui, pour la plupart, participent à des programmes de recyclage et à un système de collecte des déchets financé par l'utilisateur, alors que la région métropolitaine de Toronto qui produit la plus grande partie des déchets qu'il faudra enfouir ici, continue à refuser d'appliquer un programme même modeste de réduction des déchets.

Les églises de Watford sont confrontées à la fois à des difficultés financières et à une diminution de la fréquentation. L'avenir ne paraît pas prometteur et d'ici 10 à 15 ans, il ne restera plus qu'une seule église protestante en ville, alors que nous en avons actuellement quatre. L'Église catholique fait face à ses propres défis, les paroisses ferment une à une et les prêtres doivent se partager entre plusieurs paroisses. Le résultat, ce n'est pas uniquement la pauvreté rurale, c'est aussi une pauvreté de l'esprit, la disparition de services sociaux et une perte des valeurs qui ont fait la force et le dynamisme des collectivités. L'histoire de Watford n'est pas unique. Les églises de Thedford font face aux mêmes difficultés que les autres églises rurales du Canada. Les congrégations et le clergé des régions rurales font face à de graves problèmes, mais ils ont également des défis extraordinaires à relever afin de promouvoir le bien commun au nom d'un Dieu aimant pour les populations et les collectivités rurales. La force spirituelle qui caractérise les congrégations rurales m'inspire et m'impressionne. Elle me pousse également à affirmer que

much to offer Canada. They also offer Canada an opportunity to learn, respect and support rural people and places. Without our rural churches, without the values they express and beliefs they live out, Canada will be an impoverished place.

The Chairman: This is the first time we have heard this kind of presentation. It was very brave and moving and thank you for being here today.

Senator Gustafson: You have brought a challenging report of the experience of much of rural Canada. I commend you for your work in fulfilling the commandments of our Lord: If they are hungry feed them and if they are strangers, take them in. In Canada we take much for granted. I commend you on a very excellent presentation. A country like Canada should not need food banks. Would you expand on food banks and the numbers of people who are using them?

Rev. O'Reilly: Our church in Thedford and other churches in smaller communities support Contact House Food Bank in Forest. I do not have specific numbers, but from our involvement, I know that the numbers are increasing, serving both the Aboriginal population as well as the rural poor in our communities. Having taken supplies to the Anglican Church in Forest, I saw that it has taken over the entire church basement. It is not much smaller than the room we are sitting in now. The shelves are full. I saw eight or 10 carloads of people waiting to get their weekly supplies.

Senator Gustafson: Is some of this poverty due to alcohol abuse?

Rev. O'Reilly: Yes, some of the poverty is due to alcohol abuse and other issues. There are a number of single parent homes. We know farm income is drastically dropping off in our communities. Some of our small businesses are finding it difficult to maintain their presence. Big box stores in Sarnia, London and Strathroy make it hard for our local retailers to compete. The small businesses and their jobs go also. This leaves people with far fewer employment opportunities. There are seasonal employment opportunities related to camps and trailer parks on nearby Lake Huron, but they are typically minimum wage jobs, making it difficult to support a family.

I see poverty the most through our work at school. I know of children who arrive at school with nothing but Jell-O in a baggy. Without the snack bins we deliver to each class, those children would not have enough to eat all day. This makes learning and basic health difficult. Children do not have buying

nous ne devons pas, en tant qu'institutions de l'Église et de l'État, abandonner, rejeter ou amoindrir les populations et les collectivités rurales qui font partie intégrante de notre pays. Elles ont beaucoup à offrir au Canada. Elles donnent également au Canada l'occasion d'apprendre, de respecter et de soutenir la population et les collectivités rurales. Sans nos églises rurales, sans les valeurs qu'elles expriment et les croyances qui les guident dans la vie quotidienne, le Canada serait un endroit plus pauvre.

La présidente : C'est la première fois que nous entendons ce type d'exposé. C'était courageux et émouvant. Je vous remercie d'être venue ici aujourd'hui.

Le sénateur Gustafson : Le tableau inquiétant que vous avez brossé correspond à de nombreuses régions rurales du Canada. Je vous félicite pour le travail que vous accomplissez en appliquant les enseignements de notre Seigneur : Donnez du pain aux affamés et ouvrez votre porte aux étrangers. Au Canada, nous avons tendance à tenir beaucoup de choses pour acquises. Je vous félicite pour votre excellent exposé. Dans un pays comme le Canada, on ne devrait pas avoir besoin de banques d'alimentation. Pouvez-vous nous parler un peu plus des banques d'alimentation et du nombre de personnes qui les fréquentent?

La révérende O'Reilly : Notre église à Thedford et d'autres églises de localités plus petites appuient la banque d'alimentation Contact House de Forest. Je ne connais pas exactement les chiffres, mais d'après notre participation, je sais que la fréquentation des banques d'alimentation est à la hausse et qu'elles desservent aussi bien la population autochtone que les pauvres de nos collectivités rurales. Il m'est arrivé d'aller apporter des produits alimentaires à l'église anglicane de Forest et j'ai pu constater que la banque d'alimentation occupe la totalité du sous-sol. Cet espace n'est pas beaucoup plus petit que la salle où nous nous trouvons actuellement. Les étagères sont pleines. J'ai vu les passagers d'une dizaine de voitures attendre leurs provisions hebdomadaires.

Le sénateur Gustafson : La cause de cette pauvreté est-elle liée à l'alcoolisme?

La révérende O'Reilly : Oui, une partie de la pauvreté est due à l'alcoolisme et à d'autres problèmes. Il y a plusieurs familles monoparentales. Nous savons que le revenu agricole diminue considérablement dans nos collectivités. Certaines de nos petites entreprises ont de la difficulté à subsister. Les grands magasins de Sarnia, London et Strathroy font une terrible concurrence à nos détaillants locaux. Les petites entreprises et les emplois qu'elles offraient disparaissent aussi. Les possibilités d'emploi sont beaucoup moins nombreuses. Bien sûr, il y a des emplois saisonniers dans les camps et les parcs de caravanes, près du lac Huron, mais ce sont en général des emplois payés au salaire minimum avec lesquels il est difficile de faire vivre une famille.

Mais c'est surtout dans le cadre de nos interventions dans les écoles que je constate la pauvreté. Je connais des enfants qui viennent à l'école avec rien d'autre que du Jell-O dans un sac. Sans les collations que nous distribuons dans chaque classe, ces enfants n'auraient pas assez à manger de toute la journée. Il est

power or a say in the quantity and quality of food brought into the house. We see children who do not have opportunities for things like music lessons.

Thedford and Watford are big hockey towns. That is an expensive sport beyond the reach of many families. Youths hang around the streets, watch TV or play video games. I doubt that fosters good health, values or work ethic.

Senator Gustafson: There is no quick answer to solving this. If you could do one thing as government, what would you do?

Rev. O'Reilly: That is a huge question. I realize it is the question you are addressing.

Senator Gustafson: We are going to be faced with this. We have heard so much that it is almost impossible to do justice to it. There is no point in going through this exercise unless something can be done.

Rev. O'Reilly: If government can do anything, just even in terms of raising the level of respect that is afforded to rural people in rural communities so that their concerns are addressed. I recognize the number of votes are dwarfed by the large urban areas.

If rural people feel that they are heard and that they make a difference, it would go a long way to fostering a sense of energy, respect and encouragement. Rural people are incredibly resourceful; they are survivors. They would not be there if they were not. It does get wearing when, time after time, you feel like your voice is not being heard and the things that are important to you get lost in the clamour for more votes or what seems to be politically or financially expedient.

There are things like quality of life that you cannot put a price tag on, but those are things that all Canadians seek from coast to coast, regardless of where they live. If there is anything we can do to encourage respect and an atmosphere of taking rural people, their communities and their concerns, seriously it would be helpful.

Certainly supporting people who are already, as I said, doing a lot of volunteer work is important. Peter Bush has been instrumental in his community of Mitchell in getting funds to help fund a youth centre and so on. Sometimes the paperwork and all the red tape of accessing those things and being aware of them can be overwhelming. For an individual who is already carrying a heavy workload, trying to raise a family and doing volunteer work, sitting down and wading through all that paperwork can seem like an insurmountable task.

I know the government has made decisions in recent years to relocate things like passport offices and Revenue Canada and so on to places that are outside of some of the major central cities in

difficile dans de telles conditions d'apprendre et de demeurer en bonne santé. Les enfants n'ont pas de pouvoir d'achat et n'ont pas leur mot à dire quant à la quantité ou à la qualité de la nourriture qu'achètent leurs parents. Certains enfants n'ont pas la possibilité de suivre des cours de musique.

Thedford et Watford sont de grandes villes de hockey. Le hockey est un sport coûteux qui n'est pas à la portée de nombreuses familles. Les jeunes traînent dans les rues, regardent la télévision ou jouent à des jeux vidéo. Je doute que de telles activités favorisent une bonne santé, des valeurs ou une éthique du travail.

Le sénateur Gustafson : Il n'y a pas de solution rapide. Que feriez-vous si vous étiez à la place du gouvernement et que vous pouviez prendre une seule mesure?

La révérende O'Reilly : C'est une question difficile et je réalise que c'est celle à laquelle vous êtes confrontés.

Le sénateur Gustafson : Nous allons y être confrontés. Nous avons entendu tellement de témoignages qu'il est presque impossible de régler tous les problèmes. Il ne sert à rien de poursuivre l'exercice si l'on ne peut pas faire quelque chose.

La révérende O'Reilly : Le gouvernement peut peut-être faire quelque chose, ne serait-ce que d'accorder plus de respect aux habitants des collectivités rurales, afin de trouver une solution aux problèmes auxquels ils sont confrontés. Je reconnais que les électeurs des régions rurales sont beaucoup moins nombreux que ceux des zones urbaines.

Si l'on veut favoriser l'énergie, le respect et l'encouragement, il faut que les habitants des régions rurales aient l'impression d'être entendus et pris en considération. Ce sont des gens qui ont énormément de ressources; ce sont des survivants. Leur existence même le prouve. C'est fatigant d'avoir toujours l'impression de ne pas pouvoir se faire entendre et de constater que les choses qui vous paraissent importantes passent inaperçues dans la course aux votes ou sont victimes de ce qui semble être des expédients politiques ou financiers.

Il y a des choses comme la qualité de la vie, qui n'ont pas de prix. Ces choses-là sont importantes pour tous les Canadiens, quelle que soit la région où ils vivent. N'importe quelle mesure visant à encourager le respect et donner aux habitants des régions rurales l'impression que l'on prend leur situation au sérieux, serait utile.

Il est sans aucun doute important d'appuyer les personnes qui, comme je l'ai dit, font déjà beaucoup de bénévolat. Peter Bush a joué un rôle déterminant dans sa ville de Mitchell pour trouver les fonds nécessaires pour créer un centre des jeunes, et cetera. Parfois, les formalités administratives pour avoir accès à certains avantages ou pour s'informer à leur sujet, peuvent être décourageantes. Pour une personne qui a déjà beaucoup de travail, qui doit en plus élever sa famille et faire du bénévolat, c'est parfois une tâche insurmontable que d'avoir à se débattre avec toute une paperasserie.

Je sais que le gouvernement a décidé il y a quelques années de relocaliser certains services comme les bureaux des passeports et de Revenu Canada à l'extérieur des grands centres urbains du

Canada. Offering those kinds of opportunities to even smaller places so that there are solid work opportunities for people is important. Most people want to work and support their families; they do not want to be on unemployment; they do not want to be taking government handouts or lining up at the food bank or calling me on the phone and saying, "I cannot pay my hydro bill this month. Can you help me out?"

Offering solid work opportunities to smaller places across the country, I think, would be key and anything we can do to help our agricultural commodities would be a huge thing.

In relation to our schools, while I recognize that education is a provincial matter, the cutbacks that we have seen in our schools bring great sorrow to my heart. We no longer offer even a music program in most of our schools in Ontario. The arts programs have been cut back so that it is left to the classroom teacher to try to put together some kind of music program. Not all classroom teachers are musically gifted or have the appropriate teaching, but we no longer have the music teachers that travel from school to school.

Also for sports equipment, I am on our local school council, and for us to put up a new basketball hoop for our younger students was going to run into several thousands dollars. Our school council does not have several thousand dollars for one basketball hoop. You can only go to the community so many times to ask for support for those kinds of things.

As I mentioned, everything from children's aid societies are stretched to the limit, and in my experience, they are located in the cities. The issues that face children's aid involvement in the small, rural towns do not receive the same kind of attention that they would if they were located in the city. The workers are stretched and are few and far between. Ongoing counselling, support and mental health care are not readily available and schools are left to try to handle behavioural problems that are beyond their capacity. We have a reduction in the number of behavioural support workers or educational assistants that are available for classrooms. We have students that come with tremendous baggage and find it difficult to function in a school setting, yet the staff is not available to provide support. Again, that is where some of our mentors and someone who is involved — like me — can come in, but there is a limit to what we can do. I cannot be at the school all the time; I have other responsibilities.

I wonder about some of those students in the future. If for no other reason, ethically it is important but also financially responsible to intervene as early as we can into the lives of children. Every dollar invested in a child is a dollar saved for those who grow up to be adults and end up in trouble with the law or do not have the work or social skills to function well in life.

Senator Callbeck: I want to congratulate you and your congregations on the services that you provide. What you are doing is truly remarkable.

Canada. Il est important d'offrir ce type de débouché même dans les petites localités, afin que leurs habitants bénéficient d'emplois stables. La plupart des gens veulent travailler et élever leur famille; ils ne veulent pas être au chômage; ils ne veulent pas attendre l'aide du gouvernement ni faire la queue aux banques d'alimentation, ni décrocher le téléphone pour dire : « Je ne peux pas payer ma note d'électricité ce mois-ci. Pouvez-vous m'aider? »

Je pense qu'il serait important de créer de bons emplois dans les petites localités du pays et n'importe quelle mesure visant à soutenir nos produits agricoles serait extraordinaire.

Pour ce qui est des écoles, je sais que l'éducation est une compétence provinciale, mais les compressions dont les écoles ont été victimes me brisent le cœur. Nous n'avons plus de programmes de musique dans la plupart de nos écoles ontariennes. Les programmes d'art ont été victimes des compressions budgétaires et c'est maintenant à l'enseignant de se débrouiller pour offrir un programme de musique. Tous les enseignants ne sont pas doués en musique ou n'ont pas reçu la formation nécessaire, mais les professeurs de musique qui passaient d'école en école n'existent plus.

Quant à l'équipement sportif, il coûte très cher. Il aurait fallu dépenser plusieurs milliers de dollars pour installer de nouveaux paniers de basket pour nos jeunes élèves. Je siège au conseil scolaire local et nous ne disposons pas de milliers de dollars pour installer des paniers de basket. On ne peut pas constamment solliciter l'aide de la collectivité pour financer ce genre de choses.

Comme je l'ai dit, les budgets des sociétés d'aide à l'enfance sont étirés au maximum et, d'après mon expérience, je crois que ces services sont concentrés dans les villes. Dans les petites villes rurales, les services d'aide à l'enfance ne reçoivent pas la même attention que dans les grandes villes. Les travailleurs doivent s'occuper de beaucoup de dossiers et sont très peu nombreux. Les services réguliers de conseil, de soutien et de soins de santé mentale ne sont pas facilement disponibles et les écoles doivent affronter elles-mêmes des problèmes de comportement qui dépassent leurs compétences. Les spécialistes de gestion du comportement ou les éducateurs adjoints sont moins nombreux dans les écoles. Certains élèves traînent avec eux un lourd bagage et ont de la difficulté à fonctionner dans un cadre scolaire. Pourtant, il n'y a pas plus de personnel pour leur offrir de l'aide. C'est là que certains de nos mentors ou des personnes comme moi peuvent intervenir, mais il y a une limite à ce que nous pouvons faire. Je ne peux pas être à l'école en permanence; j'ai d'autres responsabilités.

Je m'inquiète pour l'avenir de ces élèves. Il est important sur le plan moral et financièrement responsable d'intervenir le plus tôt possible pour aider ces jeunes. Chaque dollar investi chez un enfant est un dollar économisé pour ces futurs adultes qui, faute d'avoir été soutenus dans leur jeunesse, risquent de commettre des infractions ou de ne pas pouvoir obtenir l'emploi ou les compétences sociales indispensables pour bien fonctionner dans la vie.

Le sénateur Callbeck : Je tiens à vous féliciter, vous et vos congrégations, pour les services que vous offrez. Ce que vous faites est vraiment remarquable.

You mentioned that when you went to Thedford there were 20 people in your congregation, and now your congregation has increased to 60 to 80 people. Has your other congregation increased as well?

Rev. O'Reilly: No, there has been a decrease in worship attendance there.

Senator Callbeck: Have people moved away from there?

Rev. O'Reilly: There is some of that with our younger people. When I first went to the Watford congregation we had four generations in church on a Sunday, which is unheard of in many places. Those people die. We have had a lot of funerals in my tenure in Watford. The people who were the foundation, the pillars of the church, have gone to their eternal reward, as we all will. Unfortunately, their grandchildren and their great grandchildren — and this is a story I am sure you have heard in every rural community have you visited — cannot all come back to farm or work in a small business in town because the opportunity is not there. They grow up, go to school, get their education and they move away. Some of them are here in Ottawa; some are in Toronto, or London or other places in Ontario or in other provinces because that is where they have found work opportunities. In our congregation, we have several families that have three, four, six children, and maybe one child out of each of those families will remain in the Watford community; the rest will leave.

Senator Callbeck: You must have many wonderful volunteers and great leadership. What percentage of your congregations are volunteers?

Rev. O'Reilly: I would say easily two-thirds of my congregation is involved in some type of volunteer work.

Senator Callbeck: What is the average age of your volunteers?

Rev. O'Reilly: The age varies, particularly in the Thedford congregation we are fortunate to have a number of healthy younger seniors; that is, younger retirees who have moved to the area because of the beauty of Lake Huron, and so on. They are instrumental, especially with our mentor program. All of these people, except for me, are young, healthy retired people who volunteer their time at the school. Obviously, those people who work during the day are unable to volunteer at the school.

The age of volunteers is certainly older; 50-plus anyway. That is a values thing, too. You grow up with the idea that helping your fellow brothers and sisters in the community is simply something you do.

The Government of Ontario has instituted as a requirement for graduation from high school that students must do 40 hours of community service. That is a positive step, but I am not sure that that is enough to ensure a lifelong commitment to volunteerism.

Senator Callbeck: You mentioned the mentor program, which is wonderful.

Vous avez dit que lorsque vous êtes arrivée à Thedford, il y avait 20 personnes dans votre congrégation et que maintenant, vous en comptez 60 à 80. Est-ce que votre autre congrégation a elle aussi augmenté?

La révérende O'Reilly : Non, la fréquentation de l'église a diminué dans l'autre collectivité.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que les gens ont déménagé?

La révérende O'Reilly : Oui, les jeunes ont tendance à s'en aller. Quand je suis arrivée pour la première fois à Watford, il y avait quatre générations de fidèles à l'église, le dimanche, ce qui est plutôt rare. Les gens meurent. Nous avons eu beaucoup de funérailles depuis que j'exerce mon ministère à Watford. Les fidèles qui étaient les piliers de l'église sont partis pour le repos éternel, comme nous le ferons tous un jour. Malheureusement, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants ne peuvent plus revenir travailler à la ferme ou dans une petite entreprise, parce qu'il n'y a plus d'emplois. Je suis certaine que les témoins que vous avez entendus dans les autres villes rurales vous ont décrit le même genre de situation. Les jeunes vont à l'école, font leurs études et s'en vont. Certains d'entre eux sont installés à Ottawa; d'autres à Toronto, London ou ailleurs en Ontario, ou même dans d'autres provinces, parce qu'ils vont là où ils trouvent du travail. Dans notre congrégation, nous avons plusieurs familles de trois, quatre, six enfants et peut-être un seul enfant de chaque famille va rester à Watford; les autres s'en iront.

Le sénateur Callbeck : Vous devez avoir beaucoup de merveilleux bénévoles et de grandes capacités de leader. Quel est le pourcentage de bénévoles dans vos congrégations?

La révérende O'Reilly : Je dirais que facilement les deux tiers de ma congrégation font du bénévolat.

Le sénateur Callbeck : Quelle est la moyenne d'âge de vos bénévoles?

La révérende O'Reilly : L'âge varie, mais en particulier dans la congrégation de Thedford, nous avons la chance d'avoir plusieurs bénévoles pas très âgés et en bonne santé; ce sont de jeunes retraités qui se sont installés dans la région pour profiter de la beauté du lac Huron. Ces bénévoles sont très précieux, surtout pour notre programme de mentors. À part moi, tous ces bénévoles sont de jeunes retraités en bonne santé qui interviennent à l'école. Bien entendu, ceux qui travaillent dans la journée ne peuvent pas faire du bénévolat à l'école.

Les bénévoles sont un peu plus âgés; ils ont certainement plus de 50 ans. C'est aussi une question de valeurs. Ce sont des gens qui sont naturellement portés à venir en aide à leur prochain.

Le gouvernement de l'Ontario a décidé d'imposer aux élèves du secondaire d'effectuer 40 heures de service communautaire pour pouvoir obtenir leur diplôme de fin d'études. C'est une mesure positive, mais je ne suis pas certaine que ce soit suffisant pour engendrer un engagement permanent en faveur du bénévolat.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé du programme de mentorat, une initiative merveilleuse.

We have heard in our travels that many volunteer are burning out. I imagine that you are having that problem. Is it difficult to get volunteers? Are their numbers increasing or decreasing?

Rev. O'Reilly: I am thankful that our numbers have remained steady. One reason for that is that we take time and make an effort to acknowledge, thank and support our volunteers. As a minister, I am more concerned that my congregation is living out what they believe and making a difference in the community than that we have a meeting going on every night at church. We do things to express appreciation. Both the volunteer program and the SNAP program are part of the fabric and life in the church, so they receive support. From time to time, people want to take a break, or, as they get older and find it more difficult to deal with the energetic youngsters in the public school, they sometimes move on to volunteer at the retirement home or something like that. They are generally not giving up volunteering but move on to something that suits their energy level at that time.

Senator Callbeck: Do the other churches in the area offer the same kind of services?

Rev. O'Reilly: Some do and some do not. Some do not because they are facing a crisis of financial viability or sometimes of leadership. Sometimes, as congregations get smaller, it is more difficult for them to shoulder the load to keep their own church going let alone doing all of these community things.

As I said, part of the difficulty is also with rural clergy. The average stay for a minister in a rural church is three to five years. Theological research shows that you do not even begin to do your best ministry until you have been in a rural community for five to seven years, because it takes that long to get to know the people and the place and to gain their trust and respect. When you are dealing with families that are living on century farms and you are there for three years, why should they trust in you if they know that you will soon be gone? The sense of commitment to the community, when rural clergy are able to stay and are committed to stay — as long as it is a healthy ministry — goes a long way to encouraging growth and encouraging people to be committed to their church and their community.

Senator St. Germain: I thank you for being here today, Reverend.

When Senator Gustafson asked you what the government could do, you mentioned respect for rural people and then you spoke about the system of volunteerism. Do you see government supporting volunteerism financially or through recognition?

Rev. O'Reilly: I see the government doing both. Most volunteers do not want to be paid for what they do. They consider their work as part of their service to their community.

Au cours de nos déplacements, on nous a dit que beaucoup de bénévoles s'épuisent. J'imagine que vous avez rencontré ce genre de problème. Est-ce difficile de trouver des bénévoles? Est-ce que les bénévoles sont plus ou moins nombreux?

La révérende O'Reilly : Je suis contente que le nombre de nos bénévoles soit resté stable. Il faut dire que nous prenons le temps et nous faisons l'effort de remercier et d'encourager nos bénévoles et de reconnaître le travail qu'ils font. En tant que ministre du culte, ce qui m'intéresse, c'est que les fidèles de ma congrégation mettent en pratique les principes de la foi et deviennent ainsi des agents de changement dans la collectivité, plutôt que d'organiser des réunions tous les soirs à l'église. Nous manifestons notre appréciation. Nous soutenons le programme de bénévoles et le programme SNAP, parce qu'ils font tous deux partie de la vie et du tissu de l'église. De temps à autre, les gens veulent prendre une pause ou, à mesure qu'ils vieillissent, ils trouvent peut-être plus difficile de côtoyer les jeunes plein d'énergie à l'école publique et préfèrent être bénévoles dans un foyer pour personnes âgées ou dans un autre contexte semblable. Généralement, ils ne cessent pas de faire du bénévolat, mais ils passent à un autre secteur qui correspond mieux à l'énergie qu'ils peuvent lui consacrer à ce moment-là.

Le sénateur Callbeck : Les autres églises de la région offrent-elles le même type de services?

La révérende O'Reilly : Certaines le font. D'autres ne le font pas, parce qu'elles font face à des problèmes financiers ou parfois de direction. Parfois, lorsque l'assemblée des fidèles est réduite, il est plus difficile pour eux d'assurer la maintenance de leur église et donc d'offrir tous ces services communautaires.

Comme je l'ai dit, le roulement du clergé rural y est pour quelque chose. En moyenne, un ministre du culte reste de trois à cinq ans dans une église rurale. Les recherches théologiques ont prouvé qu'un ministre du culte doit être en poste pendant cinq à sept ans dans une collectivité rurale pour commencer à exercer une certaine influence, car cela prend toutes ces années pour connaître l'endroit et les fidèles et pour mériter leur confiance et leur respect. Quand on traite avec des familles qui vivent dans des fermes centenaires, peut-on s'attendre à ce qu'elles nous accordent leur confiance quand elles savent que nous serons partis au bout de trois ans? L'engagement à l'égard de la collectivité, lorsque le clergé rural peut rester au même endroit et s'engager à rester — dans la mesure où c'est un ministère sain — contribue beaucoup à stimuler la croissance et à encourager les fidèles à s'engager à l'égard de leur église et de leur collectivité.

Le sénateur St. Germain : Je vous remercie d'être venue témoigner aujourd'hui, révérende O'Reilly.

Lorsque le sénateur Gustafson vous a demandé ce que le gouvernement pouvait faire, vous avez mentionné le respect des habitants ruraux et vous avez parlé ensuite du réseau de bénévoles. Pensez-vous que le gouvernement devrait encourager le bénévolat financièrement ou par certaines marques de reconnaissance?

La révérende O'Reilly : J'aimerais que le gouvernement fasse les deux. La plupart des bénévoles ne veulent pas être rémunérés pour le travail qu'ils font. Ils considèrent qu'ils rendent service

However, it is difficult for programs to continue or to expand to reach the community's needs. There is only one pie of dollars in the community, and in any community at any given time there can be school fundraising, hockey fundraising and figure skating fundraising. As well, there is always something coming home from the school raising money for a trip or for something that needs to be purchased, and we would also like them to continue to support their church. You can get donor fatigue after a while.

I am not talking about financial support for the individuals doing the volunteering but financial support for the organizations so that they may continue their work without having to do so much fundraising. I recognize that there must be checks and balances to ensure that funds are distributed responsibly, but if it were possible to access money without having to fill out miles of paperwork, that would go a long way toward helping those organizations get the funding they need.

It is important to recognize the work and dedication of volunteers. We need to do everything we can to recognize and thank people who are giving of their time and not just throwing a toonie or a five-dollar bill into a basket. It costs much more for people to give of their time, energy and skills. Anything we can do to encourage, enhance, recognize and pay tribute to our volunteers is time, effort and money well spent.

Senator Mahovlich: Thank you for appearing today, Reverend O'Reilly.

I come from the small community of Schumacher where our minister was Father Les Costello. He did a great deal for that community. He grew up in Schumacher, left, and came back as a priest. He was a professional hockey player who in 1949 won the Stanley Cup with the Toronto Maple Leafs.

Rev. O'Reilly: That is long before my time.

Senator Mahovlich: Yes, it is long before my time, too.

Father Costello organized many things to help the poor and did a lot of work. He passed away, and now the church is going to close. The elderly ladies of that town are disappointed because they will now have to go to Timmins to attend church.

I see that Lambton Shores is the nearest town.

Rev. O'Reilly: Lambton Shores is the result of the amalgamation by the provincial government. Thedford is part of Lambton Shores, as is Port Franks; it is like a township. On the Statistics Canada website it says, "Thedford Village dissolved," because it is part of the Lambton Shores, but to the people who live there call it Thedford, Forest and Arkona.

Senator Mahovlich: It is the same with Schumacher.

à la communauté. Toutefois, il est difficile de maintenir ou d'étendre les programmes pour répondre aux besoins de la collectivité. Dans une collectivité, il n'y a pas 36 sources de financement. À certains moments, il y a des activités de collecte de fonds pour l'école, d'autres pour le hockey, et d'autres encore pour le patinage artistique. De plus, les écoles récoltent régulièrement de l'argent pour organiser un voyage ou pour acheter du matériel et nous souhaitons également que les donateurs continuent à soutenir leur église. Parfois, les donateurs sont fatigués.

Je ne parle pas ici de soutenir financièrement les bénévoles, mais les organismes, afin qu'ils puissent poursuivre leur mission sans avoir à faire tant de collectes de fonds. Je comprends qu'un système de poids et de contrepoids est indispensable pour s'assurer que les fonds sont répartis de manière responsable, mais ce serait très appréciable pour les organismes de pouvoir obtenir le financement dont ils ont besoin sans avoir à remplir des tonnes de formulaires.

Il est important de reconnaître le travail et le dévouement des bénévoles. Nous devons tout mettre en œuvre pour reconnaître le travail que font les bénévoles et remercier les gens qui donnent de leur temps plutôt que de déposer quelques dollars dans un panier. Il en coûte beaucoup plus aux bénévoles qui offrent leur temps, leur énergie et leurs compétences. Tout ce que nous pouvons faire pour encourager, stimuler et reconnaître nos bénévoles et leur rendre hommage, c'est du temps, des efforts et de l'argent bien dépensé.

Le sénateur Mahovlich : Merci d'être venue témoigner aujourd'hui, révérende O'Reilly.

Je suis originaire du petit village de Schumacher où notre prêtre était le père Les Costello. Il a beaucoup fait pour la collectivité. Après avoir grandi à Schumacher, il a quitté la ville et est revenu comme prêtre. C'était un joueur de hockey professionnel qui avait remporté la Coupe Stanley en 1949 avec les Maple Leafs de Toronto.

La révérende O'Reilly : C'était longtemps avant moi.

Le sénateur Mahovlich : Oui, et longtemps avant mon époque aussi.

Le père Costello organisait beaucoup de choses pour aider les pauvres et il avait beaucoup d'œuvres sociales. Maintenant qu'il est mort, l'église va fermer. Les vieilles dames de la ville sont très déçues, car maintenant, elles devront se rendre à Timmins pour aller à l'église.

Je vois que Lambton Shores est la ville la plus proche.

La révérende O'Reilly : Lambton Shores est le résultat de la fusion imposée par le gouvernement provincial. Thedford fait partie de Lambton Shores, tout comme Port Franks; c'est comme un canton. Sur le site web de Statistique Canada, on peut lire « Village de Thedford dissous ». Il fait maintenant partie de Lambton Shores, mais les gens de là-bas continuent à dire Thedford, Forest et Arkona.

Le sénateur Mahovlich : C'est un peu la même chose à Schumacher.

With a population of 11,000 people, are there many Lions Clubs in that community?

Rev. O'Reilly: There are a couple of Lions Clubs as well as the Optimist Club in a couple of communities.

Senator Mahovlich: Do they sponsor hockey teams?

Rev. O'Reilly: Yes, they do the best they can to sponsor hockey. Individual businesses also sponsor hockey teams.

Senator Mahovlich: Do buses run from one little town to another?

Rev. O'Reilly: It is generally up to parents to transport their children to hockey.

Senator Mahovlich: There is no public transportation for youngsters to travel from arena to arena?

Rev. O'Reilly: No, parents are responsible to transport their children.

Senator Mahovlich: Perhaps the government could do something in that area.

Rev. O'Reilly: Minor hockey in Lambton Shores is now amalgamated as well, because there are not enough players to have teams in all the little places. It will all operate out of Forest now.

Senator Mahovlich: You mentioned job creation. Do you have any ideas as to what the government could do in that area?

Rev. O'Reilly: Even some government agencies have moved to other places, including the passport office.

Senator Mahovlich: Citizenship and Immigration moved to Alberta. I found that strange, because people think of Ottawa when they think of immigration.

Rev. O'Reilly: Yes, but in an electronic age, much of it is done online.

Senator Mahovlich: You still have to make sense of everything.

Rev. O'Reilly: Yes, we could have government departments in our area. We could use seed money for people who want to start their own small business. It is difficult for small businesses to compete against the big box discount stores. We still have many farmers who sell produce right at the farm gate, but that is seasonal work. There is still a sense that most people in the small communities would like, as much as possible, to support their own community but there are some financial realities that they have to face. If buying groceries in a small town will cost you one-third or more of what it will cost if you take a drive to other places, especially if you are trying to feed a family, the local person will drive the distance to save money. Eventually, the local store has to close.

Avec une population de 11 000 habitants, est-ce qu'il y a beaucoup de clubs Lions dans cette collectivité?

La révérende O'Reilly : Il y a quelques clubs Lions ainsi qu'un club Optimiste dans plusieurs collectivités.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'ils commanditent les équipes de hockey?

La révérende O'Reilly : Oui, ils font tout leur possible pour commanditer le hockey. Certaines entreprises de la région commanditent elles aussi les équipes de hockey.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a des transports publics d'une petite ville à l'autre?

La révérende O'Reilly : Généralement, ce sont les parents qui accompagnent leurs enfants au hockey.

Le sénateur Mahovlich : Il n'y a pas de transport public pour permettre aux jeunes de se rendre d'une patinoire à l'autre?

La révérende O'Reilly : Non, ce sont les parents qui se chargent de transporter leurs enfants.

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement pourrait peut-être faire quelque chose dans ce domaine.

La révérende O'Reilly : À Lambton Shores, le hockey mineur a lui aussi fusionné, parce qu'il n'y a pas suffisamment de joueurs pour faire des équipes dans chaque petite ville. Désormais, toutes les équipes seront basées à Forest.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de création d'emplois. Pouvez-vous nous dire ce que le gouvernement pourrait faire dans ce domaine?

La révérende O'Reilly : Même certains organismes du gouvernement ont déménagé, y compris le Bureau des passeports.

Le sénateur Mahovlich : Les bureaux de Citoyenneté et Immigration se sont installés en Alberta. Cela m'a paru étrange, car quand on parle d'immigration, on pense immédiatement à Ottawa.

La révérende O'Reilly : Peut-être, mais à l'ère de l'électronique, on peut faire beaucoup de choses en ligne.

Le sénateur Mahovlich : Il faut quand même tout vérifier.

La révérende O'Reilly : Oui, le gouvernement pourrait fournir des capitaux d'amorçage aux personnes qui veulent créer leur propre petite entreprise. C'est difficile pour les petites entreprises de faire concurrence aux grandes chaînes de magasins à prix réduits. Beaucoup d'agriculteurs vendent encore des produits frais à l'entrée de leur exploitation, mais c'est un travail saisonnier. J'ai l'impression que la plupart des habitants des petites villes souhaitent dans la mesure du possible appuyer leurs propres collectivités, mais certaines réalités financières sont incontournables. Si le panier d'épicerie coûte un tiers de plus dans une petite ville que dans les grands magasins, les habitants de la région, surtout ceux qui ont une famille à nourrir, n'hésiteront pas à prendre leur voiture pour aller faire leur marché ailleurs, afin d'économiser de l'argent. Les magasins locaux finissent par fermer.

Senator Mahovlich: Location means quite a bit for businesses. Being near Port Huron would be an ideal place for Lambton Shores.

Rev. O'Reilly: Yes, it certainly pulls in a lot of tourism. Of course, right now with the Canadian dollar being so strong against the American dollar, even on the Memorial Day weekend the local parks reported that they were not as full as they have been in other years because there is not a financial advantage for Americans to come over.

Senator Mahovlich: You have to make incentives.

Rev. O'Reilly: Exactly, and it will be more difficult as the new passport security regulations come into play for people travelling back and forth across the Blue Water Bridge, and so on.

Senator Gustafson: I do not know if I should raise this, but I will. It has been politically correct to support separation of church and state. That is, do not let the church have anything to do with what is going on with government, and so on. There are those who are looking at that and saying, "Maybe we went too far."

Rev. O'Reilly: For one thing, the notion of separation of church and state was an American tradition, not particularly Canadian, although it seems it is becoming more prevalent in Canadian society.

The separation of church and state had more to do with the fact that the church should not be under the control of the state and vice versa. It does not mean that the two cannot work together. It is quite possible for faith communities, Christian and otherwise, to work together with the state when it comes to the well-being of people in the communities. It is not necessary that every opportunity that a church has is necessarily one of proselytizing; it does not mean that the state is endorsing any particular religious viewpoint but looking at the bigger picture of the health and well-being of its citizens and its constituents. For example, there is the work that we do with the schools in both of my congregations. Our mentors are not going into the schools trying to tell the children that they need to follow a certain religious ideology. They are going there to foster positive values around honesty, integrity, work ethic, compassion and self-sacrifice — the things that this country was built on and continues to espouse.

Senator Gustafson: At the same time, 75 per cent or more of the work that is done among the peoples of the world in poverty are done by faith work.

Rev. O'Reilly: Definitely, and that is the case because of the motivation, the ethic and the way of life. This is what one does and how one lives one's life.

Senator Gustafson: That is true. It seems that when government gets involved in many of these areas, things do not seem to work too well. For instance, the Canadian Foodgrains Bank was established by the Mennonite churches after their near starvation in 1925. That wonderful organization continues to feed people

Le sénateur Mahovlich : L'emplacement est très important pour les commerces. Ce serait idéal pour Lambton Shores de se trouver à proximité de Port Huron.

La révérende O'Reilly : Oui, Port Huron attire beaucoup de touristes. Mais évidemment, le cours du dollar canadien est si élevé par rapport au dollar américain, que même pour la fin de semaine de Memorial Day, les parcs de la région ont accueilli moins de visiteurs que les années précédentes, car c'est moins intéressant sur le plan financier pour les Américains de traverser la frontière.

Le sénateur Mahovlich : Il faut avoir des incitatifs.

La révérende O'Reilly : Exactement et ce sera plus difficile encore lorsque le nouveau règlement de sécurité concernant les passeports entrera en vigueur et s'appliquera aux gens qui empruntent le pont Blue Water.

Le sénateur Gustafson : Je ne sais pas si je devrais soulever cette question, mais je vais le faire quand même. Il est de bon ton d'appuyer la séparation de l'Église et de l'État. C'est-à-dire d'empêcher l'Église de s'ingérer dans les affaires du gouvernement, et cetera. Certains réfléchissent à cette situation et pensent que nous sommes peut-être allés trop loin.

La révérende O'Reilly : Pour commencer, la notion de séparation de l'Église et de l'État était une tradition américaine et pas nécessairement canadienne, mais il faut dire qu'elle semble devenir plus courante dans la société canadienne.

La séparation de l'Église et de l'État signifie essentiellement que l'Église ne devrait pas être sous le contrôle de l'État et réciproquement. Cela ne veut pas dire que les deux institutions ne peuvent pas collaborer. Il est tout à fait possible pour des communautés religieuses, chrétiennes ou autres, de collaborer avec l'État pour le bien-être de la population. Cela ne signifie pas que l'Église va nécessairement utiliser toutes les occasions possibles pour faire du prosélytisme. Cela ne signifie pas que l'État appuie certains points de vue religieux, mais qu'il tient compte de l'ensemble des données relatives à la santé et au bien-être de ses citoyens et de ses électeurs. Prenons par exemple les interventions que les fidèles de mes deux paroisses font dans les écoles. Nos mentors ne vont pas dans les écoles pour essayer de convaincre les enfants de suivre une certaine idéologie religieuse. Leur but est de transmettre des valeurs positives d'honnêteté, d'intégrité, d'éthique du travail, de compassion et d'abnégation — des notions sur lesquelles notre pays a été fondé et que nous continuons à épouser.

Le sénateur Gustafson : Il faut rappeler par ailleurs que des groupes religieux sont à l'origine de 75 p. 100 ou plus des activités d'aide aux populations pauvres du monde.

La révérende O'Reilly : Tout à fait et c'est tout simplement parce que cela correspond à notre motivation, notre morale et notre mode de vie. C'est ce que nous voulons faire de notre vie.

Le sénateur Gustafson : C'est vrai. Lorsque le gouvernement intervient dans beaucoup de ces secteurs, les choses ne semblent pas aller très bien. Par exemple, ce sont les églises mennonites qui ont créé la Banque de céréales vivrières du Canada en 1925, après que leurs fidèles eurent été victimes de la famine.

around the world. I can recall that in Lampman they called for two carloads of wheat. A carload of wheat is about 3,000 bushels. They received 12 carloads of wheat. One of the immigrant people from Germany who came with a small truckload of wheat said, "We lived on rutabagas for a year while we were in Germany. That was all we had to eat. I will gladly give a truckload of wheat to help." Such organizations have had a place in society, while at the same time, in evaluating the whole thing, they tell me that in Greater Vancouver less than 5 per cent of the people attend any kind of church. Maybe we have lost something along the way.

Rev. O'Reilly: I certainly think that for the people who are volunteering for causes that are not necessarily the glitzy ones — driving someone for cancer treatments once a week is not exactly a glamorous thing to do — it is about compassion and concern for your neighbour.

One of the things that small communities and rural areas offer is that people still know each other. People still have a sense of who their neighbour is and what matters.

Small towns may not have all of the health care and the social services. My mother-in-law and my parents moved to where I live. The fact that they were visited regularly and people cared about what happened to them and so forth, even though they were not from there, is a testimony to the way that people reach out to each other and still know and care about what happens to their neighbours.

I grew up in the in the west end of Toronto and you did not always know your neighbours. You did not know who they were, where they worked and what they did. In small towns and rural communities, that is still predominantly true. When you have a name and a face that you know, people are committed to caring. People notice if the neighbour's light has not been on at the regular time and will investigate to see if there is a need for help. If an ambulance or a police car has been at that place, people will know, and someone will call and find out if everything is all right. It is just those small, kinds of neighbourly things that sometimes get lost along the way.

As I said, I am proud of the work that not only my own congregations but also having visited and worked with rural congregations from the east to the west, that the same spirit prevails. People care passionately about each other, their community and trying to make a difference for good. Anything that we can do to enhance, support and respect that will go a long way to continuing to have the kind of Canada that we want.

Senator Peterson: Thank you, Rev. O'Reilly, for your moving and concise presentation. In all the good work that you do with your volunteers and other volunteer groups in your areas, what percentage of the needs do you think you are meeting?

Cette merveilleuse organisation continue à approvisionner les populations du monde entier. Je me souviens que la ville de Lampman avait demandé deux chargements de wagons de blé. Un chargement de blé représente environ 3 000 boisseaux. On leur a envoyé 12 chargements de blé. Un homme qui était venu avec un petit camion chargé de blé, un immigrant originaire d'Allemagne avait déclaré : « Pendant un an, nous n'avons mangé que des rutabagas, lorsque nous étions en Allemagne. C'est tout ce que nous avons à manger. C'est de bon cœur que je donne un chargement de blé pour aider. » De telles organisations ont joué un rôle dans la société et pourtant, de manière générale, on me dit que dans la région métropolitaine de Vancouver, moins de 5 p. 100 de la population fréquente une église. Nous avons peut-être perdu quelque chose.

La révérende O'Reilly : Je pense que les gens qui se portent volontaires pour des causes qui ne sont pas nécessairement les plus glorieuses — par exemple il n'y a rien de particulièrement exaltant à conduire une fois par semaine un malade qui doit recevoir un traitement pour le cancer — ces bénévoles agissent par compassion et se préoccupent de leur prochain.

Dans les petites villes et les régions rurales, les gens se connaissent encore. Ils connaissent leurs voisins et ils savent ce qui est important.

Les services de soins de santé et les services sociaux ne sont pas toujours disponibles dans les petites villes. Ma belle-mère et mes parents s'étaient installés dans la ville où je vis. Les gens de la ville leur rendaient visite régulièrement et se préoccupaient d'eux, même s'ils n'étaient pas originaires de l'endroit, tout simplement parce que dans une petite ville, les gens s'entraident, connaissent encore leurs voisins et se préoccupent d'eux.

J'ai grandi dans le secteur ouest de Toronto, un quartier où on ne connaissait pas toujours ses voisins. On ne savait pas qui ils étaient, où ils travaillaient, ni ce qu'ils faisaient. Dans les petites villes et les régions rurales, on connaît encore ses voisins. Les gens qui connaissent leurs voisins de nom ou de vue, sont plus prêts à les aider. Les gens remarquent si la lumière ne s'est pas allumée à l'heure habituelle chez le voisin et sont prêts à aller vérifier si la personne a besoin d'aide. Les gens savent si une ambulance ou une voiture de police est venue à la maison et ils appellent pour vérifier si tout va bien. Ce sont ces petits gestes et ces attitudes de bons voisins qui disparaissent peu à peu.

Comme je l'ai dit, je suis fière que cet esprit-là demeure vivant, non seulement parmi mes fidèles, mais également dans les autres congrégations rurales dans lesquelles j'ai travaillé ou que j'ai visitées, d'est en ouest. Les gens sont déterminés à s'entraider et ont leur collectivité à cœur et ils s'efforcent de faire le bien. Tout ce que nous pouvons faire pour renforcer, appuyer et respecter ce type d'attitude contribuera grandement à préserver le type de pays que nous voulons.

Le sénateur Peterson : Merci, révérende O'Reilly, pour votre exposé émouvant et concis. À quel pourcentage des besoins pensez-vous répondre grâce à l'excellent travail que vous faites avec vos bénévoles et d'autres groupes dans vos secteurs?

Rev. O'Reilly: We are meeting less than one-half of the need. I could easily find students for three times the number of mentors I have working in the school. It would not be a problem. In terms of the kind of visitation and awareness and other things we would like, I would love for us to be able to offer a divorce care program for some of our single parent families to give them the kind of support they need. Again, time becomes an issue. With all the work those two churches are involved in, we are not meeting half the needs of our community. I would think most churches would say the same thing.

Senator Peterson: There is also urban poverty, as you are aware.

Rev. O'Reilly: Of course.

Senator Peterson: However, on rural poverty, there is the additional hurdle of transportation, not only for sport and children but also for health care for the elderly. Have you given any thought to how that can be addressed? It is a big issue. We hear it about the lack of transportation all the time.

Rev. O'Reilly: Yes, there could be some kind of government subsidy to help with travel costs. I am not sure that starting up a bus service will be helpful because the needs are so individual around the times that people need to be in a certain hospital, but there could be subsidy available for the volunteer driver. There could be a subsidy for those families who are shouldering the burden of care and taking time off work to care for an elderly parent, sibling, or child who is chronically or critically ill.

Senator Peterson: It would not be unreasonable for the government to possibly give a tax break to those people so they are at least not out-of-pocket?

Rev. O'Reilly: Exactly, and especially with rising fuel costs, which is a huge issue for families. I am working with one family who is involved with legal proceedings. They have to travel to Sarnia and each time transportation costs create another financial hardship or stress for that family.

Senator Peterson: Dealing with this poverty issue on a bigger scale, what do you think of a guaranteed annual income where all Canadians would share in the burden of rural poverty?

Rev. O'Reilly: That is a worthy concept that needs further evaluation. I recognize that there are at times issues of abuse and lack of work ethic that are just part of society. Some people, for mental, physical or emotional reasons, will never be able to hold down the full-time job to which most Canadians aspire. As part of a caring and compassionate society, we do need to care for those people. I do not have a problem with encouraging people to work.

La révérende O'Reilly : Nous répondons à moins de la moitié des besoins. Par exemple, je n'aurais aucun problème à trouver des élèves pour trois fois plus de mentors qui font du bénévolat dans les écoles. Parmi les programmes de visite et de sensibilisation et les autres activités auxquelles nous souhaiterions nous consacrer, j'aimerais beaucoup pouvoir offrir un programme aux couples divorcés, afin d'accorder aux familles monoparentales l'aide dont elles ont besoin. Mais c'est toujours une question de temps. Malgré toutes les activités qu'entreprennent les fidèles de mes deux églises, nous ne pouvons répondre à la moitié des besoins de notre collectivité. Je pense que le constat est le même pour la plupart des autres églises.

Le sénateur Peterson : Vous savez certainement que la pauvreté existe aussi en milieu urbain.

La révérende O'Reilly : Évidemment.

Le sénateur Peterson : Mais dans les régions rurales, il y a en plus le problème du transport, pas seulement pour le sport et pour les enfants, mais également dans le cas des personnes âgées qui ont besoin d'obtenir des soins. Avez-vous réfléchi à une solution possible? Le manque de transport est un grand problème que l'on nous signale régulièrement.

La révérende O'Reilly : Oui, le gouvernement pourrait peut-être subventionner les frais de déplacement. Je ne suis pas certaine que la mise en place d'un service d'autobus serait utile, étant donné que les besoins varient selon les individus et dépendent de l'heure du rendez-vous des malades à certains hôpitaux, mais on pourrait peut-être accorder une subvention aux chauffeurs bénévoles. On pourrait peut-être dédommager les familles qui assument le fardeau des soins et dont un des membres doit prendre un congé de son travail pour s'occuper d'un parent âgé, d'un frère ou d'un enfant atteint d'une maladie chronique ou grave.

Le sénateur Peterson : Serait-il déraisonnable pour le gouvernement d'envisager d'accorder un dégrèvement fiscal à ces personnes afin qu'elles n'aient pas tout au moins à assumer ces frais?

La révérende O'Reilly : Exactement, d'autant plus que le prix de l'essence ne cesse d'augmenter, ce qui représente une dépense énorme pour les familles. Je travaille actuellement avec une famille qui est aux prises avec des démêlés juridiques. Ils doivent se rendre à Sarnia et chaque fois, les coûts de transport ajoutent une autre difficulté financière ou une contrainte à cette famille.

Le sénateur Peterson : Pour régler le problème de la pauvreté à plus grande échelle, que penseriez-vous d'un revenu annuel garanti qui permettrait de répartir le fardeau de la pauvreté rurale sur l'ensemble de la population canadienne?

La révérende O'Reilly : C'est un concept intéressant qui mérite d'être examiné. Je sais qu'il y a parfois des abus dans la société et que certains ne respectent pas l'éthique du travail. Certaines personnes ne pourront jamais, pour des raisons mentales, physiques ou émotionnelles, exercer un emploi à temps plein, le type d'emploi auquel la plupart des Canadiens aspirent. Dans une société guidée par l'entraide et la compassion, nous devons nous

I do not think it is healthy for a society to continue to hand out support for people who are able to do something, but I think that the work has to be meaningful and not just menial. That presents a challenge of its own. Certainly, some kind of guaranteed income would go a long way to helping people provide for themselves and their families, but I recognize that it is a multi-layered issue.

Senator St. Germain: Reverend, like Senator Mahovlich, I grew up in a very small community. I attended a Grade 1 to Grade 8 one-room schoolhouse. In 1949, I was already 12 years old, and there was a lot of concern in the community then. If someone got hurt or died, it was traumatic. How do we deal with this secularized society that has really lost respect in many cases, especially in the urban areas, but infiltrating into the rural areas? You have moral decay and violence. It is an “all about me” society, materialistic and needful of instant gratification. These are things you are dealing with. How do you think the church is dealing with this? I attend church every week, but I do not see us really addressing this aspect of society that will lead to greater challenges for those who are poverty stricken in our rural communities. This just exacerbates the situation. How do you deal with that? I am sure you must think about it. You live with it pretty well in your profession.

Rev. O'Reilly: Very much so. I have two comments. First, as I said in the presentation, rural clergy need to have the support, the encouragement and the ability to continue to learn and to stay longer in their communities. That becomes almost a cultural thing too. We live in the “bigger is better” kind of culture, so moving up to the bigger church is seen as advancement and so on. I certainly fight against that, having been in rural ministry all of my ministry years, actually, as a choice. Those people are able to become part of the community, in effect, akin to the priest that Senator Mahovlich referred to. There is a sense that people like that can offer a sense of the values that are good and right and true and a sense of compassion and kindness. They model that in the way they live, which provides inspiration to fellow residents in their community. I think churches need to be bold to address these issues and talk about them out loud and to encourage people to live out what they believe. It is critical for the church not to sequester itself away in its own bubble where we just talk about these things in a holy huddle on Sunday mornings. These things need to be the framework of our lives, and we model that by involvement in our communities and involvement with people who may never darken the door of the church. The integrity has to be there so that you live out what you believe. It is not enough for churches to stand up and say, “We are against this,” and, “We are against that.” I think churches need to stand up and say, “This is what we are for. This is what we believe to be true, and it is evidenced in how our people live their lives and in the ways that they give of themselves to their communities.” That goes a lot farther than any

occuper de ces gens-là. Je n'hésite pas à encourager les gens à travailler. Je ne pense pas qu'il soit sain pour une société de continuer à assister des personnes qui sont aptes au travail, mais je pense que le travail doit être intéressant et pas dérisoire. C'est tout un défi en soi. Il est certain qu'une sorte de revenu garanti contribuerait grandement à aider les gens à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille, mais je reconnais que c'est une question complexe.

Le sénateur St. Germain : Révérende, comme le sénateur Mahovlich, j'ai grandi moi aussi dans une petite ville. De la première à la huitième année, j'ai fréquenté une école qui n'avait qu'une seule classe. En 1949, j'avais déjà 12 ans et, à l'époque, il y avait une grande solidarité dans le village. Lorsque quelqu'un était blessé ou mourait, tout le monde était atterré. Comment réagir face à cette société sécularisée où le respect n'existe plus dans bien des cas, surtout dans les centres urbains, mais de plus en plus aussi dans les secteurs ruraux? Notre société est marquée par la décadence morale et la violence. Il n'y en a que pour l'individu, le matérialisme et la gratification instantanée. Voilà la situation à laquelle nous faisons face. D'après vous, comment l'Église réagit-elle à cette situation? Je vais à l'église toutes les semaines, mais je ne pense pas que les pratiquants s'attaquent à cet aspect de la société qui contribuera à aggraver la situation des victimes de la pauvreté dans nos collectivités rurales. Cela ne fait qu'aggraver leur situation. Comment réagissez-vous à cela? Je suis certain que vous devez y penser. C'est une situation que vous connaissez bien dans votre profession.

La révérende O'Reilly : Tout à fait. J'ai deux commentaires à présenter à ce sujet. Premièrement, comme je l'ai dit dans mon exposé, le clergé rural a besoin de soutien et d'encouragement et il doit pouvoir continuer à apprendre et rester plus longtemps dans les mêmes collectivités. Cela devient presque un fait culturel. La culture actuelle valorise tout ce qui est grand. Par conséquent, être titulaire d'une plus grande église est considéré comme une promotion. Je lutte contre cette tendance, puisque j'ai toujours exercé mon ministère, par choix, dans des régions rurales. Ces pasteurs parviennent à s'intégrer dans la collectivité, un peu comme le prêtre dont parlait le sénateur Mahovlich. Ces gens-là peuvent transmettre les valeurs du bien et de la justice, de la compassion et de la bonté. Leur vie est un exemple et une source d'inspiration pour les habitants de leurs collectivités. Je pense que les églises doivent faire preuve d'audace pour aborder ces problèmes, en parler ouvertement et encourager les gens à mettre en application les principes de leur foi. Il est indispensable que l'Église ne s'enferme pas dans sa propre sphère et se contente d'aborder ces questions au cours de l'assemblée du dimanche matin. Notre vie doit être imprégnée de nos valeurs et nous devons donner l'exemple en nous impliquant dans nos collectivités et en collaborant avec des personnes qui ne mettent jamais les pieds à l'église. Il faut faire preuve d'intégrité et vivre ce en quoi nous croyons. Les églises ne doivent pas se contenter de dénoncer les choses qu'elles n'approuvent pas. Je pense que les églises doivent se lever et dire : « Voilà ce que nous voulons. Voilà ce que nous tenons pour vrai et nos fidèles en donnent l'exemple dans leur vie et dans la façon dont ils se dévouent pour leur collectivité. » C'est beaucoup plus utile que les déclarations faites

pronouncements or banging of fists on pulpits in a negative sense. There is a lot that we are for, and sometimes that gets lost by strident voices talking about what we are against.

Senator Mahovlich: A friend of mine has just retired. He lives in the fairly good sized community in Bracebridge. He has called the Red Cross, and he is doing a lot of charity, driving people to Toronto for hospital visits. Does Lambton Shores have a Red Cross organization?

Rev. O'Reilly: No.

Senator Mahovlich: Are there any other organizations like the Red Cross that help out?

Rev. O'Reilly: The VON, Victorian Order of Nurses, is involved in our community, and they seek volunteers. We have Cancer Society volunteers who canvass and do the driving and so on. We have victim services, who work with people who are victims of crime or have suffered a tragic loss. We have volunteers who work with those organizations. It is interesting that hardly a month goes by without my getting a letter from one of those organizations, saying, "Can you advertise that we need volunteers?" The organizations themselves know that churches are probably one of the best places to find volunteers.

Senator Mahovlich: That is interesting. I know my friend is busy three days a weeks.

Rev. O'Reilly: Most of the retired people I know do not know how they had time to work because they are busy doing those things and gladly doing them.

The Chairman: Thank you very much for coming. This has been a very important presentation. We are looking very vigorously at rural poverty out on the land. We have been in every province in the eastern part of Canada, the Atlantic Provinces, in every province in the West and back and forth with visits in Ontario and Quebec. Not that we did not know, but we have been focusing on one thing and all of a sudden this other large picture comes before us. If we are faltering on the land, in agriculture and the farm community, then what happens to the small communities that are really very much the root of our rural Canada? If the farm community goes down, what happens to those towns? In parts of Canada, we have seen what happens to them.

The things you have been talking about today are interesting. The degree to which a variety of different religious organizations have been enormously helpful and very much at the heart of keeping many of our smaller rural structures together is extremely important.

I come from Southwestern Alberta, from the southwest corner, and we, at many times far back in our history, had large groups of people coming up over the border from the State of Utah; the Mormon pioneers. The towns that grew up then are still strong today. No matter what happens, the core

du haut de la chaire ou les commentaires négatifs ponctués par le martèlement du poing. Nous sommes favorables à beaucoup de choses, mais parfois tout cela se perd dans le concert strident des voix manifestant la désapprobation.

Le sénateur Mahovlich : J'ai un ami qui vient de prendre sa retraite. Il vit à Bracebridge, une ville d'assez grande importance. Il a pris contact avec la Croix-Rouge et il fait beaucoup de bénévolat, conduisant des malades qui ont rendez-vous à l'hôpital, à Toronto. Est-ce qu'il y a une succursale de la Croix-Rouge à Lambton Shores?

La révérende O'Reilly : Non.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a d'autres organismes comme la Croix-Rouge qui offrent leur assistance?

La révérende O'Reilly : VON Canada, l'Ordre des infirmières de Victoria, est implanté dans notre collectivité et recherche des bénévoles. Il y a aussi les bénévoles de la Société du cancer qui collectent des fonds et transportent les malades, et cetera. Il y a aussi les services aux victimes qui offrent leurs services aux personnes victimes d'actes criminels ou qui ont subi une perte tragique. Nous avons des bénévoles qui travaillent pour ces organismes. Il ne se passe pas un mois sans que je reçoive une lettre d'un de ces organismes me demandant de faire savoir qu'ils ont besoin de bénévoles. Les organismes savent que les églises sont sans doute le meilleur endroit pour recruter des bénévoles.

Le sénateur Mahovlich : C'est intéressant. Je sais que mon ami est occupé trois jours par semaine.

La révérende O'Reilly : La plupart des retraités que je connais se demandent comment ils avaient le temps de travailler auparavant, tant ils sont occupés par toutes ces activités pour lesquelles ils se dévouent avec plaisir.

La présidente : Merci beaucoup d'être venue. Vous avez présenté un exposé extrêmement important. Nous voulons vraiment éliminer la pauvreté rurale au Canada. Nous avons parcouru toutes les provinces de l'Est du Canada, les provinces de l'Atlantique, toutes les provinces de l'Ouest et nous avons fait plusieurs visites en Ontario et au Québec. Ce ne fut pas vraiment une découverte, mais quand on s'intéresse à un aspect particulier, il y a un problème plus grand qui surgit tout à coup. Face au déclin de l'agriculture et des collectivités agricoles, qu'advient-il des petites collectivités qui sont vraiment à la base du Canada rural? Si le secteur agricole disparaît, qu'advient-il de ces villes? Cela s'est déjà produit dans certaines régions du Canada.

Les sujets que vous avez abordés aujourd'hui sont intéressants. Il est extrêmement important de souligner que divers organismes religieux ont fait un travail terriblement utile qui a contribué à maintenir l'intégrité de bon nombre de structures rurales plus petites.

Je suis originaire du Sud-Ouest de l'Alberta, une région qui a accueilli, à diverses époques de son histoire, de grands groupes de personnes venant de l'autre côté de la frontière, de l'État de l'Utah; les pionniers mormons. Les villes qui se sont construites à cette époque-là sont toujours dynamiques. Quoi qu'il arrive, les

is still there and no one is taken for granted; people who are in trouble will automatically have a place to go and someone to care for them.

The kind of work you do, and it must be extremely frustrating because of the lack of outside contribution, is incredibly important and I want to thank you for coming here and being so open and forthright about your own frustrations and how you respond when you see difficulties and sadness in your community.

It is very important that we have been able to hear your testimony and I certainly hope that people are watching this telecast. We wish you well.

Rev. O'Reilly: Thank you very much.

The committee continued in camera.

principes fondamentaux sont toujours là et personne n'est laissé pour compte; les habitants qui traversent des difficultés ont toujours un endroit où aller et trouvent quelqu'un pour les aider.

Le travail que vous faites doit parfois être extrêmement décourageant, à cause du manque de contribution de l'extérieur, mais il est incroyablement important et je tiens à vous remercier d'être venue ici pour nous parler aussi ouvertement de vos préoccupations et nous dire comment vous réagissez face aux difficultés et à la tristesse dans votre collectivité.

C'était très important pour nous d'entendre votre témoignage et j'espère que les téléspectateurs ont suivi cette transmission. Je vous souhaite une bonne continuation.

La révérende O'Reilly : Merci beaucoup.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 5, 2007

Statistics Canada:

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;
Cathy Cromey, Chief, Census of Agriculture, Agriculture
Division;
Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture
Division.

Réseau québécois du crédit communautaire:

Lucie Villeneuve, Coordinator.

Thursday, June 7, 2007

As an individual:

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian Church,
Thedford and Watford, Ontario.

TÉMOINS

Le mardi 5 juin 2007

Statistique Canada :

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;
Cathy Cromey, chef, Recensement de l'agriculture, Division de
l'agriculture;
Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à la
production, Division de l'agriculture.

Réseau québécois du crédit communautaire :

Lucie Villeneuve, coordonnatrice.

Le jeudi 7 juin 2007

À titre personnel :

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église
presbytérienne Knox, Thedford and Watford (Ontario).